

ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

L'ENFANT DES GLACES



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 5

L'ENFANT DES GLACES

(1981)



FLEUVE NOIR

chapitre premier

Les soirées que donnait le chef de station de Knot Station passaient pour les plus réussies dans ce district du nord-ouest, réseau du petit cercle polaire, la dernière cité avant le front. Au-delà les villes n'étaient plus que des garnisons depuis que la Compagnie avait attaqué la Panaméricaine, des dépôts de matériel militaire, des centres de transit pour les soldats.

Knot Station profitait de ce voisinage pour faire d'excellentes affaires. Les permissionnaires affluaient, officiers et sous-officiers car les simples soldats ne recevaient pas de permis de séjour pour Knot. Certains avaient eu le mauvais goût en descendant du front de découvrir avec amertume le luxe, la folie et la débauche qui y régnait, s'en étaient scandalisés et la Sécurité militaire avait dû intervenir pour empêcher la mise à sac de plusieurs magasins d'alimentation raffinée et de boutiques de vêtements de luxe. Depuis, il fallait posséder au minimum cent dollars et un grade de sous-officier pour accéder aux mirages de cette cité.

Les salons de station pouvaient recevoir plusieurs centaines de personnes et la majorité appartenait au personnel ferroviaire. Les uniformes chamarrés, les décorations flatteuses des fonctionnaires de la Compagnie faisaient paraître modeste l'habillement des officiers présents. Ces derniers se sentaient en infériorité à tous les points de vue. Les maîtres de la société, c'était ce chef de station superbe et paternaliste, Kelt, c'étaient des adjoints imbus de leurs responsabilités. Il y avait aussi le corps des Aiguilleurs dont l'uniforme noir et argent avait une beauté sinistre sous les lustres ruisselant de lumière. Mais les ingénieurs de la Traction faisaient également bonne figure avec leurs habits de parade rouges et bruns. Et les Conducteurs en bleu-gris paraissaient plus modestes mais ce n'était qu'un leurre car ils étaient parmi les plus orgueilleux de leurs corps. Certains n'hésitaient pas à garder sur la tête leur fameuse casquette

bouffante plutôt que de la laisser au vestiaire, ne la retirant même pas devant une dame ou un officier de l'armée.

Dans le fond des salons on avait aménagé une scène de théâtre. Devaient se produire un orchestre symphonique de la Traction, réputé, une troupe de théâtre anachronique, c'est-à-dire qu'elle ne jouait que des pièces d'avant la période glaciaire, et enfin quelques pensionnaires du cabaret Miki installé dans Knot Station depuis une semaine. Yeuse faisait partie de la sélection mais n'en était pas plus heureuse. Le directeur exigeait qu'ensuite les filles se mêlent à la foule des invités et l'artiste savait que ce serait une corvée désagréable. Les fonctionnaires de la Compagnie savaient se montrer d'une grossièreté répugnante tandis que leurs épouses manifesteraient leurs aigreurs jalouses.

— N'empêche, lui disait une de ses collègues, on est bien payé et il y a du beau monde. J'épouserais bien un ingénieur de la Traction, moi. Ils sont superbes en rouge et brun. On dit qu'ils gagnent mille dollars par mois et plus... Par contre, les Aiguilleurs m'impressionnent. Ils ont tous l'air méchant dans cet uniforme noir et argent.

— Je ne trouve pas la casquette des Conducteurs bien seyante, dit une autre fille qui, comme elles, regardait à travers la jointure du rideau de scène. J'ai vu des gravures anciennes où les nourrices avaient des bonnets de ce genre. Mais j'en épouserais bien un. D'abord ils ne sont jamais chez eux, pouffait-elle, et ils gagnent bien leur vie.

— Mes amies, vous délirez, dit Yeuse... Jamais la Compagnie n'acceptera qu'un de ses fonctionnaires épouse une danseuse... Elle est très stricte là-dessus.

Après les spectacles on danserait et les buffets seraient ouverts. Le gnome qui servait d'aboyeur au spectacle de cabaret affirmait qu'il était allé faire un tour de ce côté-là et qu'il avait aperçu des montagnes de nourritures :

— Des volailles inconnues, des pièces de viande énormes. Il y a aussi des bouteilles de vodka, de vin et du champagne.

— Tu nous racontes des mensonges, dit quelqu'un... La vodka d'accord, mais le vin, le champagne... Il y a quelques fermes qui en récoltent, mais il est hors de prix.

— Le chef de station, Kelt, est bien en cour, dit le gnome... Il dirige le plus important nœud de voies du réseau... Il est normal que la Compagnie lui permette de bien recevoir ses hôtes.

Yeuse retourna dans sa loge pour terminer son maquillage. Ce soir-là elle ferait une imitation de Marilyn Monroe. Cette comédienne connaissait un très grand succès, non seulement avec les vieux films qu'on avait retrouvés sous la glace mais grâce à de nouveaux, genre feuillets de télévision que l'on avait fabriqués avec plusieurs sosies de l'ancienne star. Ils étaient très mauvais, mais le public en raffolait. Yeuse, qui avait vu les anciens films des dizaines de fois, savait que son numéro était hallucinant et drôle, qu'il laissait dans le cœur de ses spectateurs une nostalgie pour une époque à jamais disparue, une terre où il faisait bon vivre au soleil.

Tout en examinant son visage dans le miroir, Yeuse songeait à son ami Lien Rag qui avait fini par rejoindre la tribu de cette fille, Jdrou, et vivait avec elle sur le dôme de la ville de Purple Station. Déguisé en Homme Roux, portant une combinaison isotherme, il partageait leur existence primitive. Elle essayait de l'aider. Il avait bien fallu trouver de quoi vêtir le bébé, Jdrien, né de cette Fille Rousse et de Lien. L'enfant souffrait du froid, lui n'avait pas la résistance de sa mère qui pouvait, comme tous les Roux, se promener nue par moins cinquante degrés. Ici à Knot Station, elle avait vu des Roux sur le dôme, occupés à racler la glace qui s'accumulait. À nouveau il y en avait partout après la rafle ordonnée par la Compagnie. On les chassait jusque dans l'extrême nord pour les forcer à travailler sur le toit transparent des villes en échange d'une maigre ration de nourriture. Mille calories environ.

Le directeur réunit les artistes un instant avant le spectacle :

— Soyez courtoises, restez sur la réserve. Les femmes des agents ferroviaires dirigent en fait cette ville. La licence y est autorisée pour les soldats, les officiers plutôt, mais pas pour les gens de la Compagnie.

— Mais, dit le gnome, nous appartenons tous à la Compagnie. Pourquoi a-t-elle ses chouchous ?

— Ils sont irremplaçables. C'est notre nouvelle aristocratie et nous devons l'accepter... Donc pas d'imprudence. Nous pourrions avoir de graves ennuis.

— Ce n'est pas Knot Station, dit le gnome, mais Knout Station, qu'il faudrait dire.

Pour une fois, lorsqu'elle fut sur scène, Yeuse faillit avoir le trac. Les regards des épouses étaient vraiment chargés d'une vigilance désapprobatrice. Elle savait que son numéro était parfait mais ces femmes-là ne pouvaient l'admettre, tout comme elles n'auraient pas admis Marilyn lorsqu'elle vivait trois cents ans auparavant.

Elle fut heureuse que ce soit fini et appréhenda d'autant plus le passage dans la salle. Ce fut un trio de Conducteurs avec leurs casquettes bouffantes qui l'accaparèrent et la conduisirent à un buffet. On lui tendit une coupe de champagne. Elle s'attendait à la boisson habituelle, frelatée, mais fut surprise par la suavité du vin.

— Mes amis et moi, fit l'un des Conducteurs qui disait s'appeler Sam, nous serions heureux de vous inviter dans notre voiture personnelle qui se trouve sur le quai voisin. Même pas besoin de prendre une draisine pour nous y rendre.

Ainsi, à tous les trois, ils avaient projeté de l'entraîner dans une débauche discrète.

— Nous sommes de passage à Knot Station, nous ne dépendons pas du district. Dans notre voiture nous avons de quoi boire et manger et de très beaux cadeaux pour vous.

— Un manteau de jeune phoque, si vous le voulez, lui dit un autre... Il est splendide.

Elle reposa son verre, inclina la tête et tenta de s'éloigner, mais le troisième, un colosse au visage rouge, à la casquette encore plus bouffante que celles de ses compagnons, lui barra le chemin.

— Doucement, ma petite. Vous n'avez pas l'intention de vous débiner alors qu'on vous fait une proposition honnête ?

— Non, dit-elle, elle n'est pas honnête... Si vous insistez j'élève la voix et ces dames de la Compagnie sauront à quoi s'en tenir sur votre compte.

La menace fut comprise et elle put s'éloigner, mais ne sut que faire, éprouva un désarroi qui ne demandait qu'à se transformer en panique.

— Voulez-vous danser ? lui demanda un lieutenant de l'armée.

Elle détestait les militaires, mais accepta avec joie. À côté des Conducteurs c'était un véritable gentleman. Il lui parla d'ailleurs de la guerre, de son unité, un prodigieux croiseur qui ne se déplaçait que sur vingt-deux rails.

— Un véritable colosse avec un cœur nucléaire fantastique. Il ne craint aucun ennemi.

— Mais alors, fit-elle, narquoise, vous devriez être au bout de la Terre.

— Nous avons un problème de banquise, dit-il, et vous le savez bien... Tout le monde est au courant. Nous piétinons, nous n'avons progressé que de quelques kilomètres.

— Glass Station tient toujours ?

Il tressaillit et cessa de danser pour la regarder :

— Vous avez entendu parler de Glass Station ?

— Bien sûr, comme tout le monde. On dit que ce sont des Roux évolués qui veulent créer un no man's land, un État indépendant.

— C'est absurde... Ridicule. Juste un problème de banquise.

— Excusez-moi, dit-elle avec une fausse stupidité, je croyais. On dit tellement de choses depuis que la guerre est déclarée. C'est comme pour le front de l'est avec la Sibérienne, ça ne va pas fort non plus.

Lorsque la musique cessa, il disparut et elle alla prendre une assiette au buffet. Toutes ses amies avaient trouvé à se caser et elle allait se faire remarquer si elle restait seule.

— Goûtez ce jambon, c'est vraiment du porc... Il vient d'un élevage lointain.

Elle frissonna ; un Aiguilleur lui souriait. Le col de sa veste noire et argent l'engonçait et lui faisait le visage encore plus pétrifié. Il s'inclina :

— Aiguilleur de première classe Mauron.

Yeuse finit par remarquer le nez légèrement épaté, les lèvres pleines. La pensée que Mauron descendait de parents noirs la

rassura. On disait que le corps des Aiguilleurs ne recrutait que des blonds à la peau blanche.

— J'ai bien aimé votre numéro. Je suis un amoureux de Marilyn... J'ai des fragments de films sur elle dans ma voiture.

Elle pensa qu'il allait lui proposer de les visionner avec lui et préparait une réponse aussi peu blessante que possible, mais il continua de lui parler de la star puis de son poste à Knot Station.

— Je dois d'ailleurs prendre mon travail dans deux heures... J'en suis désolé, mais c'est ainsi... Il y a beaucoup de trafic en ce moment à Knot Station. Pour cette fichue banquise ils sont en train de dévorer un matériel énorme. Encore heureux qu'il n'y ait pas trop de victimes. Ce n'est pas comme sur le front de l'est. Vous savez que plusieurs trains-hôpitaux transitent par ici désormais ? La Compagnie n'ose plus les envoyer au centre de la Concession. Je me demande ce qu'elle en fait ensuite.

— Il y a aussi les trains-cages pour les Hommes Roux ?

— Ceux-là se font plus rares. Je pense que les Chasseurs ne trouvent plus autant de gibier. Les hordes doivent remonter dans le Grand Nord ou encore descendre vers le sud. On dit qu'ils rencontrent un meilleur accueil par là-bas. Je suis originaire de l'Africania Company, mais je suis venu dans la Transeuropéenne tout petit. Mon père était envoyé diplomatique. Mes parents ont été tués dans un déraillement et j'ai été élevé dans l'orphelinat de la Transeuropéenne... Il aurait été compliqué de chercher le reste de ma famille, paraît-il, ajouta-t-il avec une sorte de ressentiment sourd... Je dois tout à la Compagnie, même cet uniforme funèbre. Que pensez-vous de ces rameaux d'argent sur le col de ma veste ?

Yeuse sourit :

— Ils vous désignent comme Aiguilleur de première classe ?

— Exactement. Mais il y a les hors-classe... Nous sommes très hiérarchisés chez les Aiguilleurs. Beaucoup plus que les ingénieurs de Traction ou les Conducteurs... Vous ne buvez rien ?

Elle accepta de la bière. Avec un soupçon de vodka.

— Mauron n'est pas mon nom mais une facétie de directeur de l'orphelinat, dit-il soudain. Très amusant. Vous vous appelez vraiment Yeuse ?

— Oui. C'est mon nom, le seul... C'était, dans le temps, le nom d'un arbre merveilleux, le chêne vert, qui poussait dans les régions méditerranéennes. Ma mère avait une sorte de tableau qui représentait cet arbre et elle m'a appelée ainsi.

— Acceptez-vous de m'accompagner jusqu'à mon poste d'aiguillage ? Je vous le ferai visiter puis vous serez libre.

C'était inespéré. On penserait qu'elle avait choisi de passer la nuit avec cet Aiguilleur et ainsi elle serait ensuite libre de rentrer dans son compartiment du train-cabaret.

— Je vais chercher mon manteau et je vous accompagne.

En dehors des voitures administratives il régnait sous le globe une température assez fraîche. Les restrictions d'énergie se faisaient durement ressentir avec les guerres. Yeuse, frileusement enveloppée dans son manteau de loup synthétique, leva les yeux vers le dôme.

— Vous cherchez quoi ? Une étoile ? fit Mauron... Depuis deux cent cinquante ans pas une seule n'a jamais plus brillé.

Elle n'osa pas lui dire qu'elle cherchait les silhouettes des Hommes Roux installés sur le dôme. Parfois ils montraient quelque curiosité pour les activités humaines et l'illumination de la station aurait pu les intriguer.

— J'ai mon loco-car personnel, dit l'Aiguilleur. Mais le poste se trouve dans la station.

Knot Station n'était pas une grosse agglomération, mais des centaines, peut-être des milliers de voies s'y croisaient. Ils roulèrent entre d'énormes convois de marchandises, militaires pour la plupart, des trains-casernes, des trains-usines, des hôpitaux avec leur four crématoire en queue, des ateliers, des transporteurs de petites unités comme des blindés de reconnaissance. Il y avait des odeurs de cuisine, un train où l'on fabriquait du pain. Un autre qui abritait des cultures sans terre, et cette végétation artificielle avait des relents acides. Mauron conduisait lentement ; il disposait d'une boîte marron de priorité qui lui permettait d'effacer à distance les ordres des

balises, d'ouvrir les aiguillages, excepté si une boîte noire se présentait.

— Voilà mon poste.

Il s'élevait vers le dôme, dominait un écheveau énorme de voies. Il l'entraîna à l'intérieur et elle découvrit un monde fantastique de lumières clignotantes et de cliquetis. Les convois apparaissaient sur d'immenses tableaux, serpents de feu qui s'allongeaient d'un point à un autre, s'immobilisaient soudain ou bien disparaissaient. Il y avait des dizaines d'hommes assis devant ces tableaux, silencieux et précis.

— Un jour je reviendrai à G.S.S., dit-il, peut-être serai-je nommé dans le sud. Il paraît que là-bas la température est plus supportable dans certains endroits au point qu'on peut sortir sans combinaison isotherme, juste avec une fourrure.

N'était-ce pas l'endroit idéal pour Lien Rag, cette fille rousse et leur enfant ? Peut-être trouveraient-ils là-bas une solution à leurs problèmes. L'enfant pourrait vivre à peu près normalement. Quant aux parents... Mais elle détestait cette idée qu'il puisse un jour s'éloigner et qu'elle ne le reverrait jamais.

— Vous avez l'air accablée, remarqua Mauron... Est-ce la vue de ce poste d'aiguillage ?

— Je pense à ces pays du sud. Est-ce qu'il y fait vraiment moins froid ?

— Moins quinze au lieu de moins trente, moins cinquante. Tout est relatif, vous savez.

On l'appela soudain depuis une des tables et Yeuse put entendre un aiguilleur parler d'un petit convoi qui se présentait au sas N.N.O.

— C'est curieux, mais il n'a pas encore été identifié.

Intéressée, elle se rapprocha et Mauron, à cet instant, alluma un écran de contrôle. Du côté du sas N.N.O. un projecteur dut balayer la zone et une caméra enregistra.

— Une chaloupe, dit l'homme de service.

Une loco d'une dizaine de mètres, mal protégée contre le froid. Et à bord...

— Vous voyez ! cria soudain l'homme.

Il y avait des Roux à bord, des Roux armés jusqu'aux dents. Yeuse garda longtemps la vision d'un géant fauve qui

brandissait un fusil-laser et tirait sur la caméra. L'écran parut exploser puis s'éteignit.

— Nous rêvons ou quoi ?

— Donnez l'alerte, dit Mauron.

En même temps il se brancha sur le sas en question, mais depuis l'intérieur du dôme. Il pouvait voir approcher la chaloupe et soudain il y eut des traits de feu, une sorte d'explosion silencieuse, comme si un liquide en fusion se projetait sur l'écran.

— Ils ont fondu le sas, dit-il tranquillement.

Des sirènes sonnaient sous le dôme. Il y avait aussi les avertisseurs des draisines de la Sécurité, la sonnerie aiguë des postes de surveillance.

— Regardez le thermomètre. Il surveille l'entrée d'air froid au sas en question.

Yeuse vit qu'il dégringolait. Moins dix déjà.

— Dans cinq minutes tous ceux qui seront dans la rue sans combinaison isotherme mourront, annonça l'Aiguilleur de première classe.

La caméra fonctionnait, montrait la chaloupe chargée de Roux qui progressait toujours à petite vitesse.

— C'est un vapeur, donc autonome.

On aurait pu, dans le cas d'un locomoteur fonctionnant à l'électricité, couper le courant. Il y avait aussi un blocage des aiguillages, preuve que les intrus utilisaient des boîtes noires ou saturaient les schémas.

— Vous croyez qu'ils viennent de Glass Station ?

— Plus tard... Ils se dirigent vers les bâtiments de la station, vers le palais de Kelt.

— Voici la Sécurité.

Deux blindés accouraient sur les différents écrans que l'on venait d'allumer. Des vues de tous les angles, si bien que Yeuse eut du mal à n'en voir que deux. Il lui semblait que vingt blindés roulaient à la rencontre des Roux.

— Nous sommes à deux cent cinquante kilomètres du front occidental, dit soudain Mauron. Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici sans être interceptés si vraiment ils viennent de Glass Station ?

— C'est la bagarre.

Les fusils-laser échangeaient des traits flamboyants, mais la chaloupe venait de disparaître derrière des maisons mobiles, tout un quartier de Knot Station qui abritait des familles de cheminots, et la Sécurité était forcée de se montrer prudente.

Les caméras suivaient toujours la chaloupe et ils pouvaient distinguer trois visages d'Hommes Roux. Eux se tenaient debout, dédaigneux et immobiles. En dessous il y avait une masse indistincte.

Au même instant, dans le palais du chef de station, un policier vint avertir Kelt que le sas N.N.O. venait de sauter et que le froid allait submerger la cité dans quelques minutes.

— On dit aussi que des Hommes Roux attaquent, mais je n'ai pas encore pu vérifier cette information qui me paraît suspecte.

— Le sas doit être bouché dans les plus brefs délais à la mousse figeante. C'est le seul qui ne soit pas équipé de diffuseurs automatiques.

Un autre membre de la Sécurité accourut et annonça à mi-voix que le sas était inaccessible. On tirait depuis là-bas dès que quelqu'un voulait approcher.

— Qui tire ?

— On dit, hésita l'homme, que ce sont des Roux.

Cette fois dans la salle des fêtes il y eut des remous, des regroupements de classes. Les militaires ne se sentaient pas encore très concernés. Invités du chef de station, ils estimaient que ces messieurs de la Compagnie étaient seuls à pouvoir régler le problème.

— Il faut faire une sortie par d'autres sas et essayer de les contourner. Ne parlez pas de Roux.

Mais soudain il y eut un hurlement de femme et la musique d'orchestre s'arrêta net. Les trois Roux qui venaient d'entrer dans les salons étaient immenses, cuivrés, tenaient chacun un fusil-laser. Et puis ce mauvais rêve se transforma soudain en cauchemar lorsqu'un énorme chien tenu en laisse par un autre Roux pénétra en grondant dans l'immense suite. Un chien à visage humain qui montrait des crocs impressionnants.

— Un garou, murmura Kelt.

La bête se dirigeait droit vers l'un des buffets. Arrivée devant, elle se dressa sur ses pattes arrière et tendit une main poilue pour happer un quartier de viande.

chapitre II

Depuis le poste d'aiguillage, grâce aux nombreux écrans de télévision qui retransmettaient des images de toutes les voies, on pouvait suivre l'investissement de Knot Station par les commandos de Roux. Au début, tout le monde avait cru qu'il n'y avait qu'une seule unité mobile mais d'autres engins, des patrouilleurs rapides, des avisos apparaissaient, et Mauron avait beau donner des ordres, il n'y avait plus un seul aiguillage, plus une seule plaque tournante qui obéissaient à la tour. Les balises, les relais, les ordinateurs renonçaient les uns après les autres. D'abord, l'énergie faisait défaut et seuls les batteries et les groupes électrogènes apportaient un minimum d'électricité aux installations du poste.

— La température ambiante ne cesse de baisser, cria quelqu'un.

D'un seul coup, plusieurs Aiguilleurs se levèrent et quittèrent la salle des opérations. Mauron ne fit rien pour les retenir. Que ces hommes préfèrent encourir l'accusation de désertion, c'était la preuve que tout allait très mal.

— Venez, dit soudain Mauron.

Il l'entraîna dans un vestiaire, lui trouva une combinaison isotherme. Plusieurs personnes étaient d'ailleurs en train de revêtir ces vêtements protecteurs. Ils retournèrent dans la salle de contrôle et purent voir que toute la ville était investie. Que les forces de Sécurité prises de court avaient dû refluer vers leurs postes, surprises par la baisse de température. Le temps qu'elles s'équipent de combinaisons et les Roux seraient maîtres de la ville.

— Une centaine de Roux, disait Mauron, pas davantage. Encore une chance qu'ils n'aient démolí qu'un sas.

— Ils n'auraient pu attaquer dans une température supérieure au zéro, murmura Yeuse. Ils ont saboté la centrale principale, les autres sources d'énergie.

— Nous n'avons pas à espérer un secours rapide... Ils ne peuvent venir que de Transit Station occupée par l'armée ou alors du sud... Nous ne savons pas ce qu'ils veulent.

Tous les écrans fonctionnaient encore et chaque image révélait la présence de deux ou plusieurs Roux. Ils étaient pour la plupart armés de fusils-laser mais bon nombre avaient des armes plus anciennes, des pistolets-mitrailleurs à bande. Yeuse aperçut une sorte de géant velu dont tout le corps était ceint de bandes de ce type.

— Ils ne sont pas tout à fait nus, constata Mauron. Ils portent des sortes de caleçons.

Yeuse se souvint du récit de Lien Rag qui avait visité la zone tampon entre la Transeuropéenne et la Panaméricaine, là où les Roux évolués essayaient de se créer un territoire. Le glaciologue avait parlé de Roux habillés, puritains.

Sur les dômes, les Roux primitifs travaillaient nus et scandalisaient encore certaines personnes. Notamment les épouses des agents de la Compagnie qui voulaient maintenir une pression morale et puritaire sur les mœurs, aidées en cela par les missionnaires et les adeptes du Néo-Catholicisme.

Dans le poste, la température était descendue à zéro et ne restaient plus que les gens équipés de combinaisons. Ils découvrirent les premières victimes du froid sur trois écrans qui recevaient des images des confins du dôme, là où vivait la population la plus défavorisée. Une dizaine de corps allongés sur les voies, déjà recouverts par une fine pellicule de glace. Dans ces zones éloignées du centre, la température devait déjà être très basse. En temps normal il y avait dix degrés de différence. Beaucoup de ces malheureux tentaient de pénétrer dans l'usine d'incinération d'ordures, se collaient contre les murs de cette unité qui ne produisait que de la vapeur et non de l'électricité. C'est pourquoi les Roux n'apparaissaient pas dans le coin. Ils se concentraient dans les quartiers les plus riches. Le palais du chef de station, par exemple, était sous haute surveillance. Et c'est là-bas qu'ils aperçurent cette chose fabuleuse. Il y avait des chiens énormes, des chiens à tête humaine. Enfin, ce semblant de visage était un compromis entre l'homme et le singe, mais hallucinant.

— Des garous, murmura-t-elle. Lien Rag n'avait donc pas exagéré ses récits lorsqu'il est allé dans le nord.

Ils comptèrent une demi-douzaine de chiens-garous, énormes, velus, découvrirent qu'ils avaient des pattes avant en forme de bras, terminés par des mains rudimentaires, mais des mains préhensiles. L'un d'eux saisit quelque chose sur un quai et le porta à sa bouche.

— Ils les ont amenés pour nous effrayer, dit Mauron... Et je suis vraiment terrorisé. Si ce monstre pénétrait ici je ne le supporterais pas.

— Vous allez rester ici ? demanda-t-elle.

— Oui. Je ne peux abandonner mon poste. Bien que tout le système soit bloqué, je dois essayer de faire quelque chose, sauf retarder leur retraite s'ils décident de s'en aller.

Sur un autre écran on pouvait voir un commando entasser des armes, des provisions dans un patrouilleur dont la porte de soute était largement ouverte.

— Ils finiront par partir, affirma Mauron, mais ce sera alors le pire. S'ils font sauter d'autres sas nous aurons des centaines, des milliers de morts dans les maisons mobiles.

— Regardez ceux-là.

Elle désignait un écran et Mauron s'approcha, fronça ses sourcils épais :

— Ils portent des fourrures, ce ne sont pas de vrais Roux.

— Des métis, dit Yeuse. Ils ne paraissent pas avoir une position dominante.

Et puis apparurent les premiers Roux primitifs, ceux du dôme. On était allé les chercher et ils arrivaient peu à peu en compagnie de leurs congénères armés.

— Sont-ils venus les chercher ? demanda Mauron.

Il y avait des femmes, des enfants, toute la tribu affectée au nettoyage du dôme. Plusieurs centaines de Roux. Yeuse pensa qu'il suffisait qu'ils descendent de leur hauteur pour qu'on les découvre. Sinon qui leur prêtait attention à part quelques bourgeoisées complexées ?

— Oui, ils vont les embarquer et ça ne va pas arranger la situation. Le givre est en train de s'épaissir à une vitesse incroyable. D'ici quelques heures le poids de la glace sera tel que

le dôme n'y résistera pas. Et si jamais il se met à grêler, ce sera encore pire...

Par petits paquets, les Roux primitifs embarquaient dans les avisos, les patrouilleurs rapides. Ils levèrent les yeux vers le dôme et eurent l'impression que la couche de glace commençait déjà à s'accumuler.

— C'est une hallucination, dit Mauron.

— Les Roux n'ont pas toujours existé, dit Yeuse, comment faisait-on autrefois pour nettoyer les dômes ?

Mauron ne répondit pas. Peut-être n'y avait-il pas ces guerres entre les Compagnies ferroviaires et l'énergie restait assez abondante pour réchauffer les verrières. Au début de l'ère glaciaire il n'y avait que des verrières car les petites fabriques ne pouvaient sortir que des plaques de verres de petit format. Il restait encore de nombreuses stations abritées sous des verrières, certaines d'un néogothique superbe avec leurs nefs métalliques et leurs transepts nervurés d'acier. Leurs possibilités thermiques restaient inférieures aux dômes en matière plastique, mais la qualité de la vie dans ces anciennes stations était souvent plus sympathique que dans les nouvelles. D'ailleurs, on y trouvait un nombre plus élevé d'intellectuels qui prenaient le temps de rêver et se montraient assez rétifs envers la Compagnie. Peu à peu, on avait supprimé les verrières mais, depuis les guerres, le mouvement s'était fortement ralenti.

— Certains repartent, dit Mauron... Ils ne seraient venus que pour cela et de si loin ? Récupérer quelques-uns de leurs amis et voler des armes ?

— N'oubliez pas qu'ils viennent aussi de créer l'événement, dit Yeuse. La nouvelle va se répandre dans toute la Concession...

L'Aiguilleur de première classe lui jeta un regard en coin :

— Le croyez-vous ?

— Mais ce que nous venons de voir, que des milliers de personnes ont vu, finira par transpirer.

Mauron hocha la tête :

— Ne soyez pas aussi excitée ! fit-il assez sèchement. Il ne sera pas nécessaire d'affoler les populations pour un simple coup de main.

Yeuse regarda ailleurs pour cacher sa déception. Elle avait pensé que l'Aiguilleur aurait une autre attitude. Mais il appartenait à un corps d'élite et sa formation conditionnait ses réactions. Orphelin élevé par la Compagnie, orienté vers cette profession enviée, il restait fidèle à la Transeuropéenne. De ces gens-là naissait une sorte de nouveau patriotisme.

— Je ne pense pas que vous puissiez révéler ces faits à qui que ce soit, ajouta-t-il. La Sécurité y veillera. Nous ferions mieux d'ailleurs de ne plus aborder ce sujet.

— Il y a de plus en plus de gens étendus sur les voies dans les confins, dit-elle en désignant les écrans.

Mauron dut faire un signe discret car au même moment les écrans en question s'éteignirent. Yeuse resta impassible mais commença à envisager ce que pourrait être son avenir si désormais elle commettait la moindre imprudence.

— Déjà deux avisos ont repris la direction du nord-ouest, dit un des contrôleurs vêtu de sa combinaison.

— Nous n'avons pas le compte exact des véhicules qui ont pénétré par les sas, mais il est certain qu'ils ne peuvent plus s'attarder.

Même dans les quartiers moins périphériques il y avait des gens surpris par la chute brutale de la température et l'on pouvait voir certaines habitations mobiles se recouvrir de glace. Quelques visages flous apparaissaient encore aux vitres mais s'effaçaient en quelques minutes.

Soudain une voiture de police apparut : un blindé ceinturé de feux clignotants. Il engagea le combat avec les Roux qui protégeaient le palais du chef de station et les contrôleurs applaudirent quand deux Roux tombèrent frappés à mort. Mais soudain le véhicule blindé s'immobilisa.

— Ils ont tiré sur lui au bazooka, dit quelqu'un.

Le blindé immobilisé faisait penser à un énorme crustacé vidé de vie. Yeuse imagina les corps frappés à mort par l'explosion interne du projectile thermique.

— Dans le palais il ne doit pas faire chaud, murmura une voix, côté pupitre.

Ces femmes aux épaules nues, aux décolletés profonds, devaient bleuir de froid, pensa Yeuse sans la moindre nuance de pitié. Elle les exécrat.

— Il y a des équipes prêtes à réparer le sas mais pour l'instant elles sont bloquées sur les quais 53 et 54... Dès que ces envahisseurs auront disparu...

Mauron, le premier, venait de prononcer le mot envahisseur et dès lors ses subordonnés comprirent qu'ils devaient en faire de même. Le mot de Roux disparut de leurs commentaires et des communiqués, et plus tard le chef de station devait rédiger une note explicative sur l'attaque surprise des envahisseurs venus du nord-ouest. Pour la plupart des habitants de la Concession cela signifierait les Panaméricains et qui irait imaginer que les Roux avaient pu mener aussi loin, aussi vite et aussi efficacement une attaque ?

Mais soudain il y eut un deuxième sas qui sauta, puis un troisième. Les vents s'engouffrèrent dans la cité sur rails et brûlèrent tout de leur froid intense. Dans cette région la température ne remontait jamais à moins trente.

— Cette fois c'est la catastrophe, dit Mauron. Ils s'en vont mais espèrent que nous crèverons.

Dans le palais il y eut une panique effroyable, à ce que l'on raconta plus tard. Les gardes du chef de station durent se frayer un passage à coups de pistolets-laser pour entraîner le chef jusque dans son appartement isotherme et doté d'un chauffage autonome. Plusieurs personnes furent abattues et les autres gravement brûlées par le froid. Quelques-unes arrivèrent à se procurer des vêtements chauds, des combinaisons ou bien des pilules spéciales qui modifiaient leur métabolisme et des médicaments vaso-constricteurs. On parlait aussi depuis quelque temps de cryo-hormones mais on ignorait les effets secondaires de cette médecine.

Mais les Roux s'en allèrent et rapidement les équipes spéciales obturèrent les sas d'accès. Trois sur dix avaient été détruits. La température resta cependant très basse dans la ville, moins vingt degrés, en attendant que les centrales se remettent à fonctionner rapidement. Lorsque Yeuse voulut

rejoindre son compartiment à bord du train-cabaret, Mauron hésita à la laisser partir.

— Vous avez été témoin de trop d'événements, dit-il. À cause de tous ces écrans qui couvraient toute la ville. Les gens bloqués chez eux n'ont pas conscience du centième de ce qui se passe. D'ailleurs, il faudra au moins une semaine avant que la situation redevienne normale et qu'ils puissent se risquer sur les quais...

— Ils ont quand même vu des Roux armés, des chiens-garous.

— Hallucinations dues à une perte de résistance thermique.

— Je comprends, dit Yeuse.

— Rentrez, mais je suis obligé de vous signaler à la Sécurité.

— Ne vous inquiétez pas, je sais tenir ma langue.

À l'extérieur il n'y avait que des équipes de Sécurité, des éboueurs en combinaison et on ne fit pas attention à elle. Elle vit qu'on entassait les cadavres dans des bennes à ordures. Toutes les fenêtres, les portes étaient occultées par la couche de glace. La vapeur d'eau en suspension dans l'air de la station s'était congelée d'un seul coup et la sécheresse ambiante était effroyable.

Toute la troupe avait pu rejoindre le train-cabaret sans trop de dommages. Il y avait des cas de brûlures profondes cependant. On la regarda avec surprise, à cause de sa combinaison isotherme.

— Tu as trouvé le filon, hein ? Un Aiguilleur de première classe, bravo, lui dit le directeur.

Dans son compartiment elle se versa un verre de vodka, le but à travers la cagoule grâce à un sas spécial. Elle s'allongea sur sa couchette et finit par s'endormir. Lorsqu'elle se réveilla, elle crut qu'il faisait encore nuit, essaya de se rendormir mais une rumeur l'alerta. Elle sortit dans le couloir et trouva les gens emmitouflés dans tout ce qu'ils avaient pu trouver. Il faisait moins dix degrés dans le train dépourvu de tout moyen de chauffage indépendant.

— Un peu d'électricité arrive par les voies, lui dit le gnome, mais c'est tout. C'est la radio qui l'annonce... Impossible de sortir, la porte du sas est verrouillée par la glace.

Pour avaler un peu de thé chaud et manger une galette elle dut ouvrir sa cagoule et crut que son visage allait éclater comme une pierre gelée. Elle retourna dans la cabine et s'allongea. Parfois elle avait l'impression que sa combinaison avait des défaillances. Ses pieds étaient glacés, mais la légère évaporation de son corps se transformait en eau et le système d'évacuation ne fonctionnait pas, si bien qu'elle avait les pieds baignant dans l'humidité. Elle dut actionner une petite pompe spéciale qui évacua cette eau mais sous forme de grésil.

En attendant qu'on les délivre elle gratta la glace de ses vitres, mais lorsqu'elle atteignit le verre il y en avait autant à l'extérieur. Elle ne distinguait que des ombres furtives, des nuances de couleur limitées au gris plus ou moins sombre. Il y avait cependant du trafic sur les voies, des trains circulaient. Elle pensa à Mauron. Se trouvait-il toujours dans son poste d'aiguillage ? Ou bien était-il au repos ? Avec les événements on avait dû réquisitionner tout le monde et ce corps d'élite en premier.

La troupe attendit trois jours dans le train qu'on vienne les délivrer. La température avait fini par remonter jusqu'à zéro et on s'habituaient peu à peu. Mais ce fut avec soulagement qu'ils purent mettre le pied sur le quai, faire quelques pas.

— Je vais au dispatching, annonça le directeur, voir quand nous pourrons quitter cette satanée ville.

Yeuse remarqua que personne ne parlait des Hommes Roux. La radio ne cessait de marteler le terme « envahisseurs du nord-ouest » et chacun comprenait vite qu'il fallait reprendre cette locution. Pas question non plus de ces chiens-garous. Hallucination collective, répondraient les gens de la Compagnie si jamais un écho filtrait.

Le directeur revint très désappointé :

— Interdiction de quitter le quai, même à pied. Les draisines ne roulent que pour des raisons prioritaires. D'ailleurs le dispatching est inaccessible, m'a dit un garde. Les trains militaires seuls peuvent circuler.

Même dans ce milieu pourtant contestataire et persifleur du cabaret, nul n'avait envie de parler de ce qui s'était passé, et le

gnome lui-même refusa de répondre à Yeuse lorsqu'elle lui parla des Hommes Roux et des chiens à visage humain.

— Tu ferais mieux d'oublier tout ça, dit-il... Ou alors d'aller consulter un médecin. Il est possible que le froid ait causé quelques dommages à ton cerveau.

— Dis donc, espèce de froussard... Tu les as vus comme moi... Et j'ai été la première à endosser une combinaison. Je n'ai jamais eu à souffrir du froid, moi !

Mais c'était inutile. Une amnésie collective paraissait noyer ces heures terribles dans le néant. On ne s'occupait que du ravitaillement, du retour de la chaleur et de la possibilité de quitter Knot Station.

— De la viande séchée et des galettes, ce n'est quand même pas un menu. Quand je pense aux buffets de la réception du chef de station... On aurait dû s'empiffrer ce soir-là.

Ils apprirent que, depuis la fameuse nuit, la ville était interdite. On ne pouvait ni y pénétrer ni en sortir et les trains de voyageurs ordinaires, express et omnibus, n'arrivaient plus.

On leur accorda le droit de quitter leur quai pour se promener en ville. C'est ainsi que dans un bar Yeuse crut comprendre, d'après la conversation d'un couple, que les cadavres des gens morts de froid étaient incinérés à l'usine à ordures et fournissaient cette vapeur qui réchauffait certains quartiers. Elle en fut profondément affectée, se souvenant de ces corps qui s'écroulaient sur les voies, surtout dans les confins de la ville.

Un soir, Mauron vint la voir. Il paraissait assez géné et lui expliqua qu'il avait dû se montrer assez sec avec elle car il avait craint le pire :

— Je n'avais pas le droit de vous emmener au poste d'aiguillage...

— Je croyais que si.

— En fait, si rien ne s'était passé, il n'y aurait eu personne pour me le reprocher, mais après cette attaque des Panaméricains...

Elle pencha la tête sur le côté, sourit.

— Les Panaméricains... fit-elle, rêveuse.

— Je vous en prie, chuchota-t-il en regardant dans le couloir de son compartiment.

— Vous pouvez vous rassurer... Je ne vous trahirai pas...

— Vous allez bientôt partir, demain. Nous avons reçu le schéma de votre parcours. Vous allez vers le nord.

— Mais, s'exclama-t-elle, nous devions au contraire retourner au sud et nous avons des contrats !...

— Vous allez au nord. Salt Station, je crois. Ne vous plaignez pas car vous aurez un excellent schéma. Une sorte de priorité pour que vous arriviez là-bas dans les meilleurs délais.

— Le plus loin et le plus vite possible, murmura-t-elle, on aurait dû s'y attendre. N'est-ce pas une sorte de déportation ?

— Voyons, n'exagérez rien... Il faut bien que les mineurs de sel aient des distractions, non ?

— Savez-vous comment on nettoie le dôme ? demanda-t-elle.

Depuis le départ des Roux du dôme, la couche de glace ne paraissait pas s'accumuler, mais on ne pouvait plus voir qui travaillait au-dessus des têtes.

— Des requis, dans les bas quartiers. Pour la nourriture et quelques dollars.

— Les Roux ont tous disparu ?

— Oui, tous, mais il en arrivera d'autres... Le chef de station a posé une demande pour au moins cent couples.

— Combien de morts y a-t-il eus dans les confins ? On les brûle en même temps que les ordures pour éviter que la nouvelle ne se répande, n'est-ce pas ?

Mauron se leva et esquissa un pas entre les couchettes. L'endroit était vraiment étroit. Lui disposait d'un appartement confortable dans une maison mobile, un appartement dix fois comme ce compartiment avec tout le confort. Et dans l'immeuble collectif il y avait un sauna et une piscine. Il aurait aimé y amener Yeuse, mais les épouses le dénonceraient. La Compagnie comptait sur elles pour maintenir le niveau moral parmi les agents et elles recevaient même des avantages pour ce travail-là.

— Vous êtes incorrigible, dit-il, d'où vous vient ce besoin de tout savoir, de critiquer, de contester ? Que vous importent ces

gens morts de froid, et surtout leur nombre ? Avez-vous plus de compassion pour mille que pour un ?

— Mille ? fit-elle effarée.

Il eut un geste agacé :

— Ce n'était qu'une façon de parler. Alors c'est le nombre qui vous émeut ?

— Qui me gêne. Un seul mort ne fait même pas un fait divers mais mille font un événement politique.

Mauron haussa ses épaules carrées. Lorsque les autres l'avaient vu entrer dans son bel uniforme noir et argent la sensation avait été énorme, flatteuse pour Yeuse. Oui, elle s'était deux secondes sentie fière, mais désormais elle ne pourrait jamais plus envisager des relations normales avec Mauron. Elle était sûre que sa visite n'avait qu'un but : sonder ses intentions futures.

— Je suis ainsi, dit-elle, mais sans but précis et je ne tiens pas à avoir des ennuis. Je parle librement avec vous mais avec les autres je me tais.

Il en parut ravi et l'invita à dîner pour le soir même dans un restaurant luxueux.

— Je vous dois bien ça, dit-il, mais nous parlerons d'autre chose, de votre spectacle ou, si vous le voulez, de nos futures rencontres lorsque vous rentrerez du nord dans quelques mois.

— Dans quelques mois ?

Mauron parut contrarié. Il avait dû commettre une gaffe en disant cela.

— Oui, je pense que vous allez rester dans le nord assez longtemps.

— Mais il n'y a que de petites villes dans lesquelles en une représentation, deux, nous aurons épuisé les spectateurs potentiels... Ne me dites pas que c'est la Compagnie qui a comploté notre exil ?

— Parlons d'autre chose, voulez-vous ? Je viendrai vous chercher avec mon loco-car. Faites-vous belle. Je serai très flatté de sortir avec vous.

chapitre III

Depuis des jours, des semaines, Lien Rag se répétait que cette vie ne pourrait pas encore se poursuivre longtemps sans risque pour sa santé. Lorsqu'il ne travaillait pas avec les autres Roux sur le dôme de Purple Station il se réfugiait dans ce trou de glace, ce nid à peine tiède et puant où Jdrou se tenait avec le bébé, s'efforçant de le réchauffer, un peu désarçonnée par son rôle de mère. Mère d'un enfant qui redoutait le froid, alors que les bébés roux devenaient familiers de la glace dans les premières secondes de leur existence. Jdrou était souvent dépassée par ses responsabilités et Lien devait intervenir, l'aider à changer le bébé, essayer de le laver, du moins de le nettoyer sans qu'il prît froid lorsqu'on lui ôtait les vêtements chauds que Yeuse avait réussi à lui faire parvenir.

Lien lui soignait ses engelures, les brûlures du froid avec différents produits. Il portait sous sa fourrure postiche une combinaison isotherme qu'il devait quitter fréquemment pour différentes raisons. Et dans ce trou de glace la température restait très basse malgré tout ce poil dont les Roux avaient fait offrande, d'abord pour le bébé et ensuite pour lui. Jdrou ne pouvait supporter ce réchauffement et dès que Lien rentrait elle s'enfuyait rejoindre ses amis ; peut-être faisait-elle l'amour avec l'un ou l'autre.

Il faisait fondre de la glace sur un petit réchaud à gaz, y mélangeait du lait en poudre, du thé synthétique et se confectionnait une boisson qui le réchauffait un peu. À côté de lui le bébé dormait paisiblement dans ses épaisseurs de poils, de fourrure. Tout avait été fourni par Yeuse, petit à petit, sans éveiller l'attention des curieux et de la Sécurité.

Mais il partageait la même nourriture que les autres Roux ; un mélange de poudre d'os, de viande et de soja. Livré sous forme de galettes ça nourrissait assez bien mais lui avait besoin d'un surcroît de calories. Yeuse lui avait apporté des aliments

sous forme réduite, des sucres, miels, confitures et confiseries synthétiques, de la viande congelée, des biscuits de ration de soldats. Le stock commençait à s'épuiser et le train-cabaret Miki ne revenait pas. Yeuse lui avait promis d'être dans la station avant deux mois et le délai était épuisé depuis longtemps. Il avait réduit ses suppléments de nourriture et se sentait très faible pour le travail. Il y avait aussi ces médicaments qui modifiaient le métabolisme et avaient des propriétés vasoconstrictrices. Mais il ressentait divers troubles en les prenant. Il ne les utilisait que lorsqu'il voulait faire l'amour avec Jdrou ou se laver un peu. Pour cela il avait creusé un tunnel de trois mètres dans la glace, au fond duquel il allumait un réchaud durant plus d'une heure. La glace fondait, formait une petite mare dans laquelle il essayait de baigner son corps en claquant des dents. Une fois tous les quinze jours.

Le travail n'était pas trop pénible mais peu à peu, au fur et à mesure que sa faiblesse augmentait, il le trouvait au-dessus de ses forces. Deux tribus se partageaient le nettoyage du dôme. La seule différence venait de la façon de se nourrir. Celle de Jdrou mangeait une nourriture très salée, l'autre non.

Depuis longtemps on ne nettoyait plus entièrement le dôme mais seulement la calotte supérieure selon un diamètre de deux cents mètres environ. De ce fait subsistaient d'énormes falaises de glace qui enserraient le reste du demi-globe. Pour desserrer cette étreinte, les hommes du chaud leur faisaient comprendre qu'il fallait creuser des cheminées verticales. Bientôt Lien, sans se faire repérer, était devenu l'interlocuteur habituel des autorités.

Mais il ne se considérait nullement comme le chef de cette tribu et les autres Roux n'avaient pour lui qu'une sorte d'indulgence amusée de le voir lutter constamment, minute après minute, contre le froid, se réfugier dans son trou fétide pour échapper aux morsures de la basse température, se cacher pour s'accoupler avec Jdrou et surtout changer les langes de son enfant. Pour les hommes il devenait une sorte d'être hybride, ni mâle ni femelle, et pour les Rousses un objet de dérision. D'abord on ne voyait jamais son pénis et on ignorait s'il en avait

un et il faisait un travail de femme. Jdrou lui marquait par sa brusquerie qu'elle était très mécontente de cette situation.

Voir ses compatriotes du Chaud vivre à travers l'épaisseur du dôme en plastique ne cessait de le frapper de stupeur. Mais après les premiers jours de bonheur, celui d'avoir retrouvé Jdrou et d'être le père de ce bébé, il avait fini par céder à une certaine nostalgie. Il enviait les gens qui vivaient en dessous, même par des températures proches de zéro. Tout devenait relatif. Il les voyait marcher sur les quais, emprunter des tramways, des draisines, pénétrer dans des boutiques, des bars, des restaurants. Tous ces endroits où il faisait au moins quinze degrés le laissaient rêveur et dans son trou de glace la nuit, lorsqu'il grelottait malgré sa combinaison sophistiquée, il rêvait de retourner à cette vie d'assisté, regrettait d'être devenu un ennemi de la Compagnie.

Et jamais personne ne levait les yeux pour regarder en haut du dôme ces êtres velus qui raclaient la glace pour eux. Ou alors très rarement. Des regards souvent indifférents, d'autres plus suspects. En général, les Roux ne s'intéressaient pas tellement à l'activité humaine. Seuls les animaux les passionnaient et Lien se souvenait qu'ils avaient foré des puits dans la glace de River Station pour regarder durant des heures les bêtes du zoo mobile.

La seule chose qui ne lui parvenait pas c'était le bruit de cette vie incluse des siens. Les trains roulaient sans bruit, les gens parlaient sans émettre de son. Il n'y avait ni les sonneries des heures ni les sirènes des véhicules de la Sécurité. Seules quelques vibrations étaient transmises par le dôme et parfois elles provoquaient des fractures de la glace, des failles, sur les côtés. Il y avait un Roux qui avait été précipité dans une sorte d'avalanche et qu'on avait retrouvé mort. Pour la première fois Lien avait pu assister à un ensevelissement dans la glace.

Tout d'abord les femmes avaient lentement et avec soin débarrassé le visage et le cou du mort de ses poils, l'épilant avec leurs doigts en forme de pinces mais sans précipitation ni indifférence. Leur délicatesse semblait laisser supposer que l'homme vivait encore. Elles le dépouillèrent jusqu'aux épaules et Jdrou expliqua que le Loup Rouge, leur dieu, viendrait saisir

le mort pour l'entraîner dans son royaume. Ce dieu était un homme comme ceux du Chaud, aussi bizarre que cela fût, et de crainte qu'il ne veuille pas d'un cadavre au visage poilu on préférait l'épiler. D'autre part la tribu de Jdrou vouait un culte particulier au sel et ils en gardaient toujours un peu. Le sel avait la faculté de faire fondre la glace et pour ces êtres primitifs c'était là une sorte de prodige.

Ils creusèrent ensuite une fosse dans la neige, peu profonde, et ils y placèrent le mort, sur un lit de sel, puis rebouchèrent le trou avec des plaques de glace transparente si bien que pendant des jours on put voir le défunt dans son cercueil. Jusqu'à ce que la glace se ternisse. À partir de cet instant plus personne ne se soucia plus de lui. Le Loup Rouge l'avait certainement emporté.

Jdrien, l'enfant, poussait bien malgré les craintes de Lien. Il résistait assez bien au froid, grâce surtout à ses fourrures et aux poils fournis par la communauté. Jdrou le nourrissait régulièrement et Lien commençait à lui préparer de petites bouillies, à l'insu de la jeune femme qui ne l'aurait pas toléré. Mais il pensait que Jdrien avait besoin d'un surcroît de calories pour résister. Les autres bébés – il y en avait un qui venait de naître depuis huit jours – passaient leur journée dans un simple alvéole de glace, juste à côté de leur mère qui grattait la glace avec une pelle. Jdrien, lui, serait mort en quelques instants mais il était quand même mieux armé que les enfants du Chaud et aurait pu supporter sans risque le zéro Celsius.

Il était très fort, bien constitué et commençait à ramper sur le ventre lorsque Lien le changeait. Il reconnaissait son père, lui souriait. Et Lien en arrivait à lui parler comme à une grande personne :

— Il faudra bien que je trouve une solution. On ne peut en rester là, ni toi ni moi. Si je crève, que deviendras-tu ? Jdrou aura d'autres enfants plus faciles à élever. Toi, tu es un cas, tu comprends ? Tu es un peu son mongolien et elle est à la fois un peu honteuse et très fière...

Une nuit il descendit du dôme grâce à un passage que les Roux, sur sa demande, avaient creusé dans la falaise de trente mètres qui formait le mur oriental du dôme. Pour remonter la nourriture fournie par la station c'était plus commode.

Il se cacha à proximité du sas qui ne serait ouvert qu'au matin pour la livraison de la nourriture des Roux. Il espérait profiter de ce moment pour pénétrer dans la cité. Il enterra sa fourrure postiche, essaya de ne pas s'endormir.

Le ravitaillement arriva à bord de plusieurs draisines et, lorsqu'elles furent passées, il put à son tour emprunter le sas. Personne ne pouvait imaginer qu'un Roux ait envie de venir dans la ville où la température l'aurait rapidement tué.

Lien s'efforça de rester dans les confins. Ravi, il put enfin ouvrir sa combinaison, vivre à visage ouvert. Il pénétra dans un sauna, loua une baignoire dans laquelle il s'ébroua pendant deux heures. On frappa à sa porte ; c'était une fille en peignoir de bain qui lui proposait ses services pour cinq dollars. Elle ouvrit son peignoir sur son corps un peu flétri et il secoua la tête. Il retourna à son bain, se rasa et ressortit de là guilleret.

Il disposait d'un peu d'argent, celui gagné au cabaret Miki quand il faisait son exhibition de faux Homme Roux. Il loua une cabine dans un hôtel modeste et commença ses achats de nourriture et de différents matériels.

Dans un restaurant pourtant peu reluisant il engloutit une nourriture qui lui parut délicieuse, se rendit compte qu'on finissait par le regarder. Il suscitait la curiosité par sa glotonnerie. Il quitta ce restaurant au plus vite, ramena différents colis dans sa cabine mais se dit qu'il devrait tout emporter de nuit jusqu'au sas.

Le soir il trouva un autre endroit où le repas fut encore meilleur. On y dansait aussi et il se surprit à regarder fixement les hanches d'une jolie fille qui se trémoussait sur la piste. Lorsqu'elle s'en rendit compte elle lui sourit de façon canaille et il se sentit heureux inexplicablement.

La conversation de ses voisins finit par attirer son attention. Il y était question d'une ville où, par suite d'une panne générale, il y aurait eu des centaines de morts par le froid.

— On dit qu'il y a eu sabotage, disait un gros homme qui avalait d'énormes fourchettées de pâtes à l'italienne.

— Un sabotage ? Quels en sont les auteurs ?

Lien crut mal entendre. Le gros semblait avoir prononcé le mot de Roux. Tout en pointant les dents de sa fourchette vers le haut, son compagnon se pencha vivement vers lui :

— Vous dites les Roux ?

— Du calme, mon vieux, c'est une information secrète qui pourrait nous attirer des ennuis considérables.

— Des Roux, ces sales bêtes qui travaillent à déblayer la glace ?

— Oui, mon vieux... Il y a un journal clandestin qui a répandu la nouvelle. Moi je dis qu'on ne se méfie pas assez... Souvenez-vous, il n'y a pas si longtemps ils avaient tous disparu, hein ? Comme s'ils avaient obéi à un mot d'ordre.

— Les Néo-Catholiques, peut-être.

— On n'en sait rien... Mais il a fallu aller les chasser, les ramener de force et ce n'est pas bon, croyez-moi.

Lien termina son repas avec du vin, regagna sa chambre. Il dormit trois heures puis la quitta par la fenêtre en emportant ses deux sacs bourrés de nourriture et de matériel.

À l'aube il put passer le sas, se cacher le temps que les draisines soient déchargées. Il enfila sa fourrure imitation et remonta sur le dôme avec les Roux venus chercher leur pâture quotidienne.

— Je croyais que tu ne reviendrais pas, lui fit comprendre Jdrou par la parole et les gestes.

— Je t'ai dit que j'allais chercher de quoi me nourrir.

Il lui donna un gâteau qu'elle ne parut pas tellement apprécier. L'enfant n'avait pas été changé de toute la journée. Jdrou ne savait pas. Les autres bébés vivaient nus sur la glace et les mères se contentaient de frotter leur fourrure avec un peu de neige pour les nettoyer.

Lorsqu'il fut propre, Jdrien émit une sorte de rire qui enchantait son père.

— Tu es content d'avoir le cul propre, hein, fils de civilisé... Je me demande si je t'ai fait un beau cadeau en te donnant la vie. Du moins en fécondant ta mère.

Il reprit son travail sur le dôme. Il travaillait autant que les autres mais peinait davantage. La seule différence c'est qu'il décomposait son travail, alternant repos et coups de pioche,

suivant également une sorte d'ordre. Par exemple il découpait des carrés réguliers dans la glace au lieu de creuser n'importe où.

Au bout de deux jours il commença d'éprouver un malaise indéfinissable, une sorte d'angoisse. Et il lui fallut encore toute une journée pour en trouver l'explication.

Les gens sous le dôme regardaient de plus en plus souvent vers le haut et ce n'était pas par intérêt pour leur travail. Il y avait autre chose dans leur regard. Lien pensa qu'il s'était trahi ou qu'on l'avait dénoncé, que les habitants de Purple Station savaient désormais qu'un des leurs partageait l'existence primitive des Roux. Il se cacha mais se rendit compte que les gens continuaient de regarder en l'air et paraissaient souvent inquiets.

Lorsqu'il descendit discuter avec les gens du ravitaillement pour négocier d'autres conditions, il se rendit compte que leur attitude avait changé. Jusqu'ici ils riaient de lui, le prenaient pour une sorte de bon nounours débonnaire plus futé que les autres, mais tout aussi stupide. Et ce jour-là ils le regardaient de côté, paraissaient à la fois perplexes et méfiants.

— On vous a mis un peu plus de nourriture... Tu comprends ce que je dis. Non, il ne doit pas comprendre, ce connard... Le chef de station a dit qu'on pouvait aller jusqu'à deux mille calories... Mais faut pas croire que ça sera toujours comme ça... Faut aussi les gagner, ces calories... Dis donc, « *Teddy Bear* », tu comprends ce que je dis ?

Lien répondait comme s'il ne disposait que d'une vingtaine de mots :

— Oui... merci... Content...

Faisait aussi quelques signes. Depuis longtemps il avait oublié l'humiliation du début, le pénible sentiment qu'il continuait à pasticher les Roux pour un public qui voulait rire.

— Deux mille calories, c'est la bringue, hein, la débauche... Vous allez vous en mettre jusque-là et tringler vos femelles deux fois plus que d'habitude. Déjà que vous n'arrêtez pas... C'est drôle mais « *Teddy Bear* » il a une bite pas comme celle des autres... Tu crois qu'il est impuissant ?

— C'est peut-être un pédé, répondit un autre employé en se tordant.

— N'empêche qu'il faudrait quand même savoir si ceux-là sont capables de faire péter nos sas... J'ai pas envie de me réveiller dans un linceul de glace, moi... On dit que ce sabotage a surpris tous les gens de Knot Station.

Knot Station. Lien se souvenait de la discussion des deux hommes au restaurant italien. Un sabotage fait par les Roux et cette conversation actuelle qui confirmait !

Alors qu'il remontait vers le sommet il se souvint d'autre chose et resta frappé d'inquiétude. Yeuse devait jouer à Knot Station dernièrement. Il connaissait le programme de la troupe pour les mois qui avaient suivi son installation dans la tribu. Et ces gens-là affirmaient qu'il y avait eu des centaines de gens morts de froid.

Désormais les habitants de Purple Station avaient peur des Roux et levaient les yeux pour essayer de deviner si ceux qui travaillaient sur le toit transparent de leur ville entretenaient des pensées subversives.

Pour le bébé il avait acheté d'autres vêtements plus grands et Jdrien paraissait très à l'aise là-dedans. Il rampait toujours dans son nid de poils, mais dès qu'il touchait la glace, il se mettait à hurler. Il fallut que Lien capitonne le trou avec des débris de toutes sortes.

Et puis un jour il surprit dans l'attitude des Roux comme une gêne à son égard, comme une altération de leur relation et la même méfiance que les gens du Chaud éprouvaient pour eux. Il essaya en vain d'en découvrir l'origine, harcela Jdrou qui se refusait à expliquer. Ce n'était peut-être pas un véritable refus mais une impossibilité de lui communiquer des sentiments impondérables. Enfin, un soir, elle lui dit que la tribu devait partir, qu'elle avait besoin de sel et que c'était le temps de la grande migration vers le nord.

— Vous ne pouvez pas partir, dit-il, vous êtes surveillés. Il y a un rempart de faux épineux autour de la ville. Vous ne pourrez jamais le franchir.

— Nous le ferons, dit-elle d'un petit air têtu.

— Mais comment ?

Elle se refusa à répondre et dès lors il vécut sur le qui-vive, très mal à l'aise de devoir surveiller ces gens qu'il considérait comme des amis, obsédé aussi par la rumeur qui ne devait cesser d'enfler sous le dôme. Les gens du Chaud paraissaient désormais devenir franchement hostiles. Peut-être que d'autres informations avaient filtré de Knot Station.

Pour nettoyer le bébé il avait trouvé une sorte de savon liquide qui grâce à son huile ne gelait pas facilement, se figeait mais redevenait fluide dans la main. C'était assez pratique et Jdrou paraissait en extase lorsque Jdrien était luisant de ce produit. Elle n'aurait pas voulu que Lien l'essuie. Et il évita de le faire car cette couche de gras isolait l'enfant du froid.

L'atmosphère se tendait chaque jour un peu plus. Les Roux préparaient leur migration vers le nord sans lui en dire un seul mot et dans la ville, en dessous, les gens ne cachaient plus leur hostilité. Il y avait des groupes qui s'immobilisaient pour tendre le poing, crier des insultes jusqu'à ce que la Sécurité vienne les disperser. Les autorités devaient s'inquiéter de cet état d'esprit car Lien put lire quelques affiches rassurantes. Le chef de station, un nommé Verano, demandait à la population un peu de sang-froid et un comportement digne envers les Roux qui travaillaient à nettoyer la glace et économisaient à la Compagnie des milliers de kilowatts bien plus utiles à la défense de la Concession.

Lien ne savait plus où en étaient les deux guerres, ni si les forces de la Transeuropéenne avaient pu traverser la banquise dans le N.O.

Parfois une silhouette de femme attirait son regard. Il pensait que Yeuse était de retour, s'efforçait à des contorsions ridicules pour lui faire lever la tête et ce n'était jamais elle, mais une habitante de Purple scandalisée par un tel comportement. Qu'était devenue Yeuse ? Quand reviendrait-elle ? Il se sentait perdu, emporté par un destin d'un noir vertigineux. Chaque jour il avait conscience de régresser vers une forme de vie proche de celle des Roux. Il savait que sa combinaison finirait par avoir des fuites, qu'il souffrirait d'engelures encore plus atroces que celles, anodines, qu'il traînait un peu partout. Les Roux, Jdrou, le tenaient à l'écart de leurs préparatifs.

— Dis donc, « *Teddy Bear* », le travail se relâche, lui dit un matin le contremaître qui dirigeait l'équipe de ravitaillement. On a calculé qu'il n'y a pas la même surface que la semaine dernière, dégagée de la glace. Celle-ci remonte et d'autre part vous oubliez d'entretenir les cheminées de dilatation. Si ça continue le dôme va péter comme une noix.

— Oui... Compris... Travailler beaucoup...

Il crut que c'était le but des Roux, faire éclater le dôme et profiter de la panique pour s'enfuir et rejoindre Salt Station pour renouveler leurs provisions de sel. Mais étaient-ils capables d'un tel calcul alors qu'ils n'avaient jamais saisi l'utilité des cheminées de dilatation ? Il leur fit comprendre que les hommes du Chaud étaient mécontents du travail et ils se mirent tout de suite à élargir la surface. Bientôt il devrait retourner en ville chercher des provisions, des produits pour le bébé qui ne cessait de profiter de ses soins. Il avait acheté des bouillies spéciales et il poussait à vue d'œil, était plus robuste que l'un des enfants nés en même temps que lui. Il tenta d'expliquer à la mère que le lait ne suffisait pas, qu'elle aurait dû lui donner des galettes de nourriture après les avoir mâchées, mais on accueillit ses propositions avec méfiance.

Un jour il lui faudrait revenir auprès des siens, en emportant le bébé. Il souffrirait de sa séparation avec Jdrou mais ne voyait pas comment agir différemment. La jeune femme marquait une certaine indifférence pour Jdrien. Il n'était pas tout à fait comme les autres, plus robuste, plus éveillé mais à jamais handicapé par son manque de résistance au froid. Lien n'essayait même pas de lui faire admettre la chose. Elle était également dépendante des mœurs de sa tribu, de ses préjugés comme lui-même subissait l'influence des siens.

Un matin il se réveilla seul. Jdrou était déjà sortie.

Il vit que le bébé dormait et n'avait pas été mis au sein. Il rampa en dehors de son trou. La tribu avait disparu. D'ordinaire elle couchait dans des alvéoles creusés dans la glace et ceux-ci étaient vides. L'autre tribu sur l'autre flanc du dôme, par contre, était toujours là.

chapitre IV

Pour pénétrer dans Purple Station il dut attendre deux jours près du sas d'accès. Les autorités ne se rendirent pas tout de suite à l'évidence, et il fallut que la couche de glace commence à s'épaissir et opacifie la lumière pour que l'on découvre que l'une des tribus de Roux avait réussi à s'enfuir, en creusant un tunnel dans la glace sous l'épaisse haie d'épineux en plastique. Lien Rag fit cette découverte avant les hommes de la Sécurité mais ne l'utilisa pas pour partir à la poursuite de Jdrou et des siens. Il profita de la ruée des forces de sécurité en dehors du sas et de la pagaille qui s'ensuivit pour revenir dans la chaleur de la cité avec Jdrien qu'il portait attaché autour de son cou. L'enfant, heureusement, était d'un naturel paisible et curieux, ouvrant sur le monde de grands yeux surpris malgré son bas âge.

L'ex-glaciologue jugea inutile de s'attarder dans la ville et prit le premier train qui roulait vers le nord, un express non prioritaire, dont le tarif était moins élevé que l'express rapide. D'autre part il put louer une couchette tout en sachant qu'il obtiendrait de la nourriture, des boissons chaudes pour le prix du billet. Avant le départ il acheta un pyjama pour lui, des affaires pour l'enfant, s'installa. Lorsque le train commença à rouler il était toujours seul dans son compartiment. Son wagon devait être rattaché à un autre convoi en gare de River Station, capitale de la 17^e Province. Il y avait vécu autrefois dans le palais du gouverneur Sadon et de sa fille Floa dont il était l'amant. Dans la bibliothèque du palais il avait découvert des documents sur l'origine des Hommes Roux qui étaient nés des manipulations d'un généticien : Oun Fouge.

À River Station il évita de mettre les pieds sur les quais car il pouvait être reconnu à tout instant. Un couple vint s'installer dans le compartiment. Avant toute chose ils allèrent se mettre en pyjama et robe de chambre dans le vestiaire qui se trouvait près de la salle de bains. La femme était assez grosse et jetait sur

le bébé des regards attendris. Elle demanda si elle pouvait le prendre dans ses bras et Lien fut très inquiet de cette envie. Il craignait qu'elle ne veuille déshabiller l'enfant et ne découvre la fourrure de Roux sur la poitrine et le ventre de Jdrien.

— Je préfère qu'il reste sur la couchette, dit-il. Comme sa mère est morte je ne veux pas qu'il s'habitue à des bras féminins puisque je reste seul à m'occuper de lui.

La femme parut accepter l'explication, se contenta de se pencher vers l'enfant et de l'agacer de mots ridicules et bêtises. Jdrien la regardait avec une telle intensité qu'elle finit par rejoindre son mari sur la banquette.

— Cet enfant a l'air très en avance sur son âge dit-elle, presque soupçonneuse. Ne craignez-vous pas qu'il ait froid ? Il ne porte qu'un petit pyjama léger.

— Il n'est pas frileux, dit Lien, et il fait très bon dans ce train.

— Vous trouvez ! s'exclama le mari... On gèle, oui... Ils sont de plus en plus mal chauffés. Comme River Station, d'ailleurs. Nous quittons cette ville sans regret pour aller nous installer à Chapel Station. Nous avons acheté un commerce d'objets pieux. Là-bas les Néo-Catholiques font du bon travail, ne lésinent pas sur le chauffage.

Lien se souvenait de cette ville religieuse où les Néo-Catholiques avaient construit une cathédrale en glace, la seule existant dans la Concession de la Compagnie où toute construction immobile était proscrite. Même les palais des chefs de stations et des gouverneurs n'étaient que des maisons sur roues.

— Et nous préférons ne plus voir ces abominables Roux, dit la femme.

Le dôme de Chapel Station était autonettoyant et les Néo-Catholiques n'utilisaient aucun Roux. La hiérarchie religieuse était d'ailleurs très partagée sur les Hommes du Froid. D'un côté elle envoyait des missionnaires pour les convertir et Lien en connaissait au moins un, le frère Pierre. D'autre part les ultras vitupéraient contre les Roux en affirmant qu'ils étaient les envoyés du démon et du mal. Le froid ayant été un châtiment de Dieu, ils ne pouvaient être que des émanations de l'enfer. Frère Ignace prêchait, dans la plupart des stations, ce dogme-là.

— Il se passe d'étranges choses, dit le mari, mais l'arrivée d'une hôtesse chargée d'un plateau lui coupa la parole et le fit même pâlir d'inquiétude.

Ces femmes de la Compagnie étaient également des indicatrices avérées. Elle leur servit du thé, des sortes de galettes vaguement sucrées.

— Voulez-vous du lait pour l'enfant ?

— S'il vous plaît, oui.

Elle en apporta un petit pot et Lien prépara une bouillie qu'il réussit à faire avaler à Jdrien. Depuis le départ de Jdrou il avait perdu un peu de poids, suite à ce sevrage brutal.

— Je disais... dit l'homme.

— Tu ne devrais pas parler aussi imprudemment, dit sa femme... Monsieur ne désire peut-être pas écouter tes plaintes...

— Ne vous inquiétez pas, dit Lien, je n'appartiens pas au service ferroviaire.

— Nous non plus. Nous nous appelons Fravo... Nous avions un commerce d'alimentation, mais avec les nouvelles restrictions c'est devenu trop peu rentable. En récompense de notre fidélité à l'Église, l'évêque nous a recommandés pour cette boutique de Chapel Station. Mais il a fallu faire aussi un emprunt, et la Banque diocésaine nous a prêté ce que nous désirions.

— Oui, dit le mari, et à un bon taux.

Il mangeait gloutonnement ses galettes sur lesquelles sa femme étendait du miel synthétique. Elle en donna à Lien pour le bébé.

— Ça lui fait quel âge ?

— Huit mois, dit le glaciologue en ajoutant deux mois à l'âge réel de l'enfant.

— Quel adorable poupon !

Heureusement l'obscurité vint vite et chacun s'installa dans sa couchette. La lumière n'était donnée que par périodes régulières, quelques minutes chaque heure.

— Voulez-vous une couverture pour l'enfant ? demanda Mme Fravo.

— Non, tout va bien, répondit-il.

Sous sa main le front de Jdrien était moite de transpiration. Peu habitué à une température aussi élevée, le bébé avait très chaud et il devrait veiller à ce qu'il ne se déhydrate pas. Il se réveilla régulièrement pour le faire boire. Grâce au biberon acheté avant le départ il n'avait aucun mal à le faire, encore que Jdrien ait marqué une certaine répugnance au début pour la tétine. Ce qui amena Lien à rêver des seins de Jdrou, à leurs pointes longues et grenues qui avaient la forme et la couleur d'un fruit de l'ancien temps, deux taches roses à travers la fourrure cuivrée de la jeune femme. Un désir douloureux le tint éveillé. Il espérait retrouver la jeune femme et sa tribu à Salt Station, la forcer à revenir à des sentiments plus maternels. Mais il ne se faisait aucune illusion.

Bien avant l'aube ils furent immobilisés dans une petite gare perdue dans les glaces. L'express avait dû abandonner la priorité à des convois que l'on entendait gronder dans le lointain. Certainement des bâtiments de la flotte en route pour le front de l'est.

Lorsque le jour se leva, ce jour maladif et sale que la Terre connaissait désormais, Mme Fravo alla prendre un bain dans la salle de bains centrale, revint furieuse car l'eau était à peine tiède. Elle était glacée, affirma-t-elle, et elle se remit dans sa couchette. Tournant son visage lourd vers Lien elle ne quitta pas le bébé du regard.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas malade ? Il transpire, semble-t-il.

Lien avait beau essuyer le petit visage, la peau de Jdrien luisait de sueur. Il aurait fallu le mettre tout nu et encore ! Mais la présence de cette femme certainement peu encline à la tolérance l'en empêchait.

— Vous devriez appeler l'infirmière du convoi, recommanda-t-elle.

— Il a toujours aussi chaud, dit-il... Je le connais bien.

— Sa mère est morte, m'avez-vous dit ?

— Oui... Je suis seul à m'en occuper... Je vais dans le nord rejoindre ma sœur qui s'en chargera.

La même hôtesse servit le petit déjeuner, du thé en quantité illimitée, des galettes avec un beurre de renne, des tranches de viande rissolées.

— Si vous désirez autre chose vous devrez aller au wagon-restaurant pour cela et prévoir un supplément, annonça-t-elle. Aujourd’hui il y a des pommes de terre à la crème et de la salade de poisson fumé.

— Oh ! dit Fravo, je vais aller m’en payer une bonne assiette. Veux-tu que je t’en rapporte ?

— Juste un peu de bière, dit sa femme, et de la vodka s’ils en vendent.

Lien aurait bien aimé qu’elle disparaisse un instant. Il aurait déshabillé l’enfant, l’aurait changé. Il essaya à plusieurs reprises d’occuper la salle de bains du wagon mais elle était toujours guettée par une douzaine de personnes.

— Si vous ne le changez pas il va avoir des fesses enflammées, ce pauvre petit.

— Oui, je vais m’en occuper, dit Lien... Pour ne pas vous gêner je vais m’installer au-dessus, sur les couchettes de secours.

— Ce n’est pas la peine. J’ai eu quatre enfants et j’ai l’habitude.

— Je ne veux pas être envahissant.

Il fit très vite pour changer les langes. L’urine de Jdrien était très forte et une odeur d’ammoniaque envahit le compartiment.

— Vous êtes sûr qu’il n’a rien aux reins ? Ce n’est pas normal, dit la voix de Mme Fravo en dessous.

— Non, c’est toujours ainsi.

En fait Jdrien devait avoir un petit problème à cause de la chaleur. Il faudrait qu’il le fasse boire encore plus. S’il avait eu de l’argent il aurait loué une cabine, où il aurait été seul avec le bébé, mais il aurait dû dépenser deux fois plus.

Juste comme il achevait de rhabiller Jdrien elle passa une tête curieuse entre les couchettes mais ne put rien voir de suspect. D’ailleurs son mari revint avec de la bière, de la vodka et de la salade de hareng. Elle se jeta sur la nourriture avec voracité, mélangea la bière et la vodka.

Vers le milieu du jour Lien put avoir accès à la salle de bains, et emmena l'enfant avec lui. Il prit un bain puis lava Jdrien dans une eau à peine tiède et le bébé, d'abord surpris, se mit à rire aux éclats. C'était la première fois qu'il faisait connaissance avec l'élément liquide, du moins en si grande quantité. Lien essuya ensuite la fourrure de son ventre et de sa poitrine avec soin. Un instant il se demanda s'il n'aurait pas dû la couper et la raser pour plus de sécurité mais le pauvre enfant aurait certainement eu des démangeaisons.

Lorsqu'il revint les Fravo lui parlèrent des Roux, des bruits qui couraient.

— Ils sont en train de se révolter... La Compagnie nous le cache mais il y a des villes qui ont eu à souffrir de leurs excès. Ils sabotent les sas dans la nuit et des tas de gens meurent de froid. Ils n'ont plus qu'à entrer dans la ville pour piller, saccager.

— Violer, dit la femme, les yeux exorbités... Les malheureuses qui doivent subir ces horribles monstres... Je ne pouvais plus supporter de les voir sur le dôme de River Station avec leur saleté qui ballottait entre leurs jambes. Au moins à Chapel Station nous serons tranquilles... Et la ville est bien protégée par la milice diocésaine... Ils ont pris toutes leurs précautions.

Jdrien dormait paisiblement. Le bain lui avait fait du bien. Il avait bu des quantités énormes, d'ailleurs, et ne transpirait que très peu. Lien pensait à lui faire prendre un peu de sel pour éviter qu'il ne se déhydrate.

— Il paraît qu'il y a des commandos de Roux qui viennent de la Panaméricaine, qui s'enfoncent dans la Concession pour attaquer mille kilomètres plus loin...

— On dit aussi... dit la femme.

Elle regarda son mari, se pencha :

— Ils ont des bêtes étranges, des chiens à visage humain, des chevaux à tête de bœuf...

Lien aurait pu lui dire qu'il avait rencontré de tels animaux dans le grand nord, lorsqu'il avait abandonné les rails de la Compagnie pour le traîneau à chiens. Il cherchait l'ancien laboratoire de génétique où les Roux avaient vu le jour mais les

Néo-Catholiques l'avaient détruit avant son arrivée. Ce laboratoire était à cette époque un lieu de culte pour les Roux.

— Des chiens qui ont aussi des mains en guise de pattes... Comment de tels cauchemars sont-ils possibles ?

— Vous savez, dit Lien, on dit que dans le sud, des animaux marins commencent à vouloir vivre en dehors des fonds sous-marins ; ceux qui ont besoin d'oxygène comme les baleines et les dauphins mais aussi des poulpes et des requins. On dit que des gens ont été attaqués sur les anciennes côtes de l'Afrique et de l'Amérique.

— Quelles horreurs, dit la femme en se signant. Mais je l'ai toujours dit. Il fallait détruire tous les Roux, jusqu'au dernier. C'est à cause d'eux que les mœurs se sont relâchées. Les enfants peuvent les voir s'accoupler en levant les yeux... Et les gens ne veulent plus travailler et se laissent nourrir par la Compagnie. Il faudrait envoyer des gens sur les dômes pour les nettoyer...

— Elle a raison, dit le mari... Tous ces feignants dans les confins des stations... D'accord ils se contentent de peu mais enfin... Il faut quand même leur fournir un minimum...

À l'heure du repas, ils préférèrent le wagon-restaurant tandis que Lien acceptait le plateau qu'apportait une autre hôtesse, plus jeune, plus gentille. Elle taquina un peu l'enfant, s'offrit pour aider Lien. Elle paraissait attendrie par ce père célibataire et il eut le plus grand mal à refuser.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit-elle, j'occupe le compartiment 17 la nuit. Je ne fais que le jour aujourd'hui.

Peut-être une invitée et il fut brusquement assailli par un besoin brutal de faire l'amour. Il la regarda d'une telle façon qu'elle rougit mais n'essaya pas de partir. Elle était jolie, avait une poitrine très forte. L'uniforme lui seyait malgré le pantalon en tissu épais et trop large. Elle avait dû le recouper avec prudence pour ne pas indisposer ses supérieurs.

— Merci, dit-il, mais tout ira bien.

— Vous pourriez louer une cabine sur le réseau polaire... Ça ne vous coûtera que quatre dollars de majoration.

— C'est une excellente idée, dit-il. Je vous remercie.

Dans le début de l'après-midi il céda au sommeil. Toute la nuit il avait dû régulièrement donner de l'eau à Jdrien et avait

mal dormi. Lorsqu'il se réveilla il vit que Mme Fravo achevait de s'asseoir en face de lui. Mais de façon furtive, comme si elle s'était levée pour se pencher sur le bébé et, surprise par son réveil, s'était dépêchée de reprendre sa place. Il regarda Jdrien et vit qu'on avait dérangé ses vêtements et qu'une touffe de poils cuivrés apparaissait. Pris de panique, il resta d'abord immobile puis, sans précipitation, cacha cette fourrure révélatrice. Si cette femme avait découvert que l'enfant était un métis de Roux elle allait le dénoncer. Non seulement aux Néo-Catholiques mais aux agents de la Compagnie. Pour les premiers, forniquer avec les Roux était un acte de bestialité, et pour les autres aucun enfant métis n'avait le droit de vivre dans le monde du Chaud. De toute façon, les relations sexuelles entre les deux races étaient considérées avec horreur même par des gens tolérants.

Il eut l'impression que le couple changeait d'attitude à son égard. Ils étaient allés prendre le thé au wagon-restaurant et la femme avait dû faire part de ses doutes au mari. Dans la soirée ils atteindraient Chapel Station et une fois là-bas les Fravo le dénonceraient assurément.

Il s'efforça de rester tranquille mais consulta clandestinement un indicateur de la Compagnie. Il lui fallait quitter ce convoi dans une station de triage, prendre une autre direction, quitte à monter plus tard dans un convoi se dirigeant vers le nord. Il avait dit à ces gens-là qu'il rejoignait sa sœur sur le réseau polaire et on le chercherait là-bas.

L'instant le plus propice lui parut le moment du dîner. S'il n'était pas dérouté ou immobilisé, l'express ferait halte dans Y Station.

Lorsque le couple le quitta, non sans un dernier regard appuyé, il rassembla ses affaires et se tint prêt. Y Station approchait. Il sauterait sur le quai, prendrait un convoi pour l'ouest. Dans le milieu de la nuit il arriverait à Grand Star Station, la ville numéro un de la Compagnie, et trouverait là-bas tous les express qu'il souhaitait pour rejoindre le nord.

La jolie hôtesse le surprit dans ses préparatifs alors qu'elle apportait le plateau-repas.

— Mais vous n'avez pas à descendre, dit-elle... Vous ne trouverez pas de convoi pour le réseau polaire...

— Je sais, mais je dois partir... dit-il.

Elle posa le plateau sur la petite table pliante, le regarda d'un air songeur.

— Si je reste dans ce train, dit-il, je serai arrêté à Chapel Station. Ce couple a découvert que je me cachais... Je suis un déserteur et je ne veux pas retourner à l'armée pour pouvoir m'occuper de mon fils. Sinon il ira dans un orphelinat de la Compagnie et je ne le reverrai pas. Je ne peux pas vous cacher la vérité.

— Vous êtes un déserteur, vraiment ? Je me doutais que vous n'étiez pas tranquille...

Elle regarda le bébé :

— Je suis désolée... Ce serait affreux qu'il aille dans un orphelinat. Moi, j'ai été élevée dans un orphelinat... Et la Compagnie m'a ensuite choisie pour ce poste d'hôtesse... Je me souviens de ce calvaire que j'ai subi.

On estimait à un agent sur deux le nombre d'orphelins recueillis par la Compagnie et formés pour l'administration ferroviaire. En général, ils lui restaient dévoués toute leur vie.

— Je ne veux pas que vous soyez repris, dit-elle... Attendez...

Elle laissa le plateau, disparut durant quelques minutes. Le convoi ralentissait pour pénétrer dans le sas de Y Station lorsqu'elle revint.

— Vite, prenez le bébé et suivez-moi...

Elle s'occupa des bagages et le poussa devant elle jusqu'à ce qu'il pénètre dans le compartiment 17. Elle referma la porte, un peu haletante.

— Vous êtes chez moi. C'est mon appartement permanent... Lorsque je suis de repos je reste ici... Je ne sais où aller. Aucune visite n'est à craindre, sauf une inspection d'un chef de train mais je les connais tous maintenant. Installez-vous et mettez l'enfant sur cette couchette.

L'endroit était étroit mais confortable et disposait d'un minuscule cabinet de toilette avec un bloc sanitaire, ce qui soulagea Lien qui venait brusquement de penser que des allées et venues obligatoires auraient pu le trahir.

— Si jamais quelqu'un essayait d'entrer, cachez-vous au-dessus. Dans la couchette qui se rabat, il y a un espace.

Elle rougit :

— J'y ai déjà caché des amis qui ont fait un bout de voyage avec moi et qui n'avaient pas de quoi payer leur billet... Maintenant il faut que j'ailleachever mon service.

— Merci, dit-il.

— Ne vous inquiétez pas, je ne veux pas que cet enfant soit placé dans un orphelinat. Il est si mignon.

Il la retint un instant en lui prenant la main :

— Je m'appelle Lien, Lien Rag et vous ?

— Mouna Day... Day est un nom très utilisé dans les orphelinats de la Compagnie.

Mouna avait cru à sa fable en partie exacte. Il était toujours un déserteur mais Jdrien n'aurait pas eu droit à un orphelinat. Il se demandait avec angoisse quel serait le sort de Jdrien si par malheur on découvrait qu'il avait du sang de Roux dans les veines. De toute façon le peuple du Chaud le rejeterait sans pitié et l'exposerait sur la glace où il ne tarderait pas à mourir.

En attendant le retour de Mouna il put déshabiller l'enfant, lui faire avaler de la nourriture, de l'eau et même un peu de sel. Il le lava soigneusement, l'installa sur la couchette du haut et resta dans l'obscurité à attendre avec anxiété la suite des événements.

Le convoi s'immobilisa dans Chapel Station vers neuf heures du soir et, en soulevant le rideau de la fenêtre, il put voir les quais de la ville, les allées et venues de prêtres, de missionnaires et de religieuses. L'endroit était propre, luxueux. Il devait y régner une bonne chaleur car les gens ne paraissaient pas autrement vêtus. Les Néo-Catholiques utilisaient d'anciens gisements de charbon pour chauffer leur ville. On disait qu'ils pouvaient vivre en autarcie et qu'ils ne toléraient que peu de chose de la Compagnie à laquelle ils recédaient du courant électrique. Il avait hâte que l'express reprenne la direction du nord.

Et puis lorsque l'heure du départ commença à être largement dépassée il se tint sur ses gardes. Ce n'était pas dû à quelque raison de priorité car il régnait une grande activité sur les quais. Il y avait des hommes de la Sécurité et des miliciens diocésains avec leur croix noire sur une tunique blanche. On devait fouiller

le train parce que les Fravo l'avaient dénoncé. Donc cette femme avait vu la fourrure cuivrée sur le corps de l'enfant, donc Mouna Day savait maintenant pour quelles raisons il se cachait. Pourrait-elle oublier sa propre répugnance pour les Roux, ne pas le trahir ? Les agents de la Compagnie passaient pour les plus acharnés ennemis du peuple des Glaces.

Après deux heures de retard l'express commença de rouler lentement en direction du sas du nord. Et lorsqu'il fut franchi Lien fut imperceptiblement soulagé.

Il resta éveillé et s'efforça au calme lorsque la clé s'engagea dans la serrure. Mouna ne mit pas la lumière bien qu'elle eût droit à un circuit spécial d'éclairage, referma la porte dans l'obscurité.

— Vous dormez ? demanda-t-elle.

— Non. Je vous attendais.

— Je vous apporte à manger... Il y a aussi de la bouillie pour... pour le bébé...

— Vous êtes gentille.

— Vous m'avez menti.

— C'est exact... Vous devez maintenant tout savoir.

— Ces gens-là, ce couple, affirment que l'enfant est de race Rousse... Que vous avez dû l'avoir d'une Femme Rousse... C'est exact ?

— C'est la vérité.

— Vous êtes de notre race, vous ? Vous appartenez au monde du Chaud ?

— Oui, mais j'ai vécu sur le dôme d'une ville avec les Roux.

— Vous avez vraiment pu aimer une de ces femelles ?

Dans le noir elle haletait un peu. Il crut d'abord que c'était de peur et de dégoût d'être enfermée avec lui.

— Pourquoi l'avez-vous fait, par vice ?

Comme il allait répondre que c'était par amour il devina d'un coup la psychologie assez fruste de Mouna et fit une réponse qui ne pouvait que lui plaire.

— C'est ça, dit-il, par vice... J'ai toujours été attiré par les expériences sexuelles audacieuses...

Il y eut un silence lourd de sous-entendus.

chapitre V

— Que faites-vous ? chuchota-t-elle lorsqu'il s'approcha d'elle dans l'obscurité et commença de la caresser à tâtons.

Elle se serra soudain contre lui, fébrile et un peu pleurnicharde, l'aida à défaire ses vêtements d'uniforme. Lien avait un terrible besoin de faire l'amour mais resta cependant assez lucide pour conforter cette fille dans l'idée qu'il était réellement obsédé. Elle gémissait, disait qu'elle avait peur mais se soumettait. Elle lui demanda comment c'était avec une femelle Rousse et il faillit la gifler, la posséda deux fois avec une brutalité étudiée qu'elle parut apprécier.

Elle lui avait apporté un énorme plateau pour le dîner et il commença par nourrir l'enfant avant de manger. Elle lui posait des questions absurdes, sur la mère de Jdrien, sur ce qu'il éprouvait avec elle, mais toujours en se limitant au domaine sexuel. Comme le reste des gens il n'y avait que ce côté-là qui l'intéressait chez les Hommes du Froid. Elle n'essayait pas de savoir comment ils vivaient, quelles étaient leurs mœurs, leurs croyances. Elle lui avoua que parfois la vue des mâles nus l'excitait si fort que si elle n'avait pas de partenaire sous la main elle s'adonnait au plaisir solitaire. Mais néanmoins c'était une brave fille qui avait pris des risques énormes.

Lorsqu'il changea Jdrien il n'aima pas trop sa curiosité malsaine pour le corps velu de l'enfant et pour son petit sexe déjà bien développé. Alors elle s'en rendit compte et lui parla des orphelinats de la Compagnie qu'elle avait connus avant de devenir hôtesse.

— Je ne dois pas me marier avant d'avoir accompli dix ans dans les trains. Sinon je perds mon emploi. J'ai signé un engagement. Ici c'est ma vie, ma maison.

— Mais tu ne t'arrêtes jamais ?

— Il arrive que le wagon soit mis sur une voie de garage pour réparation, alors j'en profite. Il y a aussi de longs arrêts dans des

gares intéressantes... Mais je ne reste jamais plus d'une semaine dans le même endroit. Et quand le wagon ne roule pas je ne peux pas dormir. Je suis habituée au balancement. Et puis il y a toujours des voyageurs, des têtes nouvelles.

— Tu fais des ravages dans les cœurs, se moqua-t-il.

— Ça aussi, mais en général il y a le chef de train qui a des exigences et il vaut mieux ne pas le mécontenter. Dans certaines stations aussi, les chefs. On est invité à des réceptions, on reçoit des cadeaux. Et puis de temps en temps je fais l'inter.

— C'est quoi l'inter ?

— L'intercompagnies, voyons. Je suis allée dans la Panaméricaine avant que la guerre n'éclate et aussi, plus souvent, en Africania. C'est chouette. Ce n'est pas le même wagon, bien sûr, il est plus luxueux, plus confortable et la nourriture est différente. Mais je suis toujours contente de retrouver mon chez-moi.

Sur les cloisons il y avait des photographies, des souvenirs de toute nature. Cette fille recréait l'illusion d'un domicile dans ses six mètres carrés.

— Quand on sera sur le réseau polaire, dit-elle, tu loueras une cabine. Tout le personnel aura changé sauf moi, tu seras en sécurité. Il n'y a que les hôtesses qui restent affectées à leur wagon. Parce qu'elles doivent le nettoyer lorsqu'on arrive au terminus.

Il apprit que les Fravo avaient fait un beau scandale en gare de Chapel Station. Ils avaient ameuté tout le monde et comme on n'avait pas retrouvé Lien ils avaient eu du mal à se justifier.

— Ils auront peut-être du mal avec les autorités religieuses. À Chapel, c'est le seul endroit où le chef de station doit céder le pas au primat.

Elle lui demanda aussi ce qu'il comptait faire de l'enfant et il n'en savait trop rien. Il espérait retrouver Jdrou, la mère, mais elle ne pourrait pas s'en occuper toute seule. Il aurait voulu suivre la tribu dans ses déplacements mais sa combinaison isotherme lui donnait des inquiétudes. Mouna fut alors intriguée par les difficultés qu'il avait pu avoir avec Jdrou. Comment pouvaient-ils faire alors que l'un redoutait le froid et l'autre le chaud ?

— Ça ne devait pas être toujours facile, hein ?

Réduit à ce problème, son amour pour Jdrou lui paraissait bafoué et il faisait un gros effort pour ne pas se montrer violent avec la jeune hôtesse. Il avait encore besoin d'elle pour atteindre Salt City.

Dans la nuit elle le rejoignit dans sa couchette et se montra très exigeante. Elle devait penser qu'il était désormais à son entière disposition et qu'elle pouvait en user comme d'un esclave. Mais sa sensualité la limitait à des caprices érotiques. Elle ne montrait pour l'instant aucune cruauté mais il devrait se tenir sur ses gardes.

Toute la journée du lendemain il la passa dans la cabine de la jeune fille qui vint le voir deux fois et pour une seule raison. Elle lui raconta que dans la dernière station elle avait vu deux Roux s'accoupler sur le dôme et que cela lui avait donné des idées mais il n'en croyait rien.

— Ta collègue, la grosse fille, est à bord ?

— Oui. Nous faisons un roulement. Mais elle est attachée à l'autre wagon.

Jdrien, complètement nu, avait beaucoup moins chaud et gazouillait continuellement. Il devenait très robuste, beaucoup plus qu'un autre enfant, et Lien se disait que bientôt il pourrait marcher. Chez les Roux il semblait que les enfants parviennent à marcher vers les sept mois. Parfois beaucoup plus tôt.

Dans les gares, Lien essayait d'apercevoir des affiches du train-cabaret *Miki* mais il n'y parvenait pas. La date des représentations lui aurait donné approximativement l'itinéraire de la troupe. Il espérait rencontrer Yeuse ; peut-être pourrait-il reprendre sa place de faux Homme Roux. Les autres comédiens n'aimaient guère ce numéro qui drainait tout l'intérêt du public mais il avait besoin de gagner sa vie. Yeuse était une fille équilibrée, sensible, pleine d'expérience et il pensait qu'elle pourrait trouver une solution pour Jdrien et lui-même.

— Je t'ai réservé une cabine, lui dit Mouna en lui apportant un billet de supplément. Tu y seras tranquille puisque c'est moi qui ferai ton ménage.

— Oui, mais ta collègue de l'autre wagon peut m'apercevoir.

— Il suffit que tu ne te montres pas lorsqu'elle sera de service. Je t'en avertirai.

L'express approchait des régions polaires et le froid devenait encore plus vif. Aux alentours de moins cinquante et c'était perceptible. Jusqu'à moins trente Lien se sentait en mesure de le supporter à condition d'être bien équipé. Au-delà c'était une lutte continue. D'ailleurs le chauffage dans le train avait des faiblesses et une fois dans sa cabine personnelle il s'habilla encore plus chaudement. Seul Jdrien paraissait vraiment à l'aise et ne cessait de fredonner une sorte de leitmotiv pour traduire son bien-être.

Mouna lui apportait ses repas, en profitait pour percevoir son salaire mais ce n'était pas déplaisant et cela rompait la monotonie du voyage. À plusieurs reprises, depuis la vitre de son compartiment, Lien aperçut des tribus de Roux mais il fut impossible de les examiner longuement. Il y avait aussi des troupes de loups, des corbeaux qui, eux, s'étaient adaptés au nouveau climat sans l'intervention de l'homme. Puis c'étaient les longues attentes dans de minuscules stations protégées du froid par des verrières archaïques. Il n'osait pas descendre sur les quais, restait dans sa cabine, isolé du monde par la couche de givre sur les vitres et au travers duquel il voyait la vie dans des tons glauques.

Pourtant une nuit, pensant disposer de plusieurs heures, il descendit pour aller boire un verre dans un bar voisin. La station n'était pas très grande mais il y régnait une certaine ambiance. C'était une ville-marché où s'échangeaient des produits, surtout de l'alimentation. Des légumes cultivés sous dôme et des sacs de farine de soja. On y vendait aussi des pelleteries, notamment des manteaux en loup très beaux et d'un prix raisonnable mais il ne disposait pas de suffisamment d'argent pour s'en offrir un.

Il tomba alors, en passant d'un bar à un autre, sur une affiche du cabaret *Miki*. Mais la date de la représentation avait été arrachée. Le serveur du nouveau bar fut incapable de se souvenir de la date de passage du train-cabaret et ce fut un client à moitié saoul qui affirma que c'était le mois dernier et que le train était reparti vers le nord.

Il chercha d'autres affiches dans la station et faillit laisser repartir le convoi sans lui. La pensée que Jdrien se trouvait en train de dormir dans sa cabine lui donna des sueurs froides tandis qu'il courait sur les quais pour rattraper le train déjà lancé à petite vitesse. Il se promit d'être prudent désormais. Ces haltes impromptues pour laisser la priorité à d'autres convois se terminaient sans que les voyageurs soient prévenus. Haletant, il resta longuement penché sur son fils endormi. Que se serait-il passé si par malheur il n'avait pu sauter dans l'express en marche ? Qu'aurait fait Mouna dans une telle perspective ?

Dans la ville suivante il descendit également mais en restant à proximité du train, se renseignant sur le passage du cabaret *Miki*.

— Les filles à poil, lui dit un agent de la Compagnie qui vérifiait les attelages... Il y a environ un mois en effet qu'elles étaient ici. De belles filles, ma foi. Mais ça ne plaisait pas tellement aux dames des chefs et le cabaret est reparti le lendemain alors que trois soirées étaient prévues.

— Savez-vous où ils se trouvent ?

— Je l'ignore absolument. Ils ont pris le réseau polaire mais pour quelle destination ?

Le réseau polaire comportait des dizaines de voies qui finissaient par bifurquer tôt ou tard. Mais on en construisait de nouvelles avec des machines poseuses de rails qui travaillaient vite et Lien pensa que c'était dans un but militaire. Il était fort possible que la Compagnie s'apprêtât à envoyer ses bâtiments par le pôle Nord pour attaquer la Panaméricaine sans emprunter de trop grandes portions de banquise. Et aussi pour raccourcir les distances. Pour un bâtiment de guerre de moyenne importance comme un croiseur il fallait tout de même une vingtaine de voies à deux rails.

Il assista un soir dans le grand désert glacé à une aurore boréale qui déployait ses franges irisées par un soleil invisible. Comment les rayons se reflétaient-ils donc pour traverser en plusieurs points précis l'épaisse couche de poussière qui désormais isolait la terre de l'astre flamboyant ?

chapitre VI

Ce matin-là, il dormait profondément lorsqu'on frappa rudement à sa porte. Il prit peur, se laissa glisser de sa couchette et s'approcha.

— Ouvre, c'est Mouna, dit l'hôtesse.

Il la fit entrer, vit qu'elle avait l'air très maussade et appréhenda le pire.

— Dans deux heures nous serons à Salt Station. Tu veux toujours descendre dans cette cité ?

Il resta hébété. Il avait choisi cette destination en pensant que le voyage très long lui permettrait de se reposer, de profiter des avantages qu'offrait la Compagnie à ses clients et aussi de réfléchir. Mais il n'avait trouvé aucune solution satisfaisante et la pensée de se retrouver seul avec Jdrien sur les quais de cette ville polaire le remplit de terreur.

— Dans deux heures ?

— Oui. L'arrêt durera une demi-journée, dit-elle. Si tu décides de repartir avec nous... Nous allons prendre le petit cercle polaire puis retourner vers le sud.

Il s'assit sur sa couchette et la regarda sans la voir. Elle s'approcha, lui prit la tête et l'appuya contre sa poitrine ferme et volumineuse :

— Moi, j'aimerais te garder mais ce n'est guère possible, tu sais... Est-ce qu'on pourra seulement se revoir ?

— Il faut que je descende ici, dit-il... Je dois retrouver la mère du petit, sa tribu...

— Ils t'ont quand même laissé tomber sans se soucier de toi, ni du gosse. Tu vois bien que ce sont des animaux. Pire !

— Il fallait qu'ils viennent chercher du sel. C'est très difficile à expliquer mais ils ont besoin de ce sel pour leur nourriture mais aussi pour leur culte.

— Tu l'excuses d'avoir abandonné ce gosse ?

— Je l'explique, c'est tout. Je te remercie pour tout ce que tu as fait pour moi et pour lui. Si un jour je peux te rendre ça, je le ferai, mais tu n'y crois pas beaucoup. J'ai plutôt l'air d'un clochard que d'un type qui aura un jour quelques billets en poche, hein ?

— Mais dans la ville comment feras-tu ? Tu ne connais personne, tu n'as pas d'argent.

Elle hésita puis sortit quelques billets de sa vareuse.

— Prends ça.

— Non, je m'arrangerai.

— Tu peux les prendre. Je ne dépense rien dans cette cabine... Et ça va encore durer plusieurs années, tu sais. Je suis rivée à ce wagon et quand j'aurai fini ce contrat j'en serai si stupéfaite que je ne saurai pas quoi faire de mon argent.

— Je crois pouvoir me débrouiller, dit-il.

Lorsque le train s'immobilisa sous le dôme récemment construit il descendit, aidé par Mouna qui l'accompagna un peu. Il portait le bébé et son bagage.

— Note le numéro du train, écris-moi. Je recevrai tes lettres un jour ou l'autre. Le courrier marche assez bien dans la Compagnie... Mais ne dis rien de compromettant pour moi. Parfois ils déchettent les enveloppes.

— Entendu.

Son premier soin fut de prendre une draisine collective pour se diriger vers le confin. Sur les sièges il y avait du sel, comme sur les quais et partout. À cause de lui la glace fondait entre les rails et se transformait en une sorte de purée désagréable. Il trouva à louer un local dans un ancien wagon de marchandises délabré et mal calorifugé dans les confins ouest de la station. Non loin d'une fabrique d'acide chlorhydrique. Les vapeurs qui s'en échappaient paraissaient ronger les vieux wagons d'habitations proches et le visage des gens. Jamais il n'avait vu des êtres aussi inquiétants, aussi hallucinants. Il n'osait pas laisser Jdrien seul dans son compartiment et le premier soir l'emmena partout. On extrayait du sel gemme et il essayait de trouver un emploi. Mais les places étaient rares. Il avança avec prudence qu'il s'y connaissait en structure glaciaire et dès lors il intéressa davantage les contremaîtres auxquels il s'adressait.

— Nous avons toujours des problèmes de tunnel et de puits de mine dans la glace, lui dit-on, surtout avec le sel qui la fait fondre. Peut-être pourriez-vous être utile dans les bureaux d'étude. Présentez-vous demain matin.

Il acheta juste ce qu'il fallait pour nourrir son fils car il arrivait à ses derniers billets. Dans l'express il avait été très bien nourri et la jeune hôtesse lui avait constamment apporté du supplément. Il avait dû prendre deux ou trois kilos et ne souffrirait pas de cette diète forcée. Il dormit très mal, eut assez froid et étendit sur lui la fourrure de Roux qu'il avait utilisée au théâtre et sur le dôme de Purple Station.

— Toi, par contre, tu es heureux dans une ambiance qui est tout juste au-dessus de zéro, dit-il à Jdrien qui effectivement s'épanouissait.

Le lendemain il se présenta à l'une des directions de mines mais ne reçut que de vagues promesses. On lui demanda de repasser et il fit la tournée des bureaux mais ce fut la même chose. On doutait de ses connaissances et il ne pouvait affirmer qu'il était glaciologue de première classe.

Il endossa sa combinaison pour sortir de la station et voir sur les chantiers d'extraction. Il emporta Jdrien attaché dans son dos, ce qui provoqua la stupeur et l'hilarité des mineurs. En fait c'étaient surtout des Roux qui descendaient dans les puits pour extraire le sel gemme sous la surveillance de quelques chefs en combinaison isotherme. L'utilisation de cette main-d'œuvre empêchait l'extraction de se moderniser et l'ensemble des mines restait mal exploité. Ce manque de technique se faisait ressentir au niveau des galeries qui ne cessaient de s'écrouler. Lien pensait qu'il aurait pu trouver quelques procédés pour y remédier.

Il chercha sans vraiment y croire la tribu de Jdrou mais ils n'arriveraient pas avant un mois. La distance entre Purple Station et Salt Station était énorme. Lien savait que les Roux pouvaient franchir des distances énormes en une journée, ne s'arrêtant pour dormir que quelques heures mais tout de même ! Cependant lorsque ces tribus qui vouaient au sel une sorte de culte étaient en marche, elles semblaient galvanisées par le but lointain à atteindre et ne ressentaient plus la fatigue.

Dans un bar installé dans une série de wagons et à peu près isolé du froid, il alla boire une bière chaude, discuta avec des contremaîtres. Tous redoutaient de descendre dans les galeries qui s'écroulaient. Le chargement du sel dans les berlines était fait en dépit du bon sens. Il s'en échappait toujours qui rongeait le sol. Les parois finissaient par s'affaisser et dans le dernier mois on avait enregistré plusieurs accidents. Des dizaines de Roux avaient péri ainsi qu'une demi-douzaine de surveillants.

— Vous n'avez pas eu le cabaret *Miki* ? demanda-t-il peu après.

— Oh ! Il y a au moins trois mois. Même qu'ils sont restés longtemps dans le coin. La Compagnie semblait les faire surveiller. Ils n'avaient pas l'autorisation de quitter Salt Station.

— En vertu de quoi, le savez-vous ? demanda Lien à un des clients du bar qui donnait ces informations.

— À cause de ce qui s'est passé à Knot Station...

Puis il haussa les épaules, but sa bière et se dirigea vers le sas de sortie. Un autre client s'approcha de Lien.

— Ce qui s'est passé à Knot... Ça me fait rire... Il n'y a pas que Knot. Ces putains de commandos Roux, on les signale partout désormais... Quant aux monstres !... Tous ceux qui habitent ou travaillent dans le cercle polaire savent à quoi s'en tenir... Des chiens à visage humain, avec des mains en guise de pattes... Il y a bien d'autres choses dans ce foutu pays.

Lien lui paya à boire : de la vodka. L'homme parla du cabaret qui serait d'après lui parti sur le front de l'est.

— Il faut quand même dire qu'à Knot c'était gratiné... Les sas détruits et des centaines de gens morts de froid... Pas besoin de cercueils... La glace simplement. Cercueil de cristal si vous voyez ce que je veux dire.

— Vous travaillez dans le sel ?

— Oui, je suis expéditeur de sel conditionné... Pour les ménagères... Oh ! un petit truc ! J'ai dix Roux avec moi et c'est tout. Le bâtiment que vous voyez là-bas... Je leur donne trois mille calories et ils sont très bien payés. Il y en a qui distribuent de l'alcool. Ce sont des assassins. Les Roux ne supportent pas... Si jamais je prends un de ces contrebandiers sur le fait je le descends, annonça-t-il à toute la clientèle et Lien pensa que

c'était intentionnel, que dans le lot il devait y avoir un trafiquant ou deux.

Le cabaret *Miki* sur le front de l'est ? Comment joindre Yeuse ? Il devait trouver du travail, mais comment s'organiser avec Jdrien ? Impossible de le laisser à une nourrice qui découvrirait tout de suite son métissage. Le laisser dans le wagon qui lui servait de logement ? Difficile à imaginer également.

Les Roux sortaient d'une galerie, blancs de sel. Ils se roulaient ensuite dans la glace pour s'en débarrasser et paraissaient très heureux de travailler à l'extraction. Souffraient-ils de ce contact permanent ? Avaient-ils des plaies sous leur fourrure ? Difficile à dire.

Lorsqu'il rentra, sa logeuse lui donna une lettre arrivée dans l'après-midi. C'était un bureau d'étude d'une société minière qui lui écrivait. On voulait le voir le plus rapidement possible.

Lorsqu'il arriva avec son fils les gens du bureau firent une drôle de tête mais finirent par accepter cette présence comme si elle était naturelle.

— Nous devons creuser une autre galerie dans la glace et nous ne voudrions pas recommencer les mêmes erreurs.

— Tout vient du sol. Le sel tombe sur le sol. Les parois s'effondrent parce que le sol est rendu liquide, pâteux plutôt. Il faut chercher le moyen de rendre le sol étanche au sel...

— Rien n'y résiste sauf le plastique, mais il faudrait des quantités incroyables.

— Il suffirait d'une mince pellicule, dit Lien... Je me souviens avoir utilisé cette technique et je connais même l'usine qui pourrait vous fournir des rouleaux sans fin, c'est-à-dire de plusieurs centaines de mètres, de quelques centièmes d'épaisseur. Il suffira de le coller littéralement à la glace. On aménagera une sorte de rigole centrale pour que le sel soit récupéré et n'aille pas saper les parois.

Cette fois il créait une certaine sensation et on l'écoutait avec intérêt.

chapitre VII

On finit par s'habituer à cet homme qui descendait dans les galeries en portant son enfant sur le dos, qui interrompait son travail pour le nourrir. On s'étonnait un peu qu'il ne change les langes souillés que très rarement, mais dans l'univers souterrain des glaces les gens ne perdaient pas leur temps en conversations inutiles. La température y était moins basse qu'à la surface, principalement à cause des courants d'air chaud qui montaient du fond ; mais on n'y séjournait pas volontiers.

— Vous ne craignez pas que le gosse prenne froid ? lui demandait-on assez souvent mais sans arrière-pensée.

Ce n'était guère l'endroit des confidences et il arrivait toujours à s'isoler avec Jdrien pour le nettoyer. D'ailleurs l'enfant paraissait prendre conscience de son corps et ne se souillait, à quelques exceptions près, que lorsque son père le dénudait.

Il travaillait de concert avec un certain Vak qui était chargé de la sécurité des tunnels. C'était un garçon assez jeune, qui sortait d'une école d'ingénieurs spécialisée dans l'exploitation minière subglaciaire. Ils circulaient dans une berline automotrice et descendaient chaque jour au fond de la mine où s'activaient plusieurs dizaines de Roux. Toute une tribu qui appartenait à la même ethnie que Jdrou, cette ethnie du Sel qui vouait un culte à ce dieu mineur.

Lien questionnait souvent les Roux sur la tribu de Jdrou mais comme il ignorait sous quelle appellation, quel totem elle était connue, il n'obtenait que des réponses incertaines. On appréciait beaucoup à la direction de la société minière qu'il puisse dialoguer avec les Roux. On n'avait montré à son égard qu'une curiosité discrète et c'était tout à fait dans les habitudes de ce grand nord considéré comme terre d'aventure et lieu de séjour pour les gens de sac et de corde. On se contentait de

savoir qu'il avait de bonnes connaissances sur la nature des glaces et des idées pour empêcher les galeries de s'écrouler.

Il finit par apprendre que la plupart des gens du bureau d'étude avaient eu quelques problèmes avec la Compagnie. Deux s'étaient fait réformer pour ne pas aller sur le front de l'est. Mutilés volontaires, il leur manquait des doigts, il leur avait fallu quitter leur lieu de travail du côté de Grand Star Station à cause de l'animosité des anciens combattants et des blessés de guerre. Vak lui-même traînait une accusation de sabotage parce qu'il avait participé à une grève dans une mine de terre végétale. Une mine qui exploitait les alluvions de l'ancien lac Léman par moins quatre cents mètres. Surpris, Lien apprit que le Rhône continuait à couler sous la glace où il s'était foré une grotte superbe.

— Son débit est devenu même quatre ou cinq fois plus élevé et il serait intéressant d'en descendre le cours avec un équipement spécial. Je suis certain qu'il rejoint toujours la Méditerranée et qu'il existe entre la surface de celle-ci et la glace un espace suffisant pour naviguer.

Ce fut Vak qui, bien entendu, découvrit le premier que Jdrien était né d'une mère Rousse. Lien, rassuré par l'ambiance générale, avait fini par devenir moins méfiant et Vak le trouva en train de baigner le bébé dans une eau qui faisait à peine deux ou trois degrés.

— Mais tu vas le tuer ! cria-t-il, indigné.

Puis il se tut. Il venait de découvrir la poitrine et le ventre recouverts de fourrure cuivrée. Il s'approcha et passa le bout de ses doigts sur le pelage soyeux.

— Incroyable, murmura-t-il... C'est vraiment ton fils ? Mais alors tu as couché avec une femelle Rousse.

— Forniqué, comme disent les Néo... répliqua Lien sur la défensive. J'ai même vécu des mois avec la tribu de sa mère, sur le dôme d'une ville à gratter la glace. Dans des conditions épouvantables, grâce à une combinaison étanche, bien sûr, mais aussi des médicaments pour agir sur mon système vasoconstricteur. Ce n'était pas le paradis mais j'ai tenu le coup. Une expérience en quelque sorte, mais il fallait bien que je

m'occupe de lui... Sa mère a fini par s'en détacher... Normal, réflexe de rejet de ce qui est anormal...

— Mon pauvre vieux, murmura Vak... Je ne me doutais pas vraiment... En fait nous pensions tous, à la société, que ton gosse avait une malformation congénitale et par pudeur et respect de ta vie privée... Il est drôlement costaud, dis donc.

Jdrien regardait fixement l'ingénieur des mines comme s'il essayait de comprendre ses paroles.

— Il m'impressionne, on dirait qu'il veut se mêler de notre conversation. Drôlement éveillé pour son âge.

Ce fut Vak qui lui trouva une femme d'origine lapone qui accepterait de s'occuper de l'enfant sans se formaliser.

— Elle travaillait dans un centre d'enfants handicapés. Elle ne posera aucune question.

— Je ne veux pas qu'elle considère Jdrien comme un débile mental, protesta Lien.

— C'est une femme qui n'a jamais fait la différence entre les enfants dits normaux et les autres. Il y a quarante ans qu'elle élève des gosses. Il fut une époque où l'on abandonnait les malformés sur la glace et une association a commencé par les recueillir. Dans une ferme sous globe en dehors de la station. Mais Beja a quitté la ferme depuis que les Néo ont repris en main l'association.

Lien Rag touchait un bon salaire et il put louer un compartiment plus spacieux, logea la Lapone et lui confia le soin de l'enfant et du ménage. C'était une petite femme au visage très rond, avec des fentes à la place des yeux et de la bouche mais d'un caractère très gai. Lorsque Lien dénuda Jdrien pour la première fois devant elle, pour tester ses réactions, elle tomba en extase.

— C'est joli, c'est doux...

Elle embrassa Jdrien sur le ventre et Lien partit rassuré. Dès lors il put se consacrer entièrement à son nouveau travail. Mais il se heurta très vite aux difficultés d'être si loin pour obtenir ce qu'il désirait comme matériel.

— Il faudrait faire la tournée des fournisseurs, dit-il à Vak, mais je prendrais un risque énorme si je vais dans le sud. Et je

ne tiens pas à abandonner Jdrien. Beja est une femme parfaite, mais sait-on ce qui peut arriver ?

— Tu ne trouveras personne pour y aller à ta place, dit Vak. Nous avons tous quelque chose à craindre si nous nous montrons plus au sud... Je suis toujours sous l'inculpation de sabotage... Tant que je reste confiné dans le cercle polaire, où elle a besoin d'hommes et de techniciens, la Compagnie laisse faire. Mais elle ne laisse personne retourner dans les grands centres.

— Il nous faut ces feuilles de plastique... Il y a déjà une menace d'effondrement par moins cent cinquante-deux. On a pu colmater la brèche avec du réfrigérant mais le sel continue son travail en dessous.

Depuis quelque temps les chasseurs de Roux devenaient de plus en plus nombreux dans cette région polaire. Il ne restait plus une seule tribu à capturer plus au sud et ces aventuriers cupides – désormais on payait un Roux cinq cents dollars au cours officiel et le double ou le triple au marché noir – se regroupaient en commandos bien armés pour attaquer des centres miniers, des stations de pêche ou de chasse qui utilisaient des Roux. On avait signalé un affrontement dans une concession qui péchait le phoque encore plus au nord. Les chasseurs avaient réussi à s'emparer d'une centaine de Roux avec la complicité tacite de la Compagnie et de ses agents.

De temps en temps on voyait apparaître les sinistres wagons-cages et le personnel de cette zone minière était désormais armé pour faire front. Salt Station avait même connu une certaine effervescence lorsque le chef de station avait autorisé un groupe de chasseurs à séjourner sous le dôme. La population avait manifesté et ces gens sans scrupules avaient dû partir non sans proférer des menaces.

Lien apprit que tout un commando avait, par contre, été anéanti par celui que l'on appelait le pirate des glaces, Kurts, qui circulait à bord d'une fantastique locomotive à vapeur sur tous les réseaux de la Compagnie, apparemment sans trouver le moindre obstacle. On disait qu'il disposait des meilleurs électroniciens du monde pour détourner à son profit les balises et les aiguillages mais d'autres prétendaient qu'il n'était qu'un

mercenaire de la Compagnie qui l'utilisait comme une sorte de croquemitaine. On prêtait toutes sortes de vilenies à la Compagnie. Par exemple qu'elle élevait des loups, sélectionnait des bêtes impressionnantes pour terroriser ceux qui voulaient vivre en marge des réseaux et s'installer en pleine solitude glacée. De même pour toutes ces légendes au sujet des garous. Mais depuis Knot Station l'opinion de gens changeait à ce sujet.

Lien redoutait que Jdrou et sa tribu n'aient été retrouvées par ces chasseurs. Les Roux suivaient habituellement les rails pour récupérer des déchets nutritifs et les chasseurs n'avaient aucun mal à les capturer. Normalement Jdrou et les siens auraient déjà dû se trouver à Salt Station.

Un soir qu'il rentrait fatigué de sa journée, il entendit rire Beja et l'enfant et sourit de bonheur. Lorsqu'il ouvrit la porte, Jdrien se dirigea maladroitement vers lui, sur ses deux jambes. Il n'eut que le temps de le saisir au dernier moment pour l'empêcher de tomber, mais désormais il pouvait parcourir quelques mètres sans être tenu. Beja était aux anges. L'enfant était bien tenu, bien nourri et la vieille femme se tenait à l'écart des gens. Dans ce quartier un peu moins excentrique, habité par des familles plus aisées et bien entendu par des agents subalternes de la Compagnie, l'ambiance était assez collet monté. Les épouses en manteaux de fourrure et plutôt oisives surveillaient ce célibataire père d'un enfant avec un très vif intérêt, essayaient de percer son mystère. Par chance Beja veillait très bien sur le petit et refusait qu'on l'approche. Comme ses collègues de la société minière, les habitants du quartier finirent par supposer que Jdrien avait une malformation physique.

— Méfie-toi quand même, disait Vak. Si jamais les épouses se doutent que c'est un métis de Roux elles demanderont ton expulsion, ou entreprendront à ton insu quelque chose de très désagréable.

— Que peuvent-elles faire ? Nous chasser ? Je retournerai dans les confins.

— Les gens de la Compagnie ne vivent pas comme nous au contact des Roux et les imaginent différents, monstrueux, porteurs de maladies et de mœurs bestiales. Dans le temps

avant la Grande Panique et l'ère glaciaire, les gens pouvaient regarder sans se voiler la face s'accoupler les chiens ou les chats, voire les animaux de la campagne. Depuis la disparition des animaux domestiques, depuis qu'ils ne sont plus présents quotidiennement auprès de nous, la majorité de nos compatriotes ne supportent plus, sauf au cinéma ou à la télévision – et encore –, les manifestations de la vie vraie, de la vie sauvage. Dis à Beja de se montrer prudente.

Durant leur jour de repos Vak quittait Salt Station pour une ferme sous dôme située à quelques kilomètres et il avoua à Lien qu'il se livrait là-bas à des recherches astronomiques.

— Voyons, dit Lien, effaré... L'astronomie est une science inutile puisqu'on ne peut plus examiner le ciel. Cette couche de poussière qui nous entoure empêche même le Soleil de montrer son disque. Parfois on aimerait bien voir un vague halo, mais non, rien. Si bien que l'astronomie est une sorte de pseudoscience qui rejoint l'astrologie dans ses imprécisions et ses erreurs d'interprétation. On ne peut se référer qu'à des connaissances anciennes.

— Il y a quand même des phénomènes passionnants... Par exemple les aurores boréales qui continuent à se montrer... Nous sommes certains que la couche de poussières lunaires n'est pas unique mais composée de strates...

— Déformation d'ingénieur des mines, fit Lien, ironique.

— La théorie n'est pas de moi... Il y a des couches, des plaques qui laissent entre elles un espace suffisant pour que dans certaines conditions la lumière solaire se reflète, comme dans un télescope, par exemple, et aboutisse sur notre pauvre monde glacé sous forme d'aurore boréale. Les particules électrisées issues du soleil sont toujours attirées par le champ magnétique polaire, même si elles doivent suivre une sorte de labyrinthe pour rendre luminescentes les hautes couches de notre atmosphère. Tiens, par exemple, la nouvelle astronomie nous permet de constater que cette atmosphère s'appauvrit assez rapidement en oxygène, si bien que dans deux cents ans il sera très difficile de respirer comme nous le faisons aujourd'hui. Il y a dans les zones d'altitude un phénomène de serre, même si ici nous avons un froid extrême.

— L'astronomie est interdite, comme l'ethnologie, dit Lien. Tu prends de gros risques, même dans cette région. Il y a des espions partout.

— Bah ! dit Vak, insouciant, nous sommes des centaines, des milliers et pas seulement en Transeuropéenne. Nous communiquons avec des habitants d'autres Concessions.

— Quoi, la Sibérie, la Panaméricaine ?

— Eh bien, oui.

— On va vous accuser de haute trahison.

— C'est certain, mais la science est universelle.

— Pas l'astronomie, dit Lien, buté.

Vak secouait la tête, vraiment déçu par son obstination.

— Tu regresses que l'ethnologie soit interdite parce que tu es directement concerné par l'origine des Hommes Roux mais tu rejettes l'astronomie alors que le salut peut venir de cette science. Nous avons fondé une association, les Rénovateurs du Soleil...

— Bah ! j'en ai entendu parler. Une secte de plus.

— Par besoin religieux les gens transforment tout en culte, mais nous visons plus haut, si j'ose dire. Nous voulons disperser ces couches de poussières qui voilent le Soleil. Nous faisons des études difficiles, des expériences sophistiquées. La dispersion des poussières dans une mine, par exemple, peut être utilisée pour dévoiler le Soleil.

— Il faudrait un aspirateur géant ! ricana Lien.

— Un émetteur d'ultrasons pourrait polariser cette poussière, comme on polarise la lumière par exemple.

— Utopie... Dans le vide, les ultrasons ne passeront pas. De plus il faudrait une source énergétique incroyable.

— Les guerres actuelles gaspillent une énergie telle que toutes les villes pourraient se chauffer à vingt-cinq degrés sans difficulté. Nous pensons qu'entre la couche de poussière et la Terre existe une atmosphère. Raréfiée, mais cela suffirait pour les ultrasons.

Lien cessa de persifler, essaya de concevoir l'ampleur d'un plan aussi audacieux.

— Si le Soleil réapparaissait...

— Doucement. Il y aurait des étapes nécessaires. Techniques d'abord, humaines ensuite. Il faudrait y aller doucement, établir des paliers. On ne fait pas fondre impunément une telle couche de glace.

— La Compagnie ne vous laissera jamais aller jusqu'au bout. Toutes les Compagnies ! Elles perdraient leur pouvoir d'un coup...

— C'est vrai. En fait ce serait une révolution politique, sociale et économique. Les Compagnies seraient contre nous mais aussi les Néo-Catholiques. Nous ferions disparaître le mal de la surface de la Terre, tu te rends compte ? Le froid et ses conséquences.

Lien restait silencieux. Les Roux ? Que deviendraient-ils ? Où pourraient-ils vivre ? Sinon dans des réserves aux pôles. Jdrou, Jdrien deviendraient des parias dans un monde à nouveau accueillant pour la plus grande majorité des êtres humains.

— C'est pourquoi l'étude, l'observation de ces couches de poussières lunaires est si importante. Nous pourrions faire exploser des bombes à ultrasons dans les endroits les plus fragiles et obtenir ainsi les premières trouées de lumière solaire.

Sa voix se gonflait d'émotion.

— Il y a des années que je travaille sur ce projet mais je suis toujours aussi enthousiaste et jamais je n'ai cédé plus de quelques heures au découragement.

chapitre VIII

Un jour, Lien dut choisir. Le directeur de la société minière de sel lui fit comprendre poliment qu'il devrait se rendre dans le sud pour obtenir le matériel qu'il recommandait.

— Vous prendrez rendez-vous avec ces fournisseurs pour exiger un film plastique de bonne tenue et le moins cher possible. Nous avons établi le budget sur lequel vous pouvez tabler. Nous pensons que votre absence ne dépassera pas quinze jours. Sinon nous serons obligés d'étudier un autre projet que nous a soumis un ingénieur d'un groupe associé... Que décidez-vous ?

— Je risque ma liberté en retournant dans le sud, dit carrément Lien. Ici je perds mon travail seulement. Le choix serait donc facile mais j'ai besoin de gagner ma vie.

— Nous sommes tous des exilés, dit le directeur. Croyez-vous que ce soit mon idéal dans la vie que de diriger une société minière au cercle polaire ? Par moins cinquante et plus alors que dans le sud on peut espérer des moins vingt ? Moi aussi j'ai eu des problèmes, nous en avons tous, mais si je devais aller dans le sud je prendrais des risques. Je vous fournirai un laissez-passer ; cela, je peux l'obtenir assez aisément. Ici vous êtes indispensable pour la production de sel et la Compagnie qui prélève des royalties juteuses sur nos bénéfices en tiendra compte. Vous pouvez partir avec le prochain convoi de sel. Il y a un wagon de voyageurs attelé et vous aurez droit à une cabine privée, à la nourriture également. Toutes les conditions de confort sont réunies sauf celle de la rapidité du voyage. Un convoi de sel n'a pas la moindre priorité. Vous reviendrez avec toutes les fournitures. Je vous fais confiance.

Lien en parla à Vak qui promit de veiller sur Jdrien et sur Beja.

— Un jour ou l'autre nous serons tous contraints à un tel voyage. Moi aussi je dois renouveler certains appareils de

circulation d'air. Tu pourras me téléphoner au bureau chaque après-midi. Je te tiendrai au courant des dernières nouvelles.

Lien eut l'impression que Jdrien se doutait qu'il allait le laisser seul. L'enfant ne cessait de s'accrocher à lui, de geindre quand il était là. Il voulut partager sa couchette et il dut préparer ses bagages avec discréction. Il laissa une grosse somme d'argent à Beja, lui recommanda la prudence.

— Si jamais j'avais des ennuis, dit-elle, j'irais dans ma tribu. Ils vivent au nord dans des fermes... Je suis sûre de trouver un asile.

— Mais comment saurai-je où vous êtes ?

— Je vous laisserai des indications... Votre ami Vak les aura.

Ce fut un voyage monotone, exténuant. Il se trouvait en compagnie de quatre convoyeurs appartenant à la société mais aussi d'une demi-douzaine de cheminots. Ces derniers traitaient tout le monde avec condescendance. On roulait dans leur train, on vivait dans leur train, sans la Compagnie aucune vie n'eût été possible sur la planète glacée. Si l'on évitait ce genre de discussion il ne restait plus qu'à jouer aux cartes. Mais comme les paris étaient élevés, Lien préférait lire dans sa cabine. Vak lui avait donné deux livres récents, imprimés clandestinement, sur l'astronomie. En fait il s'agissait surtout d'études sur l'explosion de la Lune deux cent cinquante années auparavant et sur la composition des poussières. On classait celles-ci en plusieurs groupes mais le chapitre sur les poussières radioactives, de véritables nuages mortels, passionna Lien. Les déchets nucléaires entassés sur le satellite avaient fini par provoquer l'explosion de ce dernier. Une explosion fantastique qui avait même décalé la Terre sur son axe. Il ne restait de la Lune que de la poussière et quelques astéroïdes dont le plus gros, du moins on le supposait car il était invisible. De la taille de la ville de Grand Star Station environ, il devait continuer à tourner autour de la Terre.

Il se retrouva dans l'univers particulier de Trans Station où s'étaient réunies le plus grand nombre de sociétés travaillant sur les matières plastiques. Chaque usine possédait son propre dôme, réunie aux autres par des tunnels translucides avec au centre la station ferroviaire proprement dite et tous ses services.

Vu du ciel l'ensemble devait ressembler à une agglomération de molécules.

Tout le monde travaillait en priorité pour la guerre. Mais la perspective de vendre des kilomètres de tapis plastique parut intéresser plusieurs fabricants. Ce fut long, difficile ; la patience de Lien fut mise à rude épreuve car il dut attendre des jours et des jours avant d'obtenir enfin ce qu'il désirait pour un prix abordable. Il dut participer à la première fabrication de l'échantillon dont il testa ensuite la résistance. Il restait en communication avec Salt Station pour avoir des nouvelles de Jdrien mais aussi pour informer son patron des progrès de sa mission.

Enfin le premier rouleau entra en fabrication et comme tout allait bien du côté de Beja et de son fils il décida de rester jusqu'à ce que dix rouleaux de cent mètres soient enfin livrés et prêts à embarquer. Il dut trouver un wagon spécial pour les charger et ce ne fut qu'au bout de trois longues semaines qu'il reprit la route du nord. On lui avait promis que dans les trois mois le reste de la commande serait expédié.

Le hasard voulut qu'il reprenne le même express que l'autre fois. Il avait une cabine dans un wagon différent et partit à la recherche de Mouna Day. Il frappa à sa cabine et elle vint entrouvrir, écarquilla de grands yeux surpris, mit un doigt sur sa bouche.

— Au wagon-restaurant dans une heure, souffla-t-elle.

Il l'attendit en buvant une bière et elle arriva un peu gênée, le rouge aux joues et haletante.

— J'étais avec le chef de train, dit-elle... Ce sale porc a des exigences que je ne peux pas souffrir mais de lui dépend toute ma carrière. Il a promis de bien me noter pour que je puisse enfin faire les inter de façon continue, mais il me ment. Il préfère me garder sous la main pour ses petits caprices. Tu as ton fils avec toi ?

Lien secoua la tête.

— Tu as retrouvé cette fem... cette fille ?

— Non... Mais je pense qu'elle devrait maintenant être là-bas...

— Et le gosse ?

— Il marche... Il est en forme... J'ai quelqu'un qui s'en occupe.

— Tu es dans quel wagon ? demanda-t-elle.

Il lui en donna le numéro, ainsi que celui de sa cabine, et n'y pensait plus lorsqu'elle frappa en pleine nuit. Il crut à un contrôle policier et ouvrit avec angoisse.

— Tu veux bien ? murmura-t-elle.

Ce fut sans enthousiasme qu'il lui fit l'amour. Il était de plus en plus préoccupé par la pensée de Jdrien. Il lui était difficile de téléphoner à Salt Station dans les gares du parcours. En général l'attente était telle qu'il devait renoncer, et les communications difficiles.

— Tu n'as pas la forme, se plaignit Mouna avec aigreur, tu penses à ta femelle Rousse, peut-être ? Tu m'as dit que c'était drôlement bon avec elle.

— Je n'ai jamais rien dit de tel, protesta-t-il... Tu m'as posé des questions précises auxquelles je n'ai jamais répondu... Je ne fais pas ce genre de confidences.

Elle le quitta très pincée. Il ne la revit pas de deux jours, alla prendre ses repas au wagon-restaurant. Celui-ci était envahi par de très importants personnages accompagnés de leurs femmes. Ils commandaient ce qu'il y avait de mieux et parlaient haut. C'étaient tous des actionnaires de la Compagnie qui se rendaient en vacances dans un club spécial de la Compagnie. Lien avait eu l'occasion de visiter l'un de ces endroits, un véritable paradis où l'illusion électronique faisait revivre les plages des îles d'autrefois.

Il lisait dans sa cabine lorsque Mouna fut de retour avec un petit sourire déplaisant.

— Tu as vu sur le quai d'à côté ?

L'express stationnait depuis deux heures, ayant abandonné sa priorité à un autre convoi. Il écarta le rideau et vit les wagons-cages pleins d'Hommes Roux. Poussant une exclamation, il bouscula l'hôtesse surprise d'une telle réaction. Elle pensait se moquer cruellement de lui en lui montrant les amis de sa femme encagés et voilà qu'il se précipitait sur les quais, s'approchait d'une des cages.

Jdrui le vit venir et s'approcha des barreaux. Il appartenait à la tribu de Jdrou.

— Où est-elle ? demanda Lien en parlant et en faisant des signes.

— Elle est morte. Nous avons été poursuivis par les chasseurs de la ville chaude... Nous avons essayé de nous éloigner des voies mais il fallait bien manger. Une nuit on est revenus près des rails et ils nous attendaient. On a voulu se défendre.

— Vous défendre, murmura Lien.

— Oui, nous défendre, répondit Jdrui avec force... Maintenant il faut nous défendre... Un Roux est venu du nord qui nous a dit qu'il ne fallait plus nous laisser faire.

— Jdrou est morte.

— Oui... Plusieurs aussi...

Il montrait six doigts de ses mains. Lien aperçut un homme habillé vaguement comme un soldat du front qui s'approchait. Le regard menaçant.

— Elle avait ramassé une bouteille sur le ballast et a voulu frapper un des chasseurs... Il l'a tuée d'un coup de son fusil.

En fait Jdrui usait de beaucoup de paraphrases et de gestes pour désigner la bouteille, le ballast, le fusil.

— Que voulez-vous à ces Roux, l'homme ? demanda le chasseur.

— Vous les avez capturés où donc ? fit Lien en s'efforçant de garder son calme.

— Plus au nord... Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Il y avait une femme... Très belle... Avec une crinière dorée...

— Une femme ?

Le chasseur eut un gros rire insolent :

— La femelle qui a voulu casser une bouteille sur le crâne de Judö ? Il a dû l'abattre ainsi que plusieurs de ces animaux-là. C'est qu'ils se défendent maintenant.

— Vous venez d'où ?

— De Knot Station. Nous sommes appointés par la ville pour rattraper ces Roux qui se sont enfuis. Vous n'avez rien à faire à tourner autour d'eux. Si vous voulez gagner une prime, partez

en chasse, mon vieux, et n'essayez pas de voler le gibier des autres.

— Le gibier... dit Lien.

Devant lui l'homme se déformait comme dans un miroir parabolique.

— Lien, Lien, l'express s'en va...

— Dites donc c'est vous qu'elle appelle, l'hôtesse ? Elle est jolie... Vous feriez mieux de la rejoindre... C'est mieux qu'une femelle Rousse tout de même... Seriez-vous un de ces pervers qui sont excités par ces femelles-là ?

— Lien, dépêche-toi.

L'express commençait de glisser sur les rails. Lien savait qu'il allait le manquer mais peu lui importait.

— Monsieur, à votre place j'irais vite essayer de le rattraper. Il va ralentir avant le sas et vous aurez une chance de monter à bord, surtout que la petite garde la portière ouverte.

— Lien... Qu'attends-tu, Lien ?

La voix de Mouna s'éloignait. Il regarda Jdruï qui s'était enfoncé dans la cage.

— Votre ami Judö se trouve dans le coin ?

— Il boit un coup là-bas au bar... Que lui voulez-vous ? Ce n'est pas mon ami. Nous avons été engagés par le chef de station de Knot mais c'est la ville qui paye... Chacun selon ses ressources...

Lien entendait vaguement Mouna qui appelait alors que la lanterne rouge du wagon de queue était déjà à l'autre bout de la ville. La nuit tombait et il pénétra dans le bar. Il y avait trois hommes habillés pareillement. Des combinaisons isothermes décorées de fourrures. Ils ressemblaient à des trappeurs de l'ancien temps.

— Lequel de vous est Judö ? demanda-t-il.

— C'est moi, fit le plus petit.

— Vous avez tiré sur une Femme Rousse, une blonde parce qu'elle vous menaçait avec une simple bouteille. Vous avez eu peur d'une femme armée d'une simple bouteille, n'est-ce pas ? C'est bien ça ? Vous, le chasseur de primes, vous avez chié dans votre froc parce qu'une femelle Rousse essayait maladroitement de se défendre.

— Dites donc, espèce de...

Lien ne frappa qu'une fois ce menton mal rasé et légèrement gras. L'homme ouvrit des yeux ronds, eut un hoquet et s'effondra. Il bascula en arrière. Ses camarades se penchèrent et découvrirent avec horreur qu'il était mort.

— Vite ! La Sécurité ! Il faut trouver ce type.

Dehors, Lien n'avait eu qu'à ouvrir la main pour laisser tomber le morceau de glace qui avait garni son poing. Un vieux truc qu'utilisaient les truands dans les confins des villes. Il monta dans un train qui quittait le quai des voyageurs. Plus loin il sauta à nouveau sur le quai, prit une draisine qui traversait la petite station et remonta dans un omnibus qui desservait la proche banlieue. Il ne savait pas où il se trouvait mais ne voulait pas être repris.

L'omnibus cahotait sur les rails, s'arrêtait à tout moment, pour le moindre embranchement qui desservait des fermes isolées, des fermes sous dôme. Il faisait froid et il avait faim. Dans la lumière sulfureuse du compartiment il ne voyait que des visages endormis. Des paysans, des gens mal habillés, mal nourris. Il savait qu'il avait tué Judö mais ne le regrettait pas. L'enquête de la Sécurité n'approfondirait pas la mort d'un chasseur de Roux. Pourquoi l'avait-il frappé avec l'intention de le tuer ? Pour venger Jdrou ? Pour les venger tous ? Parce qu'il n'avait pas eu le cran d'ouvrir ces cages pour libérer ces Roux ? Il n'y avait même pas songé.

chapitre IX

La chance voulut qu'il retrouve son express deux jours plus tard alors qu'il était immobilisé dans une petite station perdue. Mouna lui apprit que la locomotive étant tombée en panne on devait attendre la nouvelle. Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'ils stationnaient mais toutes les motrices étaient réservées en priorité à l'armée.

— Tu m'en veux, ne cessait-elle de répéter, tu m'en veux... Que s'est-il passé dans Junction Station ?

Il ne répondit pas. Puisqu'elle ignorait la mort de Judö c'était inutile de la mettre au courant. Il s'endormit dans sa cabine qu'il ne quitta plus jusqu'à Salt Station.

Tout de suite il comprit, à l'air de Beja, que quelque chose n'allait pas. Il arrivait fatigué, avec le besoin de voir son fils, de l'entreindre sauvagement et la Lapone lui ouvrait la porte et le regardait avec un drôle d'air.

— Jdrien ?

— Il dort. Mais demain il faut partir... Cette femme a ouvert sa combinaison et a vu les poils... Elle a hurlé. Je suis arrivée, j'ai pris le petit et j'ai couru jusqu'ici. Elle ne m'a pas suivie mais dans la ville on doit savoir qu'il y a un bébé métis de Roux.

Il alla voir Jdrien qui dormait nu, comme s'il faisait trente degrés dans sa chambre et non quinze. Il paraissait heureux. Lien nota son apparence, celle de la chambre. Le jour où il lui dirait que sa mère était morte il lui expliquerait aussi comment il était ce soir-là.

— J'avais laissé le petit à la porte du magasin dans le panier. Il s'amusait et cette femme est arrivée, lui a ouvert sa combinaison en tissu. Je crois qu'elle était surprise de le voir si peu habillé et voulait savoir ce qu'il portait dessous. Les gens sont si curieux et avec les enfants c'est encore pire. Il faut toujours qu'ils les tripotent, se soucient. Comme s'ils étaient

seuls et disponibles. J'ai prévenu M. Vak et je l'attends. Je ne savais que faire.

— Très bien, dit Lien.

Il se mit à pleurer et, pour qu'elle ne le vit pas, s'éloigna dans la chambre de l'enfant. Depuis qu'on lui avait appris la mort de Jdrou il cherchait à pleurer et n'avait pas pu.

— Tu es là ?

C'était Vak. Il vit le visage décomposé de Lien, se méprit :

— On a trouvé la solution. On va aller dans la ferme des Rénovateurs du Soleil... Nous emmenons Beja si elle est d'accord... Le bruit court déjà dans la ville. Même sans le message de Beja j'aurais appris. Dans un bar ils disaient que si les hommes faisaient des enfants avec les Roux c'était la fin de la race humaine, qu'il fallait lyncher les salopes qui se laissaient sauter par les Roux... Tu vois ? Ils ne pensaient pas que le contraire était possible, qu'un homme pouvait faire un enfant à une Rousse et s'en occuper...

— Jdrou est morte, tuée par un chasseur de primes et j'ai trouvé le chasseur. Je l'ai tué.

Vak resta une bonne minute sans réactions puis il demanda de la vodka à Beja qui ramena le flacon et trois verres.

— Où était-ce ?

— Junction Station.

— Il y a dix Junction Station.

— Sur le réseau Stockholm II.

— On te cherche ?

— Je ne sais pas... Je n'ai pas l'impression... Si c'était un truand, la Sécurité s'en moquera.

— Buvons... J'ai une draisine à la porte. Il faut partir vite. N'emporte que le minimum... Tu pourras revenir. Quand tu auras une explication à donner car on va fouiller la ville. Les gens ne peuvent pas supporter qu'un Roux, même un métis de six mois, habite parmi eux...

C'était une draisine de la société minière et ils quittèrent Salt Station sans ennuis. À dix kilomètres ils abandonnèrent la voie officielle pour une ligne privée qui conduisait à une ferme sous dôme.

— On y cultive des pommes de terre, des salades, et on y élève des volailles. Le laboratoire et l'observatoire sont camouflés. Je te ferai voir quelque chose tout à l'heure.

La ferme était dirigée par un couple, les Montseré. Ils avaient une nombreuse famille. Ils n'étaient que gérants car la ferme appartenait aux Rénovateurs du Soleil. Jdrien, qui ne s'était même pas réveillé, fut couché dans une cabine de vieux wagon de marchandises. L'endroit était chauffé par la fermentation du compost enfermé dans des cuves spéciales mélangé aux fientes des volailles. Le tout produisait de la chaleur en direct puis du méthane stocké dans de grandes cuves.

— Viens voir, dit Vak, impatient de lui montrer l'observatoire installé justement entre les bacs de fermentation.

Nul ne serait venu chercher là une lunette astronomique.

— N'oublie pas que nous sommes au pôle en plein été et que jadis le Soleil ne se couchait pour ainsi dire jamais.

Il braqua la lunette un peu au-dessus de l'horizon, céda la place à Lien. Ce dernier crut d'abord que dans le lointain le phare unique d'un loco essayait de percer les brumes. Puis il sursauta, poussa un cri et resta en contemplation.

— Alors ? fit Vak excité.

Lien avait à nouveau envie de pleurer. Il y avait la mort de Jdrou, les menaces suspendues sur Jdrien et là-bas, à l'autre bout du monde cette lueur en forme de cercle, à peine jaune, à peine perceptible qui était le soleil de minuit.

— Tu peux me croire, dit Vak qui pensait que son ami doutait.

— Je te crois, fit Lien très ému.

— Justement dans cette zone il y a une moindre épaisseur des couches. Elles glissent les unes sur les autres, tu comprends... Avec un télescope plus puissant on serait aveuglé... Je n'exagère pas. Il paraît que les Sibériens ont eu des cas de cécité... Ne souris pas... Et ceux qui en ont été victimes en gardent un souvenir...

— Ébloui ?

— Tu es con, tiens !

Il ne put fermer les yeux avant des heures, se leva sans cesse pour regarder dormir le bébé, s'assit pour penser à Jdrou. Morte en se révoltant. Il y attachait une très grande valeur, même si c'était un peu stupide de sa part et en contradiction avec certaines de ses positions cyniques. Vak le réveilla au petit matin :

— On va au boulot. Le film plastique doit arriver aujourd'hui. Le patron est satisfait.

Ils allèrent directement à la mine ; dans le bureau des recettes il y avait deux hommes de la Sécurité. Un sergent et un caporal.

— Monsieur Rag ? Nous voudrions vous entretenir d'une affaire vous concernant. On avait fini par retrouver la trace de l'enfant. Ou alors il s'agissait du meurtre de Judö.

— Monsieur Rag, vous êtes ici en position irrégulière mais étant donné la nature de vos services, la Compagnie a décidé de vous ficher la paix. Mais en échange il faut nous dire où se trouve l'enfant qui vous accompagnait récemment.

— L'enfant ? Mon neveu, voulez-vous dire ? Je l'ai rendu à ses parents qui ont quitté Salt Station hier au soir.

— Votre frère ?

— Ma sœur. Son mari était blessé et elle a dû aller le rejoindre sur le front de l'est... En attendant j'avais l'enfant chez moi.

— Quelqu'un en ville a vu cet enfant et affirme qu'il avait le corps recouvert d'une fourrure.

Lien sourit tranquillement.

— C'est exact. Il souffre de troubles intestinaux et on nous a conseillé de lui mettre un manchon de fourrure... Pour protéger ses organes du froid. Mais qu'est-ce que ça peut vouloir signifier ?

— Quelle fourrure ?

— Oh ! ce doit être du bébé phoque teint je pense.

— Teint comment ?

— En jaune... Plutôt cuivré...

Le sergent notait tout sur un carnet, avec la plus parfaite conscience et un sérieux total.

— En gare de Chapel Station, un couple, M. et Mme Fravo, a déclaré qu'un certain voyageur avait avec lui un enfant qui ne pouvait être qu'un métis de Roux et d'homme... Cet homme, après recherches, c'est encore vous, monsieur Lien Rag.

— Je me souviens de cet incident. Ces boutiquiers étaient stupides. On sait très bien que toute fécondation d'une Rousse par un homme et vice versa est impossible... C'est d'ailleurs la Compagnie elle-même qui l'a décrété avec l'accord des Néo-Catholiques.

— Exact, dit le sergent, ce qui rend l'acte de copulation criminel puisque uniquement accompli dans une intention perverse... Pouvez-vous me donner l'adresse de votre sœur ?

— Bien sûr. Mon beau-frère vient d'être nommé dans une ville assez éloignée de l'Africania Company. Je crois que c'est à Kilimandjaro... C'est ça... Kilimandjaro... Ils doivent m'écrire pour me préciser exactement... Mon beau-frère va installer un chemin de fer à crêmaillère... C'est très montagneux là-bas... Il paraît qu'il y a des endroits où la glace n'a jamais pu tenir.

Le sergent venait de refermer son carnet et le regardait fixement.

— Ai-je dit quelque chose de bizarre ?

— Lien Rag, n'abusez pas. Je veux bien oublier qui vous êtes mais ne vous moquez pas de la Sécurité. Vous me jurez que cet enfant n'est pas dans Salt Station ?

— Il n'y est plus, je vous le jure.

— C'est tout ce que je vous demande. Je serais heureux que pendant quelque temps vous évitez de vous montrer là-bas également. Sinon je serais forcé de rouvrir votre dossier.

Plus tard, Vak lui fit part de ses appréhensions. Il ne pensait pas que la Sécurité allait laisser tomber. Mieux valait prévoir le pire.

— Tu ne peux rester à la ferme. Nous n'avons pas le droit de sacrifier nos recherches à ta seule sauvegarde, comprends-tu ? Je vais te trouver un autre refuge.

— Je me demande si je ne ferais pas mieux de gagner le sud vraiment... Kilimandjaro ça doit être une sacrée ville, non ? Il y a vraiment des pentes si abruptes qu'elles sont dépouillées de glace, tu te rends compte ?

— Je n'y crois pas. Je suis allé en Africana et c'est la même chose qu'ici. Il fait entre moins dix et moins vingt, c'est tout.

Lien s'énerva un peu :

— Et les oasis dans le fond des vallées, tu n'en as jamais entendu parler ? Il y ferait au-dessus de zéro, tu entends, au-dessus et on y ferait des cultures sans dôme.

— Des légendes.

— Les garous aussi étaient des légendes. Moi, j'en ai vu de monstrueux. J'ai disputé mes chiens de traîneau à des chiens-garous. Certains avaient la tête humaine, d'autres le corps avec une tête de chien. Et on les a vus à Knot Station.

Il tendit le doigt vers l'horizon de l'est.

— Là où tu m'as montré ton fameux Soleil... C'est leur territoire si tu veux savoir.

Leur discussion cessa lorsqu'on livra les rouleaux de film plastique. Lien prévoyait un arrêt de l'exploitation limité à une journée par semaine.

— Nous démonterons une portion de rails, nous passerons le bull pour vraiment dégager le sel qui s'y trouve. Il faudra creuser sur un demi-mètre au minimum. Puis on aplanira et on creusera une rigole centrale. Il faut que ce soit très lisse, très propre pour que le plastique adhère vraiment. Il faut prévoir un engin dérouleur et un autre qui plaquera le film sur le sol et sur le côté. Dès qu'il y aura un coude, un virage, nous arrêterons pour agir différemment. Si c'est bien fait ça durera des années.

Il se donna à ce travail avec tant de cœur qu'il resta la nuit dans le bâtiment des recettes. Il dormait dans un coin sur un lit de camp dans sa combinaison thermique. Il avait dû faire construire un dérouleur et une sorte de rouleau pour plaquer le plastique sur le sol. Une semaine plus tard ils commençaient la pose sur une centaine de mètres. Ce fut extrêmement délicat et ils gaspillèrent des mètres de film avant de parvenir à un résultat.

Lorsqu'il le revit dans la ferme des Montseré, Jdrien courait entre les plants de pommes de terre et traquait une poule qui avait réussi à fuir l'élevage industriel. Il se jeta sur elle et faillit même l'écraser. Lorsqu'il se releva, il la tenait par le cou d'un air vraiment satisfait.

— Ça promet, dit Vak. Une force de la nature.

— J'ai connu un lieutenant de la Sécurité qui était né d'un père Roux. Il était ainsi, d'une robustesse incroyable.

— Tu veux dire qu'il y a d'autres métis ? fit Vak, incrédule.

— Entre la Compagnie et la Panaméricaine dans le fameux no man's land ils sont des dizaines.

— C'est comme les oasis d'Africania, hein ?

Lien alla soulever l'enfant qui noua ses bras autour de son cou et appuya son front contre celui de son père. Il aimait rester ainsi des heures à plonger son regard dans celui de cet adulte et Lien avait l'impression qu'un courant de sensations communes, de tendresse mais aussi d'informations difficiles à saisir, tout un flot incompréhensible mais chaud et émotionnel passait entre eux, déposait des empreintes d'amour et de sérénité.

chapitre X

L'armée faisait toujours bien les choses et les voitures-spectacles étaient immenses, luxueuses, très bien décorées, pourvues d'une excellente sonorisation et d'une machinerie de scène perfectionnée. Par exemple Mandrax le prestidigitateur trouvait là de quoi réaliser ses meilleurs numéros. Le clou en était *Les Délices de Capoue*. Il enfermait de petites poupées dans une boîte et, par un trucage très perfectionné, transformait la boîte en palais romain dans lequel les poupées, devenues personnages réels, se livraient à une orgie totale.

Toute la troupe participait à ce numéro, Yeuse comme les autres, le Gnome comme certains machinistes. Mandrax ne l'avait mis au point que dans la zone des combats et dans la troupe on commençait d'en avoir assez.

— Que ce soient les officiers ou les soldats il leur faut du cul, disait le Gnome avec rage. Le cabaret *Miki* est en train de sombrer bel et bien dans le comique troupier et de perdre sa réputation.

Le directeur en était très conscient mais c'était ça ou rien. La Compagnie lui refusait de revenir à l'arrière. En échange jamais les caisses n'avaient été aussi remplies et les cachets avaient été triplés depuis qu'ils jouaient à proximité du front.

Dans les coulisses, le Gnome arracha son pénis factice et le jeta à terre. Il allait le piétiner lorsque le directeur se précipita pour le ramasser :

— Tu es fou, il vaut une fortune.

Yeuse s'esclaffa nerveusement en voyant leur patron tenant ce sexe postiche sur son cœur et regagna sa loge. Lorsqu'elle s'assit devant sa glace pour se démaquiller celle-ci vibrait, mais Yeuse n'y faisait plus attention. Les convois militaires, les unités de la flotte ne cessaient d'aller et venir dans un désordre total. La guerre se poursuivait dans une complète anarchie, semblait-il. Parfois des missiles se mettaient à pleuvoir à cinquante

kilomètres de la ligne des combats et, dans le même temps, les troupes assistaient à un spectacle ou étaient cantonnées sur le front d'un calme absolu. En fait il y avait de plus en plus une volonté de part et d'autre d'intimider l'adversaire. Les grosses unités, les superforteresses, les cuirassés qui atteignaient jusqu'à un kilomètre de long sur deux cents mètres de large roulaient sans cesse sur les énormes réseaux que l'on ne cessait de réparer, d'agrandir, si bien que le front n'était plus qu'un entrelacs de rails, d'aiguillages, de balises. Dès qu'un missile détruisait une portion de voie, les grosses machines intervenaient, arrachaient les rails tordus, ratissaient la glace, reconstruisaient les ballasts et reposaient des rails tout neufs. Les autres, entassés sur des plates-formes, roulaient déjà vers l'arrière où ils seraient refondus dans les hauts fourneaux, serviraient à fabriquer d'autres rails. Parfois il y avait des convois de cent plates-formes dans un sens et autant dans l'autre. Entre les monstres de guerre armés de centaines de lance-missiles circulaient des unités plus petites, plus hargneuses qui allaient harceler l'ennemi jusque chez lui, utilisaient la moindre voie encore intacte. Il y avait les casernements, les trains-hôpitaux, les trains de l'état-major, de la logistique.

Yeuse en avait assez de cette pagaille dantesque et aspirait à une vie plus régulière, plus calme. Une vie où il n'y aurait ni grondements continuels ni vibrations, où elle pourrait reprendre ses pastiches et non exhiber sa nudité et mimer les scènes pornographiques. Les wagons-spectacles ne désemplissaient pas et le directeur envisageait sérieusement de recruter d'autres comédiens. Mais c'était un espoir interdit puisqu'il aurait dû quitter la zone des combats pour aller les engager à deux mille kilomètres de là.

— C'est l'affaire de Knot Station évidemment. Mais il y a déjà plus de quatre mois... Je suis sûr que dans toute la Concession personne n'ignore plus rien de cette attaque des commandos Roux mais la Compagnie est figée dans sa bureaucratie, et s'efforce de soutenir la thèse officielle. Et en définitive c'est elle qui gagnera. D'ici quelque temps plus personne ne croira que les

Roux ont attaqué Knot Station. Même les témoins de cette affaire.

Ils en discutaient de moins en moins à la cafétéria de la troupe. Ils étaient surveillés, espionnés. On disait que le magicien, par exemple, travaillait pour la Sécurité mais on le disait, selon l'époque et l'humeur, de tout le monde.

Le train-cabaret stationnait dans un cantonnement monstrueux. Yeuse estimait à cent mille personnes la population de ce camp militaire. La vie y était à la fois compliquée, assez libre et le gaspillage atteignait des sommets incroyables. Le cuisinier de la cafétéria obtenait tout ce qu'il voulait de l'intendance militaire. Des aliments rares et savoureux, des boissons alcoolisées, des combinaisons isothermes dernier cri, des draisines pour circuler, des corvées de soldats pour le nettoyage. Dans le même temps, les troupes étaient très mal nourries, mouraient plus du froid et du scorbut que de blessures de guerre.

Toutes les filles avaient trouvé un officier comme protecteur. L'une d'elles avait même un général comme amant et aussi un sergent de dix-huit ans. Le cache-cache constant qu'elle devait mener lui faisait oublier le danger de leur situation. Yeuse n'avait personne. Non par fidélité à Lien Rag mais parce qu'elle était lasse, écœurée d'elle-même et de la vie. Elle s'était mise à boire, dans la journée surtout. Parfois elle montait dans une draisine et le chauffeur la conduisait jusqu'aux ruines d'une ville détruite depuis les premiers jours de la guerre et dont le nom était un secret militaire. La verrière archaïque avait en partie fondu sous l'impact des missiles thermiques et, tout de suite après l'ancien sas, les rails s'étaient enroulés sur eux-mêmes en de fantastiques ressorts. Yeuse descendait sur le quai vitrifié par les explosions et marchait dans les anciennes travées, suivait les voies, s'arrêtait devant certaines maisons mobiles éventrées. Autrefois les habitants avaient essayé de donner un style à leurs habitations sur roues. De fausses briques, de faux colombages. Mais lorsqu'on regardait vers le bas on apercevait les roues à boudin.

Elle aimait surtout aller jusqu'à une ancienne auberge qui s'appelait la *Guinguette*. On avait pu dans le temps prendre ses

repas sous une fausse tonnelle en plastique. Celle-ci était encore intacte mais dès qu'on la touchait elle se brisait à cause du froid intense qui désormais régnait sur les ruines.

Elle s'asseyait à une table, et rêvait. Elle pensait à Lien, à l'enfant né de cette Femme Rousse, à sa vie qui lui paraissait gâchée, sans but.

En général le chauffeur, inquiet, émettait de petits coups de sirène pour qu'elle rejoigne la draisine ou venait la chercher. Un jour il avait essayé de lui faire l'amour dans le compartiment arrière de la voiture mais elle l'avait découragé d'un sourire mélancolique.

Plus au sud il y avait aussi un site exceptionnel qui l'attirait. Une voie ferrée mal entretenue y conduisait et chaque fois son chauffeur protestait, disait qu'ils ne pourraient jamais revenir. Il devait descendre de son siège pour débloquer les aiguillages à la main.

La voie serpentait à flanc d'une ancienne montagne ; certains disaient que c'était autrefois l'Oural qui séparait l'Europe de l'Asie mais elle était ensevelie depuis des siècles sous la glace. Cette voie traversait la vallée par un viaduc immense, un viaduc en glace construit par les hommes. Détruit depuis par les bombardements, il en subsistait encore cinq arches, merveilles de grâce et d'architecture.

— Je ne comprends pas, disait le chauffeur... Pourquoi prendre la peine de faire ces piliers, hein ? Il aurait suffi de remblayer pour parvenir au même résultat et un remblai aurait mieux tenu le coup.

Yeuse pensait que c'était un être sensible, un poète qui avait conçu ce viaduc pour la beauté seulement. La beauté de la glace aux profondeurs bleutées qui enjambait le vide. À part la cathédrale de Chapel Station elle n'avait jamais rien vu de tel. Les hommes n'utilisaient pas la glace comme matériau. Ils la redoutaient trop pour cela et un seul avait osé en édifiant ce viaduc.

— Où conduit-il ?

— Nulle part, dit le chauffeur... Où voulez-vous qu'il conduise ? Même s'il y avait une station de l'autre côté maintenant il n'y a plus un seul habitant.

— Qu'en savez-vous ?

— Mais voyons, fit-il éberlué par tant de mauvaise foi... La voie se termine en impasse, c'est sur les anciens panneaux indicateurs que nous avons aperçus.

Yeuse n'insistait pas. Certaine que des gens continuaient à vivre là-haut, isolés du monde entier, de la guerre, de la Compagnie. Ayant su utiliser les ressources locales pour lutter contre le froid et contre la faim.

— Quelle folie, quel gaspillage ! disait chaque fois le chauffeur. Pour construire ces arches il a fallu des ouvriers, du matériel...

Lorsque le soir tombait il commençait à la harceler pour reprendre le chemin du retour. Il avait hâte de retrouver ses camarades, les cantines militaires et elle aurait aimé attendre la nuit au cas où une lumière aurait scintillé de l'autre côté de la vallée indiquant la présence d'une vie.

Certains jours il y avait deux spectacles en matinée et un en soirée. C'étaient des journées exténuantes. Mais il fallait distraire les soldats qui descendaient du front et qui arrivaient en général hébétés par le bruit. C'était leur principale plainte. Le bruit, le vacarme. Les tranchées dans lesquelles roulaient les trains blindés tandis qu'au-dessus passaient les masses prodigieuses des lourdes unités grâce à des ponts de glace. Le soldat se sentait réduit à la dimension d'une sorte de parasite qui pouvait attendre sa proie des heures, des jours. Parfois il était heureux lorsqu'une attaque était ordonnée. Il échappait alors au tumulte, à cette étreinte mécanique, se retrouvait pour un temps dans l'espace dénudé entre les deux adversaires, le temps de trouver un trou pour se planquer, le temps de mourir le plus souvent.

Ils étaient là, pour la plupart en matinée, parce qu'ils voulaient surtout essayer de dormir la nuit après des semaines passées sans sommeil prolongé de plus de deux heures. Ils ne réagissaient même pas aux facéties, aux contorsions, aux tours de magie. La vue des filles nues, des scènes pornographiques n'allumait pas la moindre étincelle dans leurs yeux éteints. Au bout de quarante-huit heures, lorsqu'ils sortaient de leur stupeur, c'était très souvent pour remonter en ligne. Mais

beaucoup restaient jusqu'à huit jours au repos et se déchaînaient vraiment les derniers jours. Ils voulaient monter sur scène, participer aux simulacres des scènes d'orgie. Le directeur n'avait que le temps d'actionner les herses tandis que la Sécurité Militaire intervenait à coups de matraque.

Les soirées étaient réservées aux officiers mais n'étaient guère plus calmes. Il y avait des rivalités sourdes pour la conquête des actrices, des chantages, des passe-droits. Le général n'admettait pas que le colonel couche avec unetelle et n'hésitait pas à l'envoyer sur le front si l'autre faisait la sourde oreille. Ils se déchaînaient eux aussi, lançaient des cris, sifflaient, croyaient faire de l'humour mais se montraient lourdauds. Parfois les épouses étaient autorisées à les rejoindre, une fois par mois environ, alors l'atmosphère changeait. La soirée devenait élégante, compassée et les femmes regardaient avec une horreur méprisante ces créatures qui se dénudaient. Les scènes d'orgies étaient à peine suggérées sur ordre du gouverneur de la place.

Yeuse, en dehors de ses promenades et de son travail, essayait de rentrer en contact avec Lien. Elle avait écrit à leurs amis mais en vain. Elle ignorait s'il était toujours sur le dôme de Purple Station. Si oui, comment parvenait-il à survivre si longtemps dans un froid aussi meurtrier ?

Peu à peu, ils finirent par apprendre que l'épisode de Knot Station n'était pas resté unique et que les commandos roux multipliaient leurs coups de main un peu partout. Le pirate des glaces Kurts paraissait d'ailleurs en faire autant et il n'hésitait pas à pénétrer dans la zone du champ de bataille pour s'emparer d'armes, de carburant et de vivres. C'était tout le système électronique de la Compagnie qui était gangrené, transformé en véritable passoire mais, à cause des conflits, elle ne pouvait le modifier complètement. Elle essayait de trouver des parades, de rendre les aiguillages plus secrets mais en vain. Il lui aurait fallu créer une véritable police ferroviaire avec unités d'intervention et elle n'en avait pas les moyens.

Bientôt ils allaient quitter ce cantonnement énorme pour un autre situé plus au nord et elle craignait que Lien, au cas où il la rechercherait, ne perde complètement sa trace. De toute façon

comment pourrait-il pénétrer dans la zone des combats avec cet enfant ? Elle était folle de penser qu'il reviendrait vers elle. Il restait attaché à cette femelle Rousse, finirait par en mourir. Le froid et la vie précaire auraient raison de sa résistance physique et elle appréhendait d'apprendre un jour qu'il avait complètement disparu sans laisser de trace, de ne jamais être certaine de sa mort.

Tout se décida brutalement et une nuit leur train se mit en route vers le nord, surprenant chacun dans sa couchette. Depuis plus d'un mois qu'ils étaient sédentaires ils n'en avaient plus l'habitude. Certains sortirent dans le couloir pour s'informer mais le directeur, réveillé par un messager, ne put que leur répéter ce qu'il avait appris :

— On s'en va... Il y a aussi d'autres convois qui partent en même temps que nous. Je pense que l'ennemi a réussi une percée qui menace directement le camp de repos.

C'était dans l'ordre des éventualités, mais il suffisait aussi d'une lubie d'un officier général ou du gouverneur pour les expédier à l'autre bout du territoire.

Dans le milieu de la journée du lendemain ils furent attaqués par des missiles et le train fut coupé en deux. Au centre, deux wagons furent complètement détruits et le magasinier et le régisseur occupés à trier des costumes furent déchiquetés. Il fallut attendre les grues géantes pour que le convoi soit reconstitué et remis sur une autre voie. Ils apprirent qu'ils se trouvaient seulement à quelques kilomètres du front.

Le gnome qui étudiait avec régularité le champ de bataille affirma que normalement cette voie aurait dû s'en trouver à près de trente kilomètres :

— Ça signifie que le front a été enfoncé et que les Sibériens sont tout près.

Ce fut un peu l'affolement. La propagande les décrivait comme des êtres frustes, avec les traits des anciens Mongols et des mœurs aussi cruelles qui les apprenaient dans l'esprit des Transeuropéens à des Roux, mais plus sauvages encore.

— On dit qu'ils utilisent des chevaux adaptés au froid, qu'ils les transportent dans des wagons spéciaux et que lorsque le train s'arrête, les cloisons s'abattent, forment un plan incliné et

que les Sibériens se lancent à l'assaut. Leurs chevaux peuvent courir à une vitesse ahurissante.

— Tu as vu ça dans un vieux film, répliqua Yeuse, moqueuse, et tu essaies de nous faire peur.

— Pas du tout, je le tiens d'un colonel qui a assisté à une telle attaque. Il paraît que ses hommes se sont enfuis terrorisés.

Autrefois il existait une race de chevaux qui supportaient de très basses températures. En deux siècles et demi ils avaient pu s'habituer au moins cinquante des nouveaux déserts glacés.

Dans la journée ils furent immobilisés sur une voie de garage et assistèrent au défilé d'une escadre entière qui descendait du nord à toute vitesse. Non seulement il y avait les superforteresses à propulsion nucléaire, mais de vieux vapeurs cuirassés datant de plus de cinquante ans qui s'époumonaient à lancer vers le ciel gris des nuages de fumée depuis leurs hautes cheminées.

À perte de vue ces convois blindés ne formaient qu'une seule masse d'acier et d'armes hérissées. Le tout évoquait la carapace d'un immense dragon.

Ils ne rejoignirent leur nouvelle affectation qu'au bout de quatre jours et nuits exténuants. Et lorsque le directeur annonça qu'une représentation aurait lieu le même soir, ce fut la révolte. Tout le monde fut d'accord pour refuser.

— Je vous en prie, supplia le directeur. Nous allons mécontenter ces messieurs. Ils attendent ce spectacle depuis des mois. Normalement nous devrions être ici depuis quinze jours et c'est l'autre gouverneur de cantonnement qui a outrepassé le délai...

— Nous ne jouerons pas, déclarèrent les acteurs.

Le directeur alla trouver le commandant qui organisait les loisirs des troupes et il revint au bout de deux heures de négociations, assez satisfait.

— Voilà, vous jouez et nous aurons des permissions pour retourner à l'arrière. Dix jours de permission, échelonnés par groupes de quatre évidemment. Tous frais payés. Nous aurons un véritable laissez-passer militaire, avec tous les avantages.

Il y eut un flottement. La moitié de la troupe restait ferme, ne sachant où aller en dehors du train-cabaret.

— Moi j'accepte, dit Yeuse, et je veux être parmi les premières à partir en vacances.

— C'est du chantage, dit le Gnome, et je n'ai aucune raison d'accepter. Nous ne sommes pas des militaires, d'ailleurs. Nous sommes en train de nous livrer à eux pieds et poings liés si nous acceptons ces permissions. Je suis surpris, Yeuse, que toi, d'ordinaire très réservée en ce qui concerne l'armée, tu cèdes aussi aisément.

chapitre XI

Ce soir-là, une dernière fois, Lien Rag regarda le vague halo du soleil dans la lunette astronomique de Vak. Dans le fond de lui-même il se demandait si c'était vraiment l'astre qui autrefois dispensait lumière et chaleur et non une illusion d'optique.

— Il est temps de se préparer, dit-il à Beja. Nous quittons la ferme dans une heure pour aller prendre un train à la petite station de KS.

Au lieu de se calmer, l'agitation restait toujours aussi vive dans Salt Station et on recherchait toujours ce bébé métissé de Roux. Il y avait même une prime offerte par une association extrémiste et un missionnaire néo-catholique avait prononcé un sermon très dur contre le relâchement des mœurs et la fornication avec les Roux.

Lien savait qu'il n'était pas le seul à avoir été attiré par une fille Rousse. À plusieurs reprises, au fond de la mine, il avait surpris des accouplements interdits. Le personnel ne paraissait avoir aucune prévention contre ce mixage des races. Mais, par hypocrisie, personne n'aurait fait quoi que ce soit pour protéger la vie d'un enfant né de ces unions. Lien avait décidé de quitter la société minière et on lui avait conseillé de remonter encore plus au nord. Une station de poissonnerie avait de très gros ennuis pour garder ouvertes ses zones de pêche et personne ne voulait aller travailler aussi près du pôle et surtout dans l'odeur du poisson. Les conditions de confort étaient tout juste acceptables et le salaire peu élevé mais il espérait qu'au moins, là-bas, on lui fichera la paix.

Beja acceptait de l'accompagner et c'était déjà un grand soulagement pour lui. La vieille Lapone s'était attachée à l'enfant mais elle prétextait que sa tribu avait habité là-bas du côté de Norv Station.

— Donne-nous de tes nouvelles, lui disait Vak qui conduisait la draisine de la Société pour rejoindre K Station.

— Toi aussi, dit Lien... Si jamais Yeuse me cherche, tu sais ce que tu dois faire ?

— Oui, mais tu crois vraiment qu'elle retrouvera ta trace ?

— On peut toujours espérer.

— Tu sais, nous devons rencontrer un grand spécialiste des ultrasons. Nous pourrons peut-être un jour faire des essais limités. Il faudrait réussir à reconstituer en laboratoire ces couches de poussière qui flottent autour de la Terre... Si nous y parvenions ce serait déjà un grand pas de fait pour la poursuite de notre œuvre.

— Dans le temps, au Moyen Âge, les alchimistes parlaient aussi d'œuvre, de grand œuvre... Les Rénovateurs du Soleil, ça fait quand même société secrète, tu ne trouves pas ?

— Lorsque nous ferons réapparaître le Soleil, scientifiquement et non par la magie, tu verras alors combien nous serons vénérés, adorés comme des dieux.

— Je n'en doute pas, dit Lien, ironique.

— Si, tu en doutes justement. Tu n'y crois pas, tu ne veux pas y croire. Tu sais pourquoi ? Parce que tu penses que ce serait la fin des Hommes Roux, que ton fils ne pourrait pas vivre dans le climat tempéré retrouvé... Mais nous te l'avons dit, il y aura des paliers, de longues étapes. Ce n'est pas du jour au lendemain que le Soleil sortira de son tombeau de poussière.

— D'accord, dit Lien, d'accord... De toute façon, nous ne serons plus en vie toi et moi lorsque cela se produira.

À K Station ils attendirent sur un quai désert et glacé un train de marée qui remontait à vide vers Norv Station. On leur avait assuré qu'il y avait un wagon pour les voyageurs mais lorsque le convoi pénétra sous la verrière branlante il n'y avait qu'un demi-wagon déjà occupé par le chef de train et un agent ferroviaire. Non sans mal ils isolèrent le couple et l'enfant sur une banquette défoncée. L'endroit était à peine chauffé et même Beja se mit à grelotter. Lien dut aller demander si on ne pouvait pas lui donner un peu plus de chauffage mais on lui répondit grossièrement qu'il y avait juste assez de courant pour faire marcher la motrice, et qu'il n'avait qu'à coucher avec la Lapone pour se réchauffer.

Ils purent quand même obtenir un peu d'eau chaude pour préparer le thé et faire boire l'enfant. Jdrien était d'une humeur toujours égale, ne gémissait ni ne paraissait souffrir d'être ainsi constamment changé d'endroit. Beja s'occupait de lui avec affection mais il ne quittait jamais son père du regard et Lien sentait que cet enfant lui transmettait comme une volonté de survivre en dépit des obstacles.

Ils arrivèrent à Norv Station dans l'après-midi le lendemain et Lien se rendit directement auprès d'un directeur de la pêcherie.

— Vous êtes vraiment spécialiste des glaces ? répliqua ce gros homme sanguin qui empestait le poisson. Prouvez-le.

Lien sortit ses papiers de glaciologue de première classe.

— Vous ne travaillez plus pour la Compagnie ?

— J'ai eu des histoires.

— Bien... Ici on n'est pas exigeant. Vous serez logé, nourri. Vous aurez cent dollars par mois.

— C'est insuffisant. J'ai un enfant, une femme qui s'en occupe. Je veux le double.

— On les nourrira, c'est tout ce qu'on peut faire. Les pêches deviennent catastrophiques. Il faudrait multiplier les trous pour que l'oxygène se renouvelle dans l'eau. Et le poisson semble depuis quelque temps émigrer vers le sud.

— Si vous me fournissez le matériel, je peux maintenir assez aisément les trous ouverts pour une période assez longue. Mais il ne faudra pas lésiner.

Lien était déjà venu à Norv Station en compagnie du lieutenant Skoll, au retour de cette ville déportée dans une région hostile, F Station. Lorsqu'on marchait vers l'est on rencontrait un lac d'eau bouillante et si l'on parvenait à le traverser on débarquait sur une terre volcanique dépourvue de glace où poussait un lichen que broutaient des troupeaux de rennes. Quelques familles de Iakoutes avaient réussi à franchir le lac pour se réfugier dans cette oasis. Mais l'accès en était interdit par la Compagnie. Aucune voie ferrée n'y conduisait et Lien n'aurait pas su retrouver son chemin.

À Norv Station il y avait des Hommes Roux qui travaillaient pour les pêcheries. Ils plongeaient dans l'eau glacée pour

disposer les filets, les casiers pour les crustacés. Ceux-là n'adoraient ni le Loup Rouge, ni le Feu Rouge comme la majorité mais un poisson très rare, la Louche Rouge, peut-être mythique, une sorte de requin géant.

Quelques jours plus tard ils purent s'installer dans une suite de trois compartiments confortables, dans une maison mobile de construction récente. La chaleur était fournie par une centrale nucléaire voisine enterrée dans les glaces.

— Vous êtes sûrs, demanda Lien au bout de quelques jours, que ce ne sont pas les rejets de cette centrale qui font fuir le poisson ?

On le regarda de travers comme s'il avait proféré un blasphème. La centrale refroidissait son cœur avec de l'eau de mer. L'eau chaude, brûlante, n'était pas immédiatement rejetée, servait à chauffer la ville, mais elle retournait dans la mer sous la banquise à plus de vingt degrés. Un système de brassage était prévu pour empêcher la glace de fondre mais la couche restait cependant très mince aux environs de l'émissaire. Lien fit forer des trous à l'aplomb et fit constater qu'on n'y trouvait pas le moindre poisson.

Les filets restaient vides et seules paraissaient proliférer de grandes algues rouges.

— Nous voudrions nous passer complètement des Roux, lui dit carrément son directeur, Allan. La production d'eau chaude par la centrale nous fournit suffisamment de chaleur pour empêcher le dôme de se couvrir de givre et nous n'utilisons les Roux que pour aller disposer les filets et les casiers. Car ils sont seuls capables de nager sous la banquise. Le mieux serait évidemment de libérer la mer sur de grandes étendues, mais il faudrait disposer d'une énergie fabuleuse.

— Qu'avez-vous contre les Roux ? demanda Lien.

— Tout le monde en a peur désormais. Les femmes sont choquées par la nudité des mâles et chacun est jaloux, qui suspecte son mari, qui son épouse de loucher sur eux... Enfin il y a ces attentats de plus en plus nombreux. L'autre jour un contremaître a été assailli par toute une bande parce qu'il leur avait jeté, par jeu, des déchets de poisson. Nous pourrions les vendre à des chasseurs de primes. Cette rentrée d'argent

permettrait à toutes les pêcheries de renouveler leur matériel. Nous avons un projet d'usine de farine de poisson. En ce moment les deux tiers de notre quota sont réservés à l'armée et ne nous sont payés qu'au prix de revient par la Compagnie. Est-ce vrai, ajouta-t-il l'air méfiant, que vous comprenez leur langage ?

— Je le parle un peu en effet, reconnut Lien. Mais chaque tribu a le sien. Ce sont des Roux du Poisson. Il y a des Roux des Villes, des Rails, d'autres du Sel. Si vous les envoyez loin d'ici ils ne le supporteront pas. Ils se nourrissent exclusivement de poissons et adorent un dieu poisson.

— Je sais, la Louche Rouge... On dit qu'il y a un squelette énorme quelque part sous la banquise, sur un haut-fond. Un truc qui serait gros comme une locomotive mais je n'en crois rien. Que voulez-vous que le sort de ces animaux-là me fasse ? Ils peuvent tous crever sans que je verse une larme.

Lien préféra ne pas engager une polémique sur le sujet mais si Allan et les autres chefs de pêcheries prenaient la décision de vendre les Roux, ces derniers mourraient d'être transplantés dans le sud. Dans toute la station il ne trouverait personne pour s'intéresser à leur sort. Dès qu'il voulait attaquer ce sujet on le regardait comme un homme qui disait n'importe quoi.

Il était toujours fasciné par les temps records que les Roux pouvaient passer sous l'eau. Naguère l'armée avait pensé les utiliser sur le front de l'ouest où elle avait des problèmes avec la banquise sabotée par les Panaméricains. Lien avait étudié leurs performances. Pendant une demi-heure ils disparaissaient dans l'eau mais à Norv Station on trouvait plusieurs individus qui allaient au-delà, séjournait au moins trois quarts d'heure, approchaient des soixante minutes. C'étaient eux qui étaient à l'origine des meilleures pêches des sociétés installées sur la banquise. On avait beau forer des trous, installer au-dessus une maison mobile pour pêcher bien à l'abri, le rendement était de un pour quatre quand les Roux posaient des filets dans les courants sous la banquise et que les treuils à vapeur remontaient des tonnes de harengs, de morues et de pleins casiers de homards. Lien n'avait jamais autant mangé de crustacés. Il y avait aussi des crevettes, des coquillages.

Les Roux commençaient à le connaître, s'accoutumaient à sa présence, mais leurs échanges se limitaient au strict minimum. Lorsqu'il posait des questions sur la Louche Rouge, sur le nouvel État Roux qui était en train de se créer à l'est, il ne trouvait plus aucun interlocuteur.

Jdrien l'accompagnait parfois et trottinait à côté de lui. Lien disait qu'il avait un an alors que d'après ses calculs il lui manquait au moins quatre mois pour atteindre cet âge-là. Les Roux regardaient l'enfant avec curiosité et même, remarqua Lien, avec beaucoup plus que cela. Il crut lire dans certains regards une sorte de doute, de réflexion prolongée. Jdrien portait une petite combinaison isotherme qui avait coûté à Lien un prix fou.

Un jour, un Roux qui mangeait des harengs crus assis au bord d'un de ces trous de la banquise demanda à Lien si l'enfant comprenait leur langage.

— Je ne sais pas, répondit Lien, il ne parle pas encore beaucoup.

Jdrien regarda l'homme qui mangeait ses poissons et tendit la main. Le Roux lui donna le plus gros de ses harengs et Jdrien défit sa cagoule pour le porter à sa bouche. Lien resta saisi, partagé entre l'angoisse, l'éccureurement et l'admiration. L'enfant mordait dans le poisson et du sang se gelait sur sa bouche. Il avala entièrement le hareng. Le Roux hocha la tête d'un air satisfait. Lien avait eu l'impression qu'il y avait eu des échanges invisibles entre l'adulte et son fils. Télépathie ? Plutôt communauté de pensée. L'un et l'autre s'étaient reconnus. Pourtant Jdrien appartenait aux Roux du Sel.

Dès lors Lien fut mieux admis par la tribu et on accepta de répondre à quelques-unes de ses questions. Oui, l'eau devenait trop chaude en certains endroits et faisait fuir le poisson, mais il y avait pire, elle provoquait la fonte de la glace là où les hommes croyaient qu'elle était encore solide. Un jour, plusieurs lignes de chemin de fer s'affaissaient avec des convois trop lourds.

— Le squelette de la Louche, il existe ?

— Oui, il existe. Mais un nouveau dieu est né et de temps en temps il mange l'un de nous. C'est le tribut que nous devons payer. Mais il écarte tous les autres poissons dangereux.

Pendant une semaine Lien insista chaque jour pour que l'on vérifie les ballasts de plusieurs voies ferrées. Les services ferroviaires paraissaient excédés par ses arguments et se le renvoyaient. Mais un convoi de sel venant précisément de Salt Station et composé de quarante-deux wagons lourdement remplis fut en partie englouti par effondrement de la banquise. Il n'y eut pas de victimes, mais on constata que l'eau sous la glace était à la température de dix-sept degrés. On commença de regarder Lien d'un autre œil mais pas forcément avec sympathie. Au contraire, on estimait qu'il portait malheur en quelque sorte et les techniciens de la Centrale nucléaire chuchotaient contre lui. Mais ils durent établir les plans d'un autre émissaire qui rejeterait les eaux à des kilomètres de là. En définitive, on aurait encore besoin des Roux pour ces travaux. Les techniques de travail sous-marin n'étaient pas très développées. On installait les différents tronçons au fond et pour chaque série de soudure on forait un trou, on établissait un caisson étanche que l'on vidait de l'eau de mer pour travailler plus ou moins au sec par des fonds de moins de dix mètres en général.

— Pourquoi ne pas apprendre la soudure aux Roux ? proposa-t-il.

Ce fut un beau tollé et Allan, informé, le convoqua dans son bureau pour le mettre en garde :

— N'allez pas trop loin avec les Roux sinon vous aurez des problèmes. Il y a ici des gens qui ne les supportent plus et vous pourriez avoir de très graves ennuis.

— Je m'en souviendrai, assura Lien.

Pour faire oublier sa suggestion surprenante il proposa d'utiliser la vieille technique de la cloche à plongeur.

— Je pense, dit-il, qu'on pourrait même la construire, ou plutôt les construire en glace... Il suffit qu'elles soient très épaisse pour résister à la température de l'eau assez longtemps. Une légère armature en plastique suffira à donner la forme. On alimentera le plongeur en oxygène et il pourra travailler en toute sécurité.

On commença par se moquer de lui et il travailla seul à construire cette cloche en utilisant un léger treillage de

plastique pour un modèle réduit dans lequel cependant un homme pouvait se tenir debout. Allan accepta de collaborer. Lui et les autres entrepreneurs de pêche avaient intérêt à ce que le poisson revienne et que la banquise ne cède pas sous le poids des convois. La cloche fut construite au bord d'un trou, avec de l'eau douce projetée sur la forme en plastique. Lien utilisait une lance d'incendie chauffante et dès que l'eau touchait l'espèce de mannequin en plastique elle se congelait. Il obtint une cloche de soixante centimètres d'épaisseur qu'une grue souleva pour l'immerger dans le fond.

Elle y resta toute une journée et une nuit et lorsqu'on la releva elle n'avait perdu que quelques centimètres.

— Et encore parce que l'eau est tiède à cet endroit. Plus loin il n'y aura presque pas de perte.

Cette expérience finit par atténuer les moqueries, mais il n'y avait pas un seul volontaire pour descendre sous l'eau dans la cloche, plus grande, qu'on allait construire, et Lien se proposa. Il savait souder et avait confiance en son système.

chapitre XII

À Purple Station, Yeuse avait appris que l'une des tribus de Roux travaillant sur le dôme avait réussi à s'enfuir en creusant un tunnel sous la glace. Les habitants en étaient encore tout surpris. Ils admettaient que les Hommes du Froid utilisent pelles et pioches pour débarrasser leur dôme de la glace mais n'avaient jamais imaginé qu'ils se serviraient de ces outils pour échapper à leur prison. On les avait rejoints très loin, vers le nord.

— La ville avait payé des chasseurs de primes. L'un a failli être tué par une des femelles. Il l'a abattue. Et puis un fou l'a tué dans un bar d'une station. D'un coup de poing... Vous n'en avez pas entendu parler ?

— Non, disait Yeuse, j'étais sur le front de l'est.

On la considérait avec respect, la prenant pour un docteur ou une infirmière tant qu'elle n'avouait pas être une simple artiste de cabaret. Elle avait fini par acquérir la quasi-certitude que Jdrou avait été tuée par ce Judö, le chasseur de primes, avant que Lien ne le tue à son tour.

Elle finit par trouver la petite station où le drame avait eu lieu, elle se nommait Junction Station sur un réseau Stockholm, le II, le bar où le chasseur de primes avait été tué. La clientèle s'en souvenait parfaitement, en parlait encore.

— C'est un type qui est descendu de l'express de seize heures qui stationnait là sur le quai en face. Il est allé vers les cages des Roux puis il est venu ici et a frappé le chasseur une seule fois. Il l'a tué net. On pense qu'il avait une boule d'acier dans la main, ce qui rendait son coup dangereux.

Patiemment elle rechercha l'express, sut qu'il s'agissait du Polarex 3451. Lorsqu'elle essaya de savoir où il se trouvait, les employés commencèrent à la regarder avec suspicion. Elle expliqua qu'une de ses amies travaillait à bord comme hôtesse et qu'elle voulait la voir avant de retourner sur le front. On lui

demanda le nom de son amie et elle en dit un au hasard, mais ils ne contrôlèrent pas. On lui dit que le Polarex 3451 passerait dans deux jours environ, à moins qu'il ne soit retardé.

Elle l'attendit à Junction Station, ne sachant où aller. Elle avait de l'argent, une permission du front qui lui ouvrait toutes les portes. L'express n'arriva que deux jours et demi plus tard et en pleine nuit. On l'appelait l'express de seize heures, mais à sa place on avait fait partir un autre convoi. Elle faillit le manquer et eut la chance qu'il fût une fois de plus immobilisé pour des raisons de priorité.

Lorsqu'elle se trouva à bord elle interrogea une hôtesse sur le crime de Junction Station, mais personne n'en savait rien. Elle finit par tomber sur Mouna qui la regarda avec une jalousie visible.

— Je vois de qui vous voulez parler, dit-elle, c'est votre petit copain ?

— Non, mon demi-frère, dit Yeuse.

— Quoi ? Lien est votre demi-frère ? C'est vrai ?

— Je le cherche depuis des années, dit Yeuse.

Mouna ignorait tout de l'assassinat du chasseur de primes. Elle raconta comment elle avait connu Lien qui voyageait avec « l'enfant ».

— Vous savez, « l'enfant » ?

Yeuse fit l'ignorante.

— Alors si vous ne savez pas, vous vous préparez à une drôle de surprise. Plutôt mauvaise.

À l'oreille elle lui dit que le bébé avait une femelle Rousse comme mère.

— Quand j'ai appris la chose ça m'a dégoûtée, mais je me mets aussi à votre place. Être la tante de ça... Vous le trouverez à Salt Station s'il y est encore. Il travaille pour une société minière.

Jdrou appartenait à une tribu du Sel. C'était certainement la raison du choix de Lien. Voulait-il que l'enfant retrouve ses origines, ses croyances et sa culture ?

L'hôtesse lui avoua d'un air très pervers qu'elle avait couché avec Lien et que c'était un diable d'homme. Yeuse n'en fut

même pas jalouse et le voyage jusqu'à Salt Station lui parut interminable.

Dès ses premières questions elle sentit que Lien Rag avait de nombreux ennemis dans le coin et dès lors elle poursuivit son enquête avec discréction. Jusqu'à ce qu'elle trouve Vak qui d'abord resta assez réservé.

— Pouvez-vous me prouver que vous êtes bien Yeuse ? Vous devriez vous trouver en ce moment sur le front de l'est.

— Voici mon ordre de route, ma permission, dit-elle. Est-ce que cela vous suffit ?

— Il est à Norv Station... Ici ça devenait intenable. Ils auraient fini par tuer l'enfant.

Assez brièvement il lui raconta les événements et elle comprit que Lien serait désormais un homme traqué par ceux qui n'admettaient pas l'origine du petit Jdrien.

— Il est comment, le bébé ?

— Étonnant. Beau, fort, grave... Il ne se plaint jamais. Je crois qu'il vole une sorte de culte à son père.

Le lendemain, à Norv Station, elle dut se faire conduire sur les lieux de pêche, marcher pour rencontrer Lien. Et on lui dit qu'il était au fond de l'eau dans une cloche en glace. Elle crut tous ces gens fous. Mais elle attendit à cause de cette grue qui semblait pêcher en trempant son câble dans l'eau noire. Lorsque la grue remonta la cloche, Lien était à l'intérieur et la vit tout de suite. Elle ne sut jamais qu'il éprouva alors l'impression que Jdrou venait de ressusciter, se rendit compte qu'il avait toujours intimement mêlé les deux femmes dans son esprit. Avec la même sensualité, la même avidité, le même respect.

— Sans les Roux je n'y serais jamais arrivé. Ils m'aident à mettre la cloche en place, à coller le fond, à encastrer les deux tronçons de pipeline dans les encoches spéciales. J'ai déjà effectué une demi-douzaine de soudures avec ce système, mais il en reste encore beaucoup.

Yeuse vit l'enfant. Il courait au-devant de Lien, se jetait dans ses bras et riait parce que son père le soulevait très haut. Puis il découvrit Yeuse et elle ressentit comme une onde un peu avide

qui pénétrait en elle, l'impression d'être testée par une volonté étrangère.

— Voici Beja.

La Lapone souriait de ses toutes nouvelles dents. Lien l'avait forcée à aller chez le dentiste et à nouveau elle pouvait mastiquer sa nourriture.

— Le cabaret ?

— Sur le front... Je crois que nous y sommes pour longtemps. Le directeur et la plupart des artistes s'en accommodent. Parce que c'est mieux payé, que le public est nombreux, facile... Mais moi je n'aime pas. La guerre... C'est une horrible guerre... Un tumulte barbare, mécanique, inhumain.

— Tu vas y retourner ?

— Je ne sais pas. Ce soir je ne sais pas. J'ai encore deux jours pour prendre une décision.

Le soir ils s'attardèrent, seuls. Jdrien dormait ainsi que Beja. Ils murmuraient, prolongeaient l'attente de l'amour parce qu'ils se retrouvaient après une très longue absence.

Lien était gêné à cause de Mouna, l'hôtesse de l'express, mais Yeuse n'y pensait même plus. Elle se leva, lui prit la main et lui demanda où était la chambre.

Ce fut cette nuit-là vers trois heures, alors qu'ils dormaient heureux et épuisés que les Roux des pêcheries firent sauter les deux principaux sas de la ville. Avec des explosifs volés dans les réserves des sociétés qui les utilisaient pour ouvrir des trous dans la banquise.

Yeuse, la première, sentit le froid qui se ruait dans les compartiments. Elle secoua Lien. Ils n'avaient pas entendu les explosions à l'autre bout de la ville.

— Il se passe quelque chose, dit-elle.

Il n'y avait plus d'électricité. Beja arriva avec une vieille lampe lapone à graisse de phoque qu'elle utilisait toujours le soir, la faisant brûler devant une image d'icône ancienne.

— Habillez-vous au maximum, disait Lien... Collez-vous contre le plancher puisque le chauffage est là-dessous.

Lorsqu'il eut enfilé sa combinaison il quitta le logement et se joignit à quelques équipes de secours. Il fallait travailler dans l'obscurité, ramasser des gens morts dans des logements mal

protégés ou sur les quais. Une loco en manœuvre avait défoncé tout un quartier, son chauffeur ayant été saisi par le froid alors qu'il penchait son visage à l'extérieur, certain d'être à l'abri du dôme.

Des draisines commençaient à circuler et un peu de lumière apparaissait. Plus tard, on brancha des projecteurs, on mit en route des groupes électrogènes. Peu après, la centrale nucléaire prévenue envoya en direction de la ville de l'eau encore plus chaude tandis qu'on calfeutrait les sas détruits. Avant le lever du jour la température commençait de remonter dans les quartiers principaux. D'après les nouvelles il n'y avait qu'une vingtaine de morts mais on n'avait pas visité toutes les habitations mobiles.

— Il faut que j'aille au travail, dit Lien. Je tâcherai de revenir dans le milieu de la journée.

— Pourquoi ont-ils fait ça ?

— Je l'ignore. On parlait de les vendre au sud, mais qui aurait pu les prévenir ?

Il prit la draisine jusqu'à sa société de pêche. Tous les cadres se trouvaient dans le bureau d'Allan et son arrivée fut suivie d'un silence hostile.

— Ils ont failli tuer toute la population, dit Allan... Et ils sont partis vers le nord. Là où il n'y a aucune voie ferrée pour les poursuivre.

— Est-on sûrs que ce sont vraiment eux ?

— Qui d'autre, hein ? Qui d'autre ? Ce fabuleux pirate des glaces ou des commandos imaginaires ?

— Ils savaient que nous allions nous débarrasser d'eux ! cria quelqu'un dans le dos de Lien.

— Oui, ils le savaient.

Lien comprit qu'il n'aurait jamais dû venir à cette réunion, que tous ces gens s'apprêtaient à le juger sans la moindre indulgence. Allan pointait son index vers lui :

— Tu le savais, toi aussi, et tu étais le seul à dialoguer des heures avec eux. Tu les aimais bien, hein ? Tu les considérais comme tes amis ? Et pour cause... Ton fils n'est-il pas de leur race ?

chapitre XIII

Depuis longtemps Beja songeait à rejoindre les siens. Ils vivaient encore plus au nord-est dans un gros village où ils élevaient des rennes. Il n'y avait ni dôme ni verrière pour les protéger du froid, mais ils subsistaient quand même, libres et loin de ces hommes incompréhensibles qui ne connaissaient que le chaud. Elle savait que chez ses amis elle connaîtrait des mauvais jours mais qu'elle serait libre. Puisque l'enfant venait de partir dans les bras de cette femme plus rien ne la retenait à Norv Station. Elle regroupa quelques affaires, très peu. Elle prendrait le train pour le terminus puis continuerait à pied. Elle se fiait à son atavisme pour retrouver la piste de ces Lapons perdus.

Elle regrettait déjà Jdrien et son père. Elle avait passé des jours heureux avec eux, mais cette femme avait bien fait de partir avec l'enfant. Elle avait pressenti le terrible danger qu'il courait. Dans la station, les gens étaient fous furieux contre les Roux, et si par malheur ils venaient à apprendre que le bébé avait eu une mère rousse ils viendraient le tuer.

Lorsque le sac qu'elle porterait sur son dos fut plein, elle pensa qu'il lui faudrait attendre le retour de Lien Rag pour lui communiquer le message de Yeuse. Celle-ci n'avait rien laissé par écrit et c'était préférable.

Il y eut une rumeur lointaine sur les quais, mais elle n'y prêta pas tout de suite attention. Depuis l'attaque surprise de la nuit les gens s'agitaient pour des riens, devenaient fous de colère à la moindre occasion. Elle-même n'osait pas trop se montrer. Après les Roux, les Lapons, les Iakoutes et les Esquimaux n'étaient pas considérés favorablement. Sans pouvoir vivre nus par des froids mortels, ces peuples-là pouvaient supporter de basses températures et formaient une sorte de trait d'union, de palier génétique entre les Hommes du Froid et ceux du Chaud et ces derniers n'admettaient pas que l'on puisse impunément braver

le froid. Tout ce qui venait de la glace était mauvais, suspect, à rejeter. Beja avait souvent souffert de vexations et de rebuffades dans les boutiques, sur les quais, dans les transports publics. Il lui était arrivé de se retrouver seule dans un compartiment parce qu'on disait qu'elle sentait la graisse rance ou bien encore l'urine, ce qui était absolument faux. Elle se lavait comme tout le monde et changeait de vêtements régulièrement mais c'était ainsi pour des Lapons et des Iakoutes. On lui avait dit que même les Esquimaux de la Panaméricaine éprouvaient aussi ce genre d'ennuis.

Mais comme la rumeur s'amplifiait et devenait vacarme elle ouvrit la porte et aperçut une foule énorme qui encombrait le quai, les voies, l'autre quai et qui remontait dans sa direction. Elle referma tranquillement, pensant à une manifestation. Ces gens-là devaient exiger de nouvelles mesures de sécurité contre les Roux, une meilleure protection des villes. Beja n'approuvait pas le sabotage des deux sas, mais elle était satisfaite que les Roux aient eu le courage de se révolter. Ils étaient pires que des esclaves, des animaux de travail, des bêtes de somme, comme les rennes, par exemple, et les Lapons traitaient mieux les rennes que les Hommes du Chaud ne le faisaient pour les Roux.

Les hurlements, les vociférations furent d'un coup si forts qu'elle resta immobile au milieu du premier compartiment, inquiète, souhaitant qu'ils s'éloignent et que ces cris bestiaux s'atténuent vite. Dans une heure elle aurait un omnibus pour le réseau arctique. Si ces fous furieux restaient dans le coin elle n'oserait pas sortir.

Mais ils ne s'éloignaient pas et vociféraient encore plus fort devant la maison mobile. Elle osa aller jeter un coup d'œil par la fenêtre, se rejeta en arrière. Ce qu'elle avait vu lui avait suffi. Lien Rag était au milieu de ces enragés, la corde au cou et le visage en sang. On lui avait arraché sa combinaison isotherme et son corps était bleu de froid et zébré de rouge par des blessures infligées. Elle se retourna, pensa à la fenêtre qui donnait sur l'autre quai. Elle pourrait l'enjamber et courir vers la station. Mais paralysée, inquiète pour le sort de cet homme qu'elle aimait, elle ne pouvait déjà plus bouger. Seul son esprit

courait vers l'omnibus, s'élançait vers les grandes plaines du pôle, rejoignait sa tribu qui habitait des maisons de glace.

— L'enfant... Le monstre...

Des mains rudes frappèrent à la porte et celle-ci ne tarda pas à voler en éclats et ils voulurent tous s'engouffrer à la fois, restèrent coincés. Une sorte de géant au poil noir donna des coups de coude féroces pour se dégager et marcha sur elle.

— Où est ce produit de Satan ?

Beja le regarda silencieusement.

— Sale merde de renne, vas-tu répondre, oui ?

Le premier compartiment s'emplissait. Tout volait en éclats : les cloisons intérieures, les meubles. Les couchettes étaient renversées, les ustensiles écrasés, brisés. Il y avait des dizaines de gens qui s'agitaient dans ce tout petit espace et en quelques minutes le saccage était total. Le gros homme brun la soulevait de terre par le col de sa tunique brodée et lui frappait la tête contre un contrefort en métal :

— L'enfant ? Où est l'enfant ?

— Il a disparu...

— Elle a dû le cacher... Les Lapons, c'est copain avec les Roux... C'est né du même fumier...

Tenue en l'air par cet homme cruel, Beja pouvait voir Lien Rag qu'on avait tiré jusqu'au milieu du compartiment. Il avait un œil fermé par les coups, une plaie à la joue, la corde pénétrait dans son cou et devait lui couper la respiration. Il regardait Beja et elle vit une lueur d'affection dans l'œil encore valide. Le géant finit par la reposer au sol et à cause de sa petite taille elle eut l'impression d'être engloutie dans ces hommes grands et robustes qui empestaient le hareng.

— Elle pue le suint de renne, dit quelqu'un... Je parie que ses jupons sont raides de crasse.

— Dis donc, la vieille, tu vas nous dire ce que tu as fait de l'enfant sinon on te découpe en morceaux.

Deux heures que cette femme avait emporté Jdrien. Son train avait déjà parcouru une belle distance vers l'est. L'enfant était dans une sorte de sac que l'on tenait à la main et il se tiendrait tranquille. Jdrien comprenait déjà tout ce que l'on attendait de lui. Quand elle lui défendait d'approcher d'une

casserole d'eau chaude qui bouillait sur le feu elle n'avait pas besoin de lui répéter deux fois. Il arrivait même assez souvent qu'il comprenne avant qu'elle n'ait ouvert la bouche ; elle l'avait vérifié à plusieurs reprises. La première fois c'était pour ce trou dans le quai. Il s'en approchait et elle l'avait vu sur le point de tomber, de se fracturer un membre. Elle n'avait pas crié, mais il s'était arrêté, s'était retourné pour lui sourire puis il avait contourné le trou.

— Alors tu nous le dis où il est ?

Beja secoua la tête :

— Je ne sais pas.

On lui cogna durement la nuque contre le contrefort de métal et des larmes jaillirent de ses yeux drôlement fendus. Lien Rag essaya de crier quelque chose, probablement de la laisser tranquille mais la corde serrait trop son cou, aucun son ne voulait sortir de sa gorge. Elle essaya de sourire, y parvint, pour le rassurer. Elle n'allait quand même pas dire à ces brutes où se trouvait l'enfant.

— Elle se fout de nous ! cria le gros type au poil noir... Non, mais vous avez vu ?

Une nouvelle fois elle fut cognée contre cette entretoise de fer et elle crut que son crâne allait se fendre. Ses oreilles parurent soudain éclater silencieusement et elle éprouva un gros soulagement, ignorant qu'elle commençait à saigner.

— Il faut qu'elle parle, dit quelqu'un.

C'était un chef de pêcherie qui fendait la foule pour approcher.

— Nous voulons savoir où est cet enfant. Lien Rag ne parlera que lorsque nous le tiendrons sinon il continuera à nous narguer. Tu entends, la vieille, dis-nous où est ce gosse et on te laisse aller. Tu ne vas pas risquer de mourir pour lui ? À qui as-tu confié l'enfant, quand ?

— Il y avait une femme depuis hier au soir, dit une voix depuis l'extérieur, une voix de femme haut perchée, et Beja reconnut celle d'une voisine qui ne cessait de surveiller les allées et venues de son quai.

— Oui, une femme jeune, très belle, brune, fardée... On aurait dit une prostituée ou quelque chose dans ce goût-là...

— Peut-être qu'elle venait des confins, dit une voix d'homme.

— Tu as déjà vu une belle femme dans les bordels des confins, toi ? se moqua un autre.

— C'était plutôt une femme qui travaillait dans un théâtre ou dans une boîte de luxe, continua la voisine. Mais je ne l'ai pas vue repartir aujourd'hui.

Beja en fut très satisfaite. Yeuse avait quitté la maison mobile alors que cette voisine était en courses. Maintenant elle était loin d'ici avec l'enfant. Elle chercha dans sa tête ce qu'elle pourrait leur dire pour qu'ils la laissent tranquille. Que quelqu'un était venu chercher l'enfant par exemple ? Oui, c'est ça, quelqu'un, un homme avec l'uniforme de la Compagnie. Un uniforme rouge et brun. Elle aimait beaucoup l'uniforme des agents de la Traction et se retournait lorsqu'elle en voyait un.

— Elle veut parler, dit le grand type qui empestait le hareng.

— Silence.

— Mais elle remue les lèvres et on n'entend rien.

Beja fit un effort et quelques murmures sortirent de sa bouche en même temps qu'un peu de salive rose.

— Un homme est venu... Un homme rouge et brun... Il a emporté l'enfant. Il a dit...

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Rouge et brun ça veut dire quoi ?

— Il a dit quoi exactement ?

— C'est un type de la Compagnie, alors ?

— Oui, dit Beja qui ne se rendait pas compte qu'elle saignait du nez et des oreilles, que ce soulagement qu'elle éprouvait était le fait du renoncement à vivre de son corps que son cerveau ne pouvait plus percevoir puisqu'il était endommagé.

— La Compagnie est venue prendre l'enfant, dit-elle... Il m'a demandé l'enfant et...

— Elle n'a pas l'air de mentir, dit celui qui la tenait d'une main ferme.

En signe d'apaisement il la lâcha et elle glissa lentement dans la corolle de ses jupes multiples ; elle tombait, devenait de plus en plus petite.

— Elle a son compte.

— Juste un peu sonnée.

— Non, elle a une fracture du crâne. Il faut la conduire à l'hôpital.

— Et puis quoi encore ? Il n'y a pas d'hôpital pour ces gens-là.

Ils refluaient. Ils entraînaient Lien Rag qui tordait son cou pour essayer de voir une dernière fois Beja. Lui savait qu'elle allait mourir si on ne lui portait pas secours. Il essayait de crier, de se débattre encore mais on le poussait, on le frappait avec les pieds, les poings et tout ce qu'il emporta comme dernière vision de cette femme dévouée, ce fut un carré de sa tunique brodée. Quelques couleurs qui devaient flotter longtemps dans sa mémoire.

— Allons demander des comptes à la Compagnie...

— À la Traction.

— C'est ça, allons-y tous.

Chacun essayait de s'encourager, mais si la Compagnie avait vraiment l'enfant c'était quand même autre chose et l'ardeur de ces justiciers devenait moins musclée. Ils se dirigeaient bien vers le palais du chef de station à côté duquel s'élevaient les wagons-bureaux de la Compagnie, mais le cœur n'y était plus. Cependant, en cours de route, se joignirent au cortège des manifestants qui avaient, eux, d'autres comptes à demander à la Compagnie, et ce fut dans la plus grande équivoque que plusieurs centaines d'habitants réclamèrent l'enfant devant la Traction. Par haut-parleur une voix très dure exigea que l'attrouement se disperse immédiatement. Puis la même voix demanda à trois personnes de venir expliquer le motif de ce rassemblement.

Un quart d'heure plus tard les haut-parleurs annoncèrent qu'il n'y avait pas d'Enfant Roux dans les voitures de la Compagnie, qu'il n'y en avait jamais eu. Quelques huées s'élèverent et la voix menaça de faire intervenir les draisines blindées de la Sécurité.

Les trois délégués ressortirent en faisant signe qu'ils n'avaient pas vu l'enfant et il y eut de plus en plus d'hésitations. Les pêcheurs décidèrent de retourner sur la banquise en emmenant Lien Rag comme otage. Mais soudain tout le quartier fut bloqué par quatre draisines des Forces de Sécurité dont deux

blindées et armées de canons-laser. Il y eut un silence de mort et chacun pensa que le drame pouvait éclater pour un rien.

Deux hommes sans uniforme descendirent d'une des draisines blindées et marchèrent vers les manifestants. Ils n'avaient pas d'armes et tout le monde les connaissait. L'un était le chef de la Sécurité et l'autre son adjoint pour la station et pour son district.

— Que reprochez-vous à cet homme ? demanda le chef en désignant Lien Rag.

— D'être le complice des Roux. Il connaît leur langage, il est très lié avec eux et de plus on dit qu'il a un fils né d'une femelle Rousse.

— Qui le dit ?

— C'est bien connu à Salt Station qu'il a dû quitter précipitamment car les gens voulaient s'emparer de ce petit monstre...

— Vous le soupçonnez d'avoir indiqué aux Roux comment faire sauter les sas de la station ?

— Oui, c'est ça, crièrent plusieurs personnes. C'est leur complice...

— Dans ce cas, dit le chef, vous devez nous le livrer pour que nous l'interrogions.

Le silence revint, aussi lourd, aussi méfiant de part et d'autre. Les pêcheurs chuchotaient entre eux tandis que les manifestants venus là pour des causes différentes souhaitaient maintenant rentrer dans leurs quartiers. Ils comprenaient leur méprise et ne s'estimaient pas en position de force pour poursuivre. Lien avait du mal à rester sur ses jambes. Il respirait mieux car la corde avait un peu glissé, libérant son cou. Mais il souffrait de son œil gauche et de plusieurs blessures et coups. Il ne savait s'il devait espérer une amélioration de son sort si la Sécurité le prenait en charge. Il ne savait qu'une chose, Yeuse avait réussi à fuir la station avec Jdrien. Ils étaient en liberté, sains et saufs, en route vers une destination qu'il ignorait. Beja n'avait rien dit, avait même trouvé une ruse pour faire perdre du temps à ces imbéciles.

— Nous préférons le garder, dit un des patrons-pêcheurs. Nous exigeons que ces Roux soient retrouvés, capturés. Ils

représentent un gros capital pour nous. À cinq cents dollars minimum, ils sont plusieurs centaines, ça fait de l'argent.

— Ils appartiennent à la Compagnie, dit le chef, pas aux pêcheurs. La Compagnie avait favorisé leur établissement dans la zone des pêcheries pour venir en aide aux pêcheurs, mais cela ne signifiait pas propriété.

— Doucement, riposta le pêcheur avec force. Nous étions toujours libres de les négocier pour la prime ?

— Non, seulement la Compagnie.

Mais comme la colère revenait, sourde et inquiétante, il jugea inutile d'insister sur ce point de droit :

— Nous allons cependant les faire rechercher et les ramener ici. Mais cet homme doit être interrogé et jugé selon les formes.

— Quand les Roux seront tous à nouveau ici, dit le pêcheur.

C'était un dialogue de sourds. Le chef de la police savait bien que même si les Roux étaient retrouvés, capturés, il ne pourrait les obliger à rester avec les pêcheurs. À moins de les surveiller nuit et jour, dans une sorte de camp, ce qui était impossible du point de vue matériel. Et il n'accepterait pas que les pêcheurs les revendent. La somme était trop importante. La Compagnie demanderait des comptes. Il fallait également que le travail de la pêche continue et, faute d'équipement et d'énergie, on avait besoin des Roux. Le paradoxe était dur à admettre, mais les Roux étaient plus que jamais nécessaires à la vie économique, à la vie sociale, à la vie tout court des Hommes du Chaud. Et seuls les imbéciles ne voulaient pas l'admettre.

— Donnez-moi Lien Rag.

— Non. Pas question.

Et d'un seul coup les pêcheurs serrèrent les rangs. Ils étaient prêts à se battre, à mourir pour cet otage minable qui était à moitié mort. Le chef de police n'avait ni le temps de réfléchir ni la possibilité d'avoir l'air de céder.

— Je veux lui parler, dit-il. L'interroger.

— Nous voulons être présents, répondirent les autres presque en chœur.

C'était à la fois dramatique et risible. Dans les blindés les policiers échangeaient des regards amusés. Ils n'avaient pas envie de tirer sur ces pêcheurs. Certains avaient des harpons

pour cétacés et des crocs à requins. Ils pourraient en balayer quelques-uns, mais les autres se rueraient sur les draisines non blindées et dès lors le laser serait difficile à utiliser.

— Cet homme est plus important pour nous que vous ne le supposez, lâcha imprudemment le chef et il le regretta aussitôt en voyant les airs ravis de ses adversaires.

Il regarda Lien Rag avec une sorte de regret, presque compassion, et ce dernier se demanda bien pourquoi il devenait si important. Il avait des connaissances de glaciologie, savait dialoguer avec les Roux, connaissait certaines de leurs mœurs, mais tout cela ne représentait pas grand-chose de bien intéressant. Ce chef de police venait de lui donner une auréole de personnage de première grandeur qu'il savait n'avoir pas méritée. Il préférait songer à Yeuse et à Jdrien qui à chaque seconde s'éloignaient un peu plus. Yeuse allait certainement emmener l'enfant jusqu'au train-cabaret et là-bas il serait en sécurité. On l'admettrait au sein de la troupe. Plus ou moins chaleureusement, mais il serait à l'abri.

— Nous l'emmènons jusqu'à nos installations, dit celui qui prenait toujours la parole, un certain Miga ou Niga, Lien ne se souvenait pas très bien.

— Dans deux jours, si les Roux ne sont pas de retour, nous le tuerons, dit un autre.

— Disons trois jours, concéda Miga.

— Je n'ai pas les moyens de les retrouver, répliqua le chef de la police, et vous le savez bien. Il n'y a qu'un réseau en direction du nord et ensuite existent de vastes territoires sans la moindre voie. Je n'ai pas le matériel pour les poursuivre.

— Trouvez des chiens, des traîneaux.

— Ils peuvent parcourir cent kilomètres par jour. Quoi que nous fassions nous ne les retrouverons pas.

— Ils traverseront un jour ou l'autre une voie ferrée, dit Miga. Vous en serez alors informé. Mais en attendant nous garderons ce type au frais...

Il ricana et Lien devait bientôt découvrir pourquoi :

— Très exactement au frais... Si vous ne vous dépêchez pas, vous arriverez trop tard pour le récupérer.

chapitre XIV

Jusqu'à ce qu'elle soit installée dans une cabine de l'express en route vers l'est, Yeuse garda l'enfant enfoui dans un sac qu'elle tenait sur ses genoux. Comme s'il comprenait le danger qu'il y aurait eu à se manifester Jdrien ne bougeait pas, ne gémissait pas. Il ne dormait pas non plus et, lorsque Yeuse se penchait, elle pouvait voir un petit œil malin qui se plissait un peu comme pour lui sourire. L'enfant était vraiment surprenant. Il paraissait tout comprendre et, lorsque Beja et elle avaient mis au point cette décision de fuite, il avait eu l'air de réaliser parfaitement ce qu'on attendait de lui.

— Voulez-vous que je dépose ce sac dans le porte-bagages ?

Trois fois, on lui proposa de la débarrasser. Les hôtesses des trains veillaient à tout. Elle refusait d'un sourire. Comme l'omnibus l'éloignait de Norv Station, elle se trouva dans un compartiment bondé de jeunes recrues convoquées à un centre de mobilisation. Ces jeunes garçons ne paraissaient pas très joyeux, à part deux ou trois qui avaient bu pour se donner du courage et braillaient des chansons obscènes. Au bout d'une heure elle avait profité d'un arrêt dans une station X, c'est-à-dire à croisement de voies, pour changer de train et se diriger vers le sud-est. Et elle agit encore deux fois de la sorte avant de se retrouver dans cette cabine seule avec l'enfant qu'elle sortit de son sac. Elle le changea, lui donna à boire. Il faisait très chaud dans ce « single » et elle baissa la température pour que le bébé ne soit pas incommodé et surtout déshydraté. Elle enfila sa fourrure pour ne pas prendre froid. Ainsi se rendit-elle tout de suite compte de la difficulté d'élever cet enfant et de vivre avec lui. Elle admira Lien de l'avoir élevé, d'avoir été présent auprès de Jdrou, d'avoir eu l'idée de le nourrir pour préparer un sevrage inéluctable, d'avoir su remplacer la mère, d'avoir protégé l'enfant durant des mois sans qu'il tombe malade et soit

vraiment en danger. Elle avait peur de ne pas avoir la même habileté, de se laisser envahir par la panique.

Lorsque l'hôtesse de bord vint apporter une couverture elle fut surprise par la température de la cabine.

— Votre chauffage ne marche pas ?

— Je l'ai baissé, dit Yeuse, j'avais trop chaud.

L'hôtesse était une femme grande et solide, les cheveux gris, le corps mal délimité par l'uniforme grossier.

— C'est la première fois que j'entends ça. Les voyageurs se plaignent toujours de la qualité du chauffage... De la nourriture, de la longueur des voyages... Bref un peu de tout.

— Je suis une voyageuse idéale, dit Yeuse avec humour.

— Tiens, vous avez un bébé ? Et vous ne le couvrez pas plus ? Vous feriez mieux de mettre le chauffage...

— D'accord, dit Yeuse... Puis-je avoir du lait, de la farine pour le bébé et un repas pour moi ?

— Je suis là pour ça ! dit cette femme, sèchement. Je vous signale que la salle de bains du wagon est équipée d'une baignoire spéciale pour enfants.

— Je vous remercie. Dès qu'il se réveillera je m'y rendrai.

— Je reviens d'ici une demi-heure.

Lorsqu'elle apporta le plateau elle voulut regarder le bébé, le trouva très beau mais en transpiration.

— A-t-il de la fièvre ? Nous avons une infirmière à bord et je puis vous l'envoyer.

— Inutile, s'affola Yeuse... Il transpire toujours autant. Nous habitons une exploitation isolée, très mal protégée du froid et nous n'avons jamais plus de quinze degrés chez nous, le plus souvent dix en réalité.

L'hôtesse hocha son menton assez proéminent.

— Vous allez sur le front ?

— Oui... Je viens de passer une permission chez mes parents et je retourne là-bas.

— Avec l'enfant ?

— Oui... Je pense que je n'aurai pas de difficultés.

— Demain une patrouille inspectera le convoi et vous devrez vous expliquer avec son chef. Je ne sais pas si vous serez autorisée à garder l'enfant dans la zone des combats.

Elle finit par laisser Yeuse tranquille. Celle-ci put nourrir l'enfant, se nourrir, couper le chauffage. Elle appréhendait à tout moment de voir surgir l'infirmière. Qui aurait déshabillé Jdrien pour l'ausculter et aurait vu la fourrure du ventre et de la poitrine. Ne devrait-elle pas changer de convoi ? Elle aurait dû retourner sur le front par étapes plus courtes, coucher dans les hôtels des stations plutôt que de rester plusieurs jours avec cette hôtesse trop perspicace. La Compagnie les choisissait autant pour surveiller les voyageurs que pour les servir. Descendre clandestinement dans une gare pour prendre un autre express ? Cette femme risquait de la signaler.

Le soir, très tard, elle alla baigner l'enfant, profitant de ce que tout le wagon était en train de dormir, même l'hôtesse. Jdrien apprécia l'eau à peine tiède, se roula dedans avec un plaisir ponctué de petits cris ravis. Yeuse le sécha avec soin, talqua sa fourrure, la brossa ensuite avec délicatesse. C'était un bel enfant.

L'infirmière vint frapper le lendemain, tard dans la matinée. Jdrien donnait et ne transpirait pas. La main de l'infirmière s'attarda sur son front.

— Il est en pleine forme, cet enfant. L'hôtesse s'est alarmée pour rien.

— Juste un petit coup de chaud, dit Yeuse soulagée.

Le reste du voyage fut sans histoires jusqu'à ce que le convoi pénètre dans la zone des armées, beaucoup plus tôt que ne l'avait espéré Yeuse ; preuve que l'ennemi, les Sibériens, avait enfoncé le front. Automatiquement, la ligne de démarcation entre l'arrière et la zone militaire se décalait.

— Quoi, vous emmenez cet enfant en première ligne ? s'indigna le lieutenant qui dirigeait les opérations de contrôle. C'est de la folie.

— Mais ce n'est pas interdit, répliqua Yeuse avec calme et fermeté.

— Non, ce n'est pas interdit. Il a ses papiers d'identité, sa déclaration de naissance ?

Lien avait depuis longtemps pensé à ces papiers indispensables. L'enfant avait même un faux certificat de

baptême, ce qui parfois aplanissait les difficultés. Le lieutenant nota les renseignements.

— Je vais en référer, dit-il.

Cette fois, c'était l'instant critique. S'il pouvait se mettre en rapport avec les archives électroniques de la Compagnie ce serait la catastrophe. Mais en fait il n'y avait qu'un contrôle local et ce fut un autre officier, un commandant, qui vint voir l'enfant.

— Il n'est pas malade ? Il suffirait qu'il ait les oreillons, par exemple.

Ce gradé un peu graisseux se mit à pouffer en la regardant en coin :

— Vous me comprenez ? Pour faire un soldat il faut un homme, un vrai...

— Je comprends, dit-elle avec un sourire complaisant.

— Vous travaillez au cabaret *Miki*. Je vous ai déjà vue, non ? Vous êtes celle qui mimez l'amour avec le nain, non ?

— Pas exactement, dit-elle.

— Il faudrait quand même un certificat médical affirmant qu'il n'a aucune maladie. Même une grippe peut être néfaste sur le front et nous avons beaucoup de malades en ce moment.

— L'infirmière de bord l'a trouvé en excellente santé, répondit Yeuse.

— Oui ? Je vais justement voir si elle n'a rien à me signaler.

C'était fini. Elle ne le revit pas. Mais, par contre, pour se diriger vers le nouveau cantonnement du train-cabaret, elle dut se renseigner, le bébé au bras, dans des tas de bureaux. Plusieurs heures d'attente, de lentes administratives, de mépris manifeste et enfin elle se retrouva dans un convoi miteux qui rejoignait le point P... secret militaire obligeait.

Un compartiment avec des permissionnaires hargneux à l'idée de revenir sur le front, souvent ivres. Ils fumaient, la pelotaient quand ils le pouvaient. Impossible de trouver un endroit pour changer le gosse, dormir, être seule.

— Drôlement sage le petit, hein ? souffla avec une odeur de bière un soldat breveté radar. J'ai jamais vu un môme aussi sage. Il est un peu débile, non ?

Yeuse le regarda d'une telle façon qu'il haussa les épaules et lui ficha la paix. Bien entendu, le train fut bombardé. Pour le matériel on utilisait des voies sûres mais pour le personnel on prenait ce qui restait, c'est-à-dire les réseaux les plus proches de l'ennemi et en pleine nuit une vieille locomotive à vapeur était parfaitement repérable pour les infrarouges des missiles. Ce fut elle qui fut d'abord anéantie puis quelques wagons. Celui où se trouvait Yeuse fut décapité et un air polaire s'engouffra dans le compartiment. En toute hâte elle suivit la foule qui se précipitait dans les autres wagons. Ce fut une lutte sauvage, désespérée. Elle frappa comme les autres, visant au bas-ventre. Des soldats trop saouls pour réagir mouraient de froid dans les compartiments exposés à l'air libre. Tenant l'enfant contre son cœur elle réussit à pénétrer dans le couloir du wagon suivant qui était intact. Les occupants de ce dernier essayaient de refouler les envahisseurs, mais elle mordit, cracha et finalement on l'admit. Dans une chaleur relative puisqu'il ne faisait pas plus de zéro degré. Mais on pouvait survivre. Par moins cinquante la mort était l'affaire de quelques minutes.

Elle s'appuya contre un compartiment et refusa de bouger de là, les dents serrées, le regard meurtrier. Elle avait du sang qui coulait d'une égratignure du front et était maculée de noir. Lorsque le toit avait été arraché la locomotive expirante envoyait ses derniers nuages de suie. L'enfant dormait paisiblement.

On ne vint les chercher qu'au petit jour. Des dizaines de gens morts de froid dans les wagons ouverts. Juste de froid. Il n'y avait que quelques victimes directes des missiles : le personnel de la locomotive et quelques voyageurs.

Une nouvelle motrice les tira, mais sans leur fournir de chaleur. Toute la journée sans avoir rien à manger. Jdrien gémissait faiblement mais lorsqu'elle le regardait en souriant il cessait et souriait lui aussi. Il y avait des soldats ivres partout. Toute la bière, toute la vodka qu'ils ramenaient de leur permission avaient été englouties et elle avait eu droit à un petit verre d'alcool et un biscuit qu'elle avait mâché dans sa bouche avant de le donner à Jdrien à la becquée, comme une de ces mères-oiseaux dans les zoos itinérants. Autrefois Lien avait

travaillé dans un zoo, se souvenait-elle. Il avait même sauvé la vie d'un rhico... rhico... Une bête portant une corne sur le nez et un blindage de plaques de cuir.

Le train pénétra enfin sous une structure gonflable non transparente mais chauffée par des pulseurs d'air chaud qui faisaient un tel vacarme qu'on n'entendait rien. Aussi y avait-il des informations lumineuses en plusieurs endroits. Nul ne put lui dire quel convoi elle devrait prendre pour retrouver sa troupe de cabaret. Il y avait des blessés dans deux trains-hôpitaux et on les entendait geindre. Le four crématoire de l'un des deux fonctionnait et on avait dû relier sa cheminée à une série de tuyaux qui rejetait la fumée à l'extérieur. Yeuse se demandait ce qu'on y brûlait. Les membres amputés, les corps ?

Sous la structure il y avait aussi des rennes entravés dans des parcs à bestiaux et qui se plaignaient en bramant d'une façon qui serrait le cœur. On dit à la jeune femme qu'ils étaient là depuis huit jours sans boire ni manger. Elle obtint du thé, des galettes et du lait pour le petit. Bientôt le bruit se répandit qu'il y avait un gosse dans ce caravanséral et des dizaines de gens, surtout des hommes mais aussi des infirmières, des auxiliaires de l'année, vinrent le voir. Si ces gens-là avaient su...

Du coup on s'intéressa à elle, on lui trouva son train, de quoi nourrir plus convenablement l'enfant, un compartiment préchauffé puisque son train ne devait pas partir avant la nuit suivante à cause des bombardements. Ils étaient devenus si continus qu'on n'y faisait même plus attention. Les pulseurs d'air chaud couvraient d'ailleurs les autres bruits de la guerre.

En fait elle n'était qu'à quelques heures, trois, du point P où stationnait le cabaret *Miki*.

— Possible qu'on évacue, lui dit un capitaine... Ces salauds de Sibériens ont mis le paquet. Ils ont des sortes de cuirassés bulldozers qui enfoncent tout devant eux. Impossible de les arrêter. On peut faire sauter dix, vingt rails, ils gardent toujours des roues motrices. Leur invention, c'est qu'ils peuvent reposer sur deux rails seulement sans perdre l'équilibre.

Enfin, son train quitta la structure gonflable. Elle croyait échapper au vacarme mais avait oublié celui de la guerre, encore plus effroyable. Toutes ces unités qui montaient en ligne se

déplaçaient dans des stridences insupportables pour l'oreille humaine. Les roues portées au rouge collaient aux rails qui émettaient des hurlements de sirène ; les unités qui descendaient, blessées souvent à mort dans leur orgueil aciére, ferraillaient de tous côtés. Dans leur retraite honteuse elles abandonnaient des tôles épaisse, des pans entiers de dunettes ou de passerelles, des hublots et des mâts, des missiles déchiquetés parce que ayant fait long feu à bord même du vaisseau, les arsenaux bousculés n'effectuant plus qu'un travail bâclé, et aussi des cadavres de marins. Parfois il y en avait des amas le long des voies, des groupes agglutinés dans leur cercueil de glace pour l'éternité. Dans les bras de Yeuse, Jdrien regardait dans toutes les directions comme s'il cherchait l'origine de cette démence et celui qui en était l'organisateur. Des superforteresses touchées à mort s'enfonçaient dans les glaces. Leur cœur nucléaire fondait leur masse et jusque dans quel abîme descendraient-elles avant que leur réacteur ne soit stoppé par le refroidissement ? Leurs superstructures flamboyaient encore à la surface de ce monde glacé, en des feux d'artifice d'une lugubre beauté, mais étaient déjà englouties avec leur équipage, parfois un millier d'hommes. De l'est montaient d'autres explosions lumineuses ; un chaos de projecteurs faisait s'affronter leurs épées étincelantes. L'horizon se hérisait de cuirasses épineuses, de mâts tripodes, d'antennes, de lance-missiles et de tubes lance-flammes. Une forêt de fers barbares, un grouillement d'insectes colossaux issus d'un cauchemar qui ne cherchaient qu'à mordre, lacérer, déchirer et vaincre. Yeuse craignait que ce ne soit la flotte sibérienne qui s'échappe ainsi dans les lointains rouge et or.

chapitre XV

Dans la cloche de glace ! Ils l'avaient enfermé dans cette cloche de glace qu'il avait conçue et dans laquelle il se réveillait claquant les dents de froid avec sa combinaison en lambeaux et quelques vieilles couvertures. Bien sûr, l'air confiné dans un si petit espace se réchauffait un peu mais il ne pouvait espérer survivre au-delà de vingt-quatre heures dans cette prison. Cette cloche était faite d'une glace si pure qu'elle en était transparente et qu'ils pouvaient encore jouir de son spectacle d'homme emprisonné, humilié et blessé. Les enfants des pêcheurs faisaient cercle et lui lançaient des morceaux de glace, des viscères de poisson surgelés. Bien sûr, il était à l'abri de ces projectiles mais l'impression en restait néanmoins traumatisante.

Il essaya de trouver une position adaptée à sa situation, roula plusieurs fois ses couvertures qui empestaient la graisse de poisson.

Ces gens-là l'accusaient d'avoir fomenté la révolte des Roux, de leur avoir conseillé la fuite après le sabotage. De quoi lui en voulait-on le plus ? De la perte de plusieurs milliers de dollars, pas loin de cinquante mille selon les nouveaux tarifs des primes de chasseurs de Roux, de la disparition de travailleurs esclaves qui faisaient la richesse de ces pêcheries, d'avoir forniqué avec une Rousse ? Un peu tout cela. Il était aussi l'étranger qui, à peine arrivé, donnait des conseils, découvrait que l'eau chaude de la centrale nucléaire rongeait la banquise, un étranger qui révolutionnait le travail sous-marin grâce à cette cloche de glace.

Yeuse... Yeuse. Était-elle en sécurité dans la zone des combats dans son train-cabaret avec le petit Jdrien ? L'enfant du miracle, l'enfant de deux mondes ennemis, l'Enfant des Glaces. Les images parfaites de Jdrien défilaient dans sa mémoire et lui redonnaient le goût de vivre et de s'en sortir.

Le soir il fut tiré de la cloche par des mains rudes, emmené dans un bureau où la température lui parut tropicale. On lui donna du poisson bouilli, du pain et du thé chaud. Il mangea, surveillé par une dizaine de paires d'yeux.

— On a conclu un accord avec le chef de la police, dit Miga. Il va t'interroger.

Oui, c'était Miga et non Niga. Il s'en souvenait parfaitement. Parmi les autres il y avait Allan, son ancien patron. Lorsqu'il eut fini de manger ils sortirent et, peu après, le chef de la sécurité entra avec le même adjoint.

— Mon nom est Laden, annonça-t-il sans présenter son collaborateur.

Il sortit un étui de cigares rouges, des « bouts » légèrement euphorisants. Lien en prit un, espérant oublier ses maux et ses angoisses.

— Voilà, je viens pour vous proposer un marché. Si vous êtes d'accord : je vous tire des griffes des pêcheurs. Je ne vous cacherai pas la situation. Elle n'est bonne ni pour vous ni pour moi. Je suis dans l'impossibilité de retrouver les Roux enfuis et je vais au-devant d'un conflit avec les pêcheurs et avec la Compagnie. Si la production de poisson cesse, ce sera très mal accueilli.

— Je ne sais pas où sont les Roux.

— J'en suis convaincu. Ils peuvent marcher nuit et jour en dehors des réseaux, plonger sous la banquise et nager d'un trou de phoque à un autre, même les enfants d'un an. Les autres sont soutenus par les mères. Je crois que vous n'êtes pour rien dans l'explosion des deux sas. Vous avez un faible pour les Roux mais d'après ce que je sais de vous vous restez fidèle à votre race. Vous avez un fils né d'une Femelle Rousse. Il a disparu et je m'en moque. Je ne le fais même pas rechercher. Il y a une chose que je veux vous dire. Je ne suis ni votre ennemi ni votre ami. Je fais mon métier. Je veux essayer de m'en tirer au mieux dans cette affaire. Vous...

Il pointa son « bout » vers Lien :

— Vous vous en tirerez avec moi ou vous en crèverez comme moi. Pour moi, vous êtes très important. Non à cause de vos

connaissances de glaciologue ou de votre casier judiciaire... Vous avez connu un homme qui est maintenant en fuite.

Lien pensait à plusieurs de ses amis qui se trouvaient dans la dissidence envers la Compagnie. Mais lequel était traqué par Laden ?

— Vak, laissa tomber le policier.

Lien tressaillit. Il ne s'attendait pas à l'ingénieur des mines.

— Nous avons trouvé son laboratoire, son observatoire également, son télescope. Il poursuivait des recherches sur...

Il haussa les épaules, soupira :

— Sur ce nuage de poussières qui entoure désormais la Terre et nous voile le Soleil... Moi, je suis d'origine modeste et je n'ai pas fait d'études. Je n'ai donc aucun talent de visionnaire pour imaginer ce que ça devait être dans le temps, il y a plus de deux siècles et demi... Je m'en fous, dans le fond. Je suis habitué à la glace, à cette vie un peu crispée, un peu grelottante dès qu'on se risque hors d'un dôme ou d'un wagon isotherme. Mais il y a des gens qui ne se moquent pas des recherches de Vak.

— La Compagnie ?

— Le conseil d'administration en entier et également tous ceux qui ont un brin de pouvoir.

— C'est de l'utopie... dit Lien.

Laden tira sur son cigare avec application sans le quitter du regard. L'adjoint prenait des notes. Il aurait pu enregistrer la conversation comme c'était la règle. Pourquoi s'abstenaient-ils ?

— De l'utopie, du vent... Vak est un rêveur et les Rénovateurs du Soleil sont des sortes de mystiques, c'est une secte si vous préférez.

Le policier secoua la cendre et se pencha :

— C'est vous qui me parlez de ces Rénovateurs du Soleil, pas moi. Je n'ai prononcé que le nom de votre ami.

— Il a été dénoncé ?

— On a fouillé chez lui, dans cette ferme de culture et d'élevage... Les Rénovateurs du Soleil. Moi aussi je trouve ça bidon et plutôt amusant. Mais dans la Transeuropéenne nous devons être les seuls, mon vieux. Tout le monde prend ça au sérieux. Il y a aussi ce savant, ce scientifique spécialiste des ultrasons... Vous l'avez rencontré ?

— J'ignorais même qu'il existait un scientifique appartenant à cette association.

— Gardons le mot de secte, il me convient... Pour l'étude de la glace vous utilisez les ultrasons quelquefois ?

— C'est exact, mais je ne fais que me servir des appareils mis au point par d'autres. Je n'y entends pas grand-chose, si vous croyez que je suis le scientifique en question vous vous trompez.

Le policier secoua la tête, se leva pour faire quelques pas dans ce bureau étroit, un simple module en plastique posé sur roues.

— Vous avez entendu Vak en parler ?

— Non.

— Vous savez quoi exactement ?

— Rien, absolument rien. Je ne me suis pas tellement intéressé à cette histoire. Vak me le reprochait, d'ailleurs.

— Si vous m'aidez à le retrouver je vous ferai relâcher. Nous venons ici vous reprendre et vous irez où vous voudrez. C'est correct, non ?

— Je le pense, mais je n'ai rien à vous donner en échange. Je ne pensais pas que c'était aussi sérieux. Vak prenait bien des airs de conspirateur avec ses Rénovateurs du Soleil mais je trouvais ça amusant et sans intérêt. Je ne peux rien pour vous.

— Réfléchissez. Vous allez crever dans cette cloche en glace transparente parce que moi je suis incapable de retrouver cette tribu de Roux qui a foutu le camp. Ils doivent être loin et au-delà des possibilités de la Sécurité. Un autre cigare ?

Lien le prit et le fourra dans sa poche. L'adjoint lui jeta une boîte d'allumettes.

— Vous pourrez fumer sous votre cloche. Quelle drôle d'idée qui se retourne contre vous, n'est-ce pas ? Vous ne survivrez pas longtemps et les pêcheurs seront furieux de voir que les Roux ne reviennent pas et ils vous laisseront crever.

Vak avait parlé des limons du lac enfoui ; le lac Léman ? Et de ce fleuve qui continuait à couler sous la glace... Pourquoi lui avait-il fait ce genre de confidences ? Peut-être savait-il qu'il pourrait se réfugier là-bas en cas d'ennuis. Mais il ne l'aurait révélé à Laden pour rien au monde.

— J'ai joué franc-jeu avec vous. J'aurais pu retrouver votre fils, le prendre en otage pour vous faire parler.

— Je ne sais rien de ce Vak... J'ai eu tort de ne pas m'intéresser à ses lubies. Je pourrais vous répondre à cette heure.

— Savez-vous si un émetteur d'ultrasons est actuellement en construction quelque part ?

Vak lui avait également dit que les Rénovateurs du Soleil avaient des adhérents dans les autres Compagnies. Cela aussi il le garderait pour lui.

— Si le Soleil réapparaît, la température va remonter brutalement, la glace fondra. Ce sera déjà une véritable catastrophe pour tous. Une période de dégel difficile. Mais vos amis les Roux crèveront puisqu'ils ne peuvent pas supporter le chaud. Et votre fils Jdrien, il mourra lui aussi. Y avez-vous songé ?

— Je n'en ai pas eu le loisir puisque je considérais ces gens-là comme des fantaisistes sans danger. Mais à la réflexion vous avez raison ; c'est dangereux, un retour brutal au Soleil, à la chaleur. Mais, hélas, je n'ai aucune piste à vous donner.

— Je reviendrai demain, dit le policier en se dirigeant vers la porte. Vous allez passer vingt-quatre heures de plus sous cette cloche, dans le froid. Je ne sais pas comment vous serez demain soir mais peut-être que vous saurez quelque chose de plus ?

— Votre devoir est de m'arrêter et de m'enfermer dans votre wagon cellule.

— Oui, c'est vrai, mais mon devoir c'est aussi de ne pas rendre les pêcheurs fous furieux. C'est vite fait d'attraper un coup de harpon ou de crochet à requins. Il paraît qu'ils ne les nettoient jamais et que les plaies s'infectent vite.

— Comment voulez-vous que je sache quelque chose alors que je ne suis même pas un Rénovateur du Soleil ? Je n'ai pas été mis dans le secret, je n'ai pas reçu d'initiation. Oh ! Vak aurait bien aimé mais non, ça ne me disait absolument rien.

— Bonsoir, Lien Rag... J'espère que vous survivrez vingt-quatre heures supplémentaires. Nous avons des choses à nous dire tous les deux.

chapitre XVI

Les calories apportées par son repas se dissipèrent vite et il recommença de grelotter. Il était enroulé dans ses couvertures, assis, les cuisses ramenées contre son ventre. C'était la meilleure position, lui semblait-il, pour conserver le maximum de chaleur. Tout le système thermique de sa combinaison était évidemment détruit, mais là où le tissu restait intact, la chaleur de son corps était maintenue. Le devant était déchiré à hauteur de la poitrine et, bien sûr, il n'avait plus de cagoule protectrice. Il alluma le cigare rouge que lui avait donné Laden le policier, en tira quelques bouffées pour atteindre une certaine euphorie. Puis il l'écrasa dans la glace, remit ses mains sous les couvertures. C'était surtout pour ses mains qu'il craignait. Elles pouvaient geler durant la nuit et la gangrène se développerait alors de façon fulgurante. Il lui faudrait rester éveillé, essayer de plonger ses bras dans le bas de la combinaison où se maintenait une température agréable. Mais la position lui faisait mal au dos et il devait l'abandonner au bout d'une dizaine de minutes. Il essaya de se lever, de marcher. L'air était humide, chargé de gaz carbonique. La cloche le protégeait, certes, mais son organisme manquait d'oxygène. Il allait finir par somnoler, s'endormir profondément et mourir de lente asphyxie. Dans le meilleur des cas il aurait les mains et le visage gelés. Il essayait de penser à Jdrien, à Yeuse pour remonter son moral bien délabré. Il aurait aimé savoir qu'ils étaient en sécurité, qu'on ne les avait pas retrouvés. Laden avait affirmé qu'il n'avait pas fait rechercher l'enfant. Il paraissait ignorer la présence de Yeuse ou n'avait pas tenu compte des témoignages au sujet de l'actrice. Mais la mort de Beja commençait à obséder Lien. La pauvre femme avait bravé ces fanatiques pour protéger la vie d'un enfant qui n'était même pas le sien. Elle désirait plus que tout au monde retrouver son groupe d'origine là-haut dans le nord, finir sa vie avec les siens.

Dans le courant de la nuit il se réveilla brusquement, certain d'avoir dormi au-delà des délais qu'il s'imposait mais son cerveau engourdi, mal irrigué, ne lançait plus qu'avec nonchalance les signaux d'alarme. Il dut enfouir ses mains inertes dans le bas de la combinaison pour les sentir se dégeler progressivement. Néanmoins il ne pouvait plus rester ainsi courbé et il se redressa avec une grimace de douleur, se leva pour esquisser quelques pas mais il était trop fatigué. Pour résister il aurait dû au moins prendre cinq mille calories et encore. Le repas de la veille n'en comportait pas deux mille et elles étaient brûlées depuis longtemps. Il n'avait aucune réserve de graisse.

Le jour vint avec une lenteur désespérante. Il assista au réveil du camp. On ne paraissait pas se préoccuper de lui. Les pêcheurs installaient leurs abris sur les trous, essayaient de capturer les poissons avec des lignes, des filets plus petits, mais sans l'aide des Roux plongeurs ils ne pécherait que le minimum, juste de quoi se nourrir et approvisionner chichement Norv Station. Les usines de salaison, de fumage ne fonctionnaient plus et les ouvriers se trouvaient sans travail, partaient eux aussi avec des engins de pêche hétéroclites pour essayer d'attraper quelques harengs.

Des gosses, moins nombreux, vinrent lui jeter de la glace et des débris de poisson mais il les ignora. Lorsque des adultes passèrent, il leur fit signe qu'il avait froid, faim et soif, mais ils haussèrent les épaules.

Vers midi un groupe arriva. Il y avait Miga et six autres pêcheurs. Ils entaillèrent la glace de la cloche pour pratiquer une ouverture basse que même un enfant n'aurait pu emprunter, lui passèrent un plateau-thermos. Il y trouva de la bouillie de poisson, des galettes de farine et du thé brûlant.

Plus tard il dut creuser avec ses talons dans la glace pour ménager un trou dans lequel il urina. Il vit que le liquide se gelait aussitôt. Dehors des gosses qui l'avaient vu faire riaient de lui, mais il s'en moquait. Son cerveau paraissait désormais fonctionner d'une façon toute différente. Chaque geste, chaque pensée étaient conditionnés par sa survie dans un milieu aussi hostile. Il ne pensait plus à Jdrien, à Yeuse, à Beja. Il contrôlait

chaque seconde, chaque frisson, chaque pas. Il analysait la température, la raréfaction de l'air. Lorsque les pêcheurs avaient découpé ce trou, l'atmosphère s'était un peu renouvelée mais également refroidie. On avait rebouché le trou et il se demandait s'il ne pourrait pas l'ouvrir à nouveau, l'agrandir pour s'enfuir. Combien lui faudrait-il de temps pour atteindre dans son état de délabrement le premier bâtiment chauffé ? C'était celui de la fumerie. Il savait que son mur septentrional diffusait une chaleur appréciable lorsqu'on s'appuyait contre. Il se trouvait à quatre cents mètres environ. Quatre cents mètres à parcourir par moins cinquante degrés. Il ne pourrait jamais l'atteindre. Même s'il enveloppait son visage et son torse de couvertures, sa respiration chargée de vapeur d'eau gelerait, souderait le tout et il finirait par ne plus pouvoir respirer, tomberait pour ne plus se relever, deviendrait en une minute un bloc de glace.

Soudain il vit un homme qui portait une combinaison blanche. Dans ces régions, mieux aurait valu des combinaisons noires. Mais il aperçut la croix noire. Un Néo-Catholique, prêtre ou missionnaire. À travers la cagoule en matière translucide il reconnut le visage de frère Pierre. Le religieux agita sa main gantée, expliqua par signes qu'il tentait d'intervenir pour lui auprès des pêcheurs. Lien se contenta de hocher la tête. Il n'avait pas tellement d'espoir. Le prêtre ne faisait rien gratuitement et il essayait de comprendre la raison de sa présence à Norv Station et de son intervention. Rien de tout cela n'était fortuit.

Une heure plus tard, une draisine fermée s'arrêtait à côté de la cloche de glace. La grue soulevait celle-ci pour que Lien sorte de sa prison et s'engouffre dans le véhicule chauffé. Frère Pierre se trouvait à l'intérieur et lui tendait une gourde de vodka. Lien en but deux gorgées, eut les larmes aux yeux et rendit la gourde.

— J'ai obtenu qu'on vous serve un repas que j'ai moi-même apporté. Il y a de la viande, des légumes secs ; vous avez besoin de calories. Il faut aussi des vitamines et j'ai apporté des médicaments.

— Que me voulez-vous ? demanda Lien.

— Je suis ici par charité chrétienne.

— Non, vous avez un marché à me proposer. Nos routes se croisent souvent.

Pierre resta quelques secondes impassible puis sourit d'un air rusé :

— Bien... J'ai été prévenu par nos amis Néo-Catholiques de votre captivité et je me suis hâté d'accourir. Je me trouvais à Chapel Station.

— Vous avez parcouru cette distance en une journée seulement ? Cela tient du miracle, fit Lien goguenard.

— Je possède un loco-vapeur avec boîte noire. Je suis venu pour essayer de vous tirer de là. J'ai eu en main tout le dossier sur vos dernières activités. L'Église sait tout, voit tout. Je ne porterai pas de jugement moral sur votre concubinage avec cette femelle Rousse... La naissance de cet enfant est un scandale abominable que je ne veux pas non plus discuter.

— Alors que reste-t-il ? fit Lien qui se doutait un peu de la réponse.

— Vous allez manger d'abord avant de me répondre.

Dès qu'il fut devant la nourriture il oublia le reste et s'empiffra goulûment. Dans cette température torride — le thermomètre ne marquait que quatorze degrés — son sang semblait se mettre à bouillir et à transporter des aiguilles qui piquaient ses veines, donnaient l'impression de vouloir crever son épiderme. Il ne cessait d'avoir des démangeaisons et de se gratter tout en dévorant.

— Je peux obtenir votre libération car je peux convaincre une tribu d'Hommes Roux de venir ici aider les pêcheurs.

— Je sais que vous avez la mainmise sur certains d'entre eux, dit Lien. Vous avez même créé une colonie autrefois du côté du lac Vanern : le plus grand lac de Suède. Je sais aussi que vous utilisez des véhicules autonomes qui peuvent rouler en dehors des voies ferrées et des réseaux de la Compagnie. Que celle-ci le tolère à condition que ce ne soit pas ébruité.

Le missionnaire avait tressailli et le regardait avec des yeux moins bienveillants.

— Je vois que vous savez aussi des choses sur nous, déclara-t-il finalement. Je vous ai peut-être sous-estimé. Mais d'un

autre côté vous avez la preuve que je peux fournir aux pêcheurs une autre tribu aussi expérimentée. En échange de votre liberté.

— Que ferez-vous de ma liberté ?

— Mais elle vous sera entièrement accordée...

— La condition ?

— Êtes-vous un Rénovateur du Soleil ?

Lien réprima un fou rire nerveux, avala un verre de bière.

— Vos fichiers sont défaillants puisque vous posez la question.

— Vous avez fréquenté des membres de cette secte.

— Oui, mais suis-je un Rénovateur moi-même ?

Un soupir s'échappa de la bouche du missionnaire.

Une bouche enfermée dans une barbe épaisse et très noire, bleutée.

— Nous l'ignorons, c'est vrai, mais vous les avez fréquentés. Êtes-vous attiré par cette secte diabolique ? Je vous croyais doté d'un esprit critique et irreligieux. Vous rejetez la Nouvelle Église, la Nouvelle Rome. Comment pouvez-vous accepter les sottises de ces charlatans ?

— Charlatans, des ingénieurs, des scientifiques ? Ne cachez pas votre jeu, frère Pierre. En fait, toute votre hiérarchie est en train de trembler. Si le Soleil réapparaissait, ce serait la fin du « règne du Mal » sur la Terre et votre présence ne serait plus justifiée. Vous deviendriez à nouveau caducs et inutiles comme avant l'ère glaciaire. Vous ne pouvez en supporter l'idée et en cela vous rejoignez la thèse de la Compagnie, de toutes les Compagnies et aussi de la majorité des gens. À part ceux qui visionnent de vieux films, qui peut encore croire que le Soleil a vraiment éclairé et chauffé la Terre ? Il n'y a que deux cent cinquante et quelques années que les glaces ont tout recouvert et déjà le cerveau humain a enfoui dans des oubliettes ce monde ancien. Pire, celui-ci devient une utopie, une sorte de gadget pour des histoires de science-fiction. Dans les dernières séries, m'a-t-on dit, qui passent à la télé on insiste sur les désagréments, les dangers des radiations solaires. On voit des gens brûlés, abêtis, des paysages grillés, lugubres. C'est de bonne politique.

— Vous ne pouvez être pour une disparition brutale des glaces ! s'exclama le religieux.

Lien se leva. Il se sentait bien mieux mais aurait souhaité s'allonger dans une couchette et dormir bien au chaud. Il savait qu'on allait le ramener dans cet endroit abominable et qu'il finirait par y crever.

— Ne vous fatiguez pas, le chef de la police locale m'a déjà sorti les mêmes arguments. Lui aussi voulait me sauver... Ramenez-moi sous la cloche.

— Vous êtes fou ! Fou ! Vous allez mourir pour ce Vak que vous ne connaissez que depuis peu ? Un de ces fous illuminés qui veulent tout anéantir ? Et que deviendront les Roux, pouvez-vous me le dire ?

— Il restera les régions polaires, et le Soleil ne reviendra pas d'un seul coup. Il y aura des paliers, sur des dizaines d'années.

— Donc, triompha le missionnaire, vous en savez plus long que vous ne le prétendez ?

— Vous vous trompez. C'est tout ce que Vak m'a dit.

— La Compagnie, toutes les Compagnies vont contrôler étroitement les fabrications d'instruments optiques, celle des émetteurs d'ultrasons. Ils ne pourront pas réussir. Nous allons lancer une propagande énorme contre les temps anciens.

— Vous ne ferez que donner envie d'y retourner. Jadis la description des tourments de l'enfer a fini par en séduire quelques-uns puis par devenir un hochet qui ne faisait peur qu'aux têtes fragiles.

Lorsqu'il se retrouva sous la cloche il regretta d'avoir refusé avec une telle superbe. Il était incorrigible, stupide. Il aurait pu monnayer sa liberté. Il risquait de mourir de faim durant la prochaine nuit. Comment refuser de dormir alors que son corps et son cerveau ne demandaient que ça ?

Ce fut une vibration qui le réveilla en pleine nuit et il essaya de voir ce qui se passait à l'extérieur. Quelques lumières situaient les pêcheries, les usines, la centrale nucléaire plus loin, la ville enfin. Peut-être qu'un gros convoi traversait un nœud ferroviaire, une grosse unité de la flotte.

Et puis il se rendit compte que les vibrations venaient d'en dessous et son esprit altéré par le froid et la peur imagina que

c'était la Louche Rouge, le dieu poisson des Roux qui attaquait le sol de sa prison. Il se mit à hurler et dans la vague pénombre il commença à distinguer une fissure, puis une autre et soudain, comme un bouchon, un rond de glace de cinquante centimètres sauta et il se plaqua contre la paroi conique de la cloche, hurlant de terreur. Quelque chose se hissait dans l'espace étroit. Une silhouette humaine ruisselante d'eau qui se relevait au bord du trou.

— Je suis Gavalo, le chef de la tribu que tu as rencontrée dans le nord autrefois. Souviens-toi.

Lien retrouva l'image d'un Roux portant un étui à revolver à poudre sur le côté, une autre d'une caravane de Roux s'éloignant avec des traîneaux, d'étranges chevaux de bât.

— J'ai une combinaison pour toi. Tu vas l'enfiler. Il te faudra retenir ta respiration assez longtemps.

— Je ne pourrai pas, dit Lien. Je suis faible.

— Il faudra.

— Alors il faut emprisonner le maximum d'air dans la combinaison. Combien de temps devrais-je tenir ?

— Je ne connais pas le temps. Je nagerai vite, très vite et dans l'eau il y aura d'autres Roux pour nous aider.

— Bien, dit Lien.

Autant mourir de cette façon au milieu de ces êtres qui venaient pour le sauver. Il ne se posait aucune question ni sur leur présence ni sur cette combinaison du dernier modèle.

chapitre XVII

Lorsqu'il reprit connaissance il était à bord d'un traîneau qui filait dans l'air glacé sur la banquise. Il était enfoui dans des fourrures et aspirait avidement un air filtré par les poils mais toujours polaire. Il se souvenait d'être allé jusqu'au bout de sa résistance pulmonaire. Il avait dû rester plus d'un quart d'heure sous la banquise. Gavalo l'avait d'abord tiré puis il y avait eu un relais d'Hommes Roux, puis l'asphyxie et la perte de conscience.

Il se souleva un peu, vit que Gavalo conduisait l'attelage composé de chevaux à tête de bœuf. Ils galopaient très rapidement sur la banquise et leurs sabots projetaient des confettis de glace sur les occupants du traîneau. Lien se demanda s'ils étaient ferrés et cette question lui parut d'une telle importance qu'il essaya de la poser à son voisin. Ce dernier grogna de façon incompréhensible, lui tendit quelque chose. Une gourde isotherme ! Pleine d'un mélange de thé et de vodka.

Cette boisson le ragaillardit et il put se lever. Il ignorait dans quelle direction ils allaient. Le vent sifflait sur les côtés du traîneau et il referma la cagoule de sa combinaison que les Roux avaient ouverte pour qu'il puisse respirer.

— Tu t'es évanoui alors qu'on arrivait, lui dit Gavalo... Peu de temps, juste celui de te hisser hors du trou.

— Comment as-tu su ? demanda Lien.

— Je n'ai rien su. On m'a dit et je suis venu au plus vite.

— Mais cette sorte de scaphandre...

— Je ne comprends pas... Tu veux dire le vêtement pour aller dans l'eau... Oui, on me l'a apporté...

— Où allons-nous ?

— Avant le jour nous serons arrivés, se contenta de répondre Gavalo.

Derrière venaient deux autres traîneaux qui paraissaient chargés, mais il y avait trop d'obscurité pour qu'il les distingue.

Il croyait situer deux attelages, un sur la gauche, l'autre sur la droite, mais en retrait.

Il s'endormit dans une sorte de bien-être agréable qu'il n'avait pas connu depuis longtemps. Lorsqu'il ouvrit les yeux, la course des chevaux continuait.

— Sont-ils ferrés ?

Lien dut expliquer longtemps ce qu'il demandait. Gavalo répondit que les chevaux portaient des sortes de crampons que l'on fixait avec une colle forte.

La tribu de Gavalo se situait entre les primitifs qui raclaient la neige sur les dômes comme l'ethnie de Jdrou, et ceux qui essayaient de se tailler un pays sur le front de l'est en écartant les Panaméricains et les Transeuropéens d'une zone située approximativement au-dessus de l'ancienne Angleterre. Cette tribu était le lien indispensable. Ils étaient porteurs d'un mode de vie différent. Ils subissaient une lente évolution, connaissant le cuit, certains ustensiles, la chasse, les chevaux, les traîneaux. Ils étaient aussi les auxiliaires du pirate des Glaces Kurts. Et soudain Lien comprit que c'était Kurts qui avait envoyé Gavalo.

— Pourquoi ?

— Il te le dira lui-même.

— Quand ?

Gavalo eut un geste apaisant. Les chevaux ne faiblissaient pas. Comment les nourrissait-on ? Ils avaient dû devenir carnivores car il ne subsistait plus de zones de toundras. Mais quelle chair dévoraient-ils ?

Soudain Lien respira une odeur bien connue, celle de l'ozone. Il y avait une voie ferrée électrifiée non loin de là et ils en approchaient. D'ailleurs, les chevaux commençaient de ralentir. Et puis il y eut soudain comme un trait de feu de gauche à droite. Un train roulait à moins d'un kilomètre. Avec les lumières de ses wagons et de sa motrice.

— C'est là, dit Gavalo. Il n'y a plus qu'à attendre.

Lien descendit et fit quelques pas en direction des voies. Il aurait aimé les compter. Leur nombre lui aurait donné une indication sur le réseau. Il pensait qu'il s'agissait d'un des réseaux arctiques qui se dirigeaient vers l'ancien Alaska ou la Sibérie. Il retourna vers le traîneau et accepta de boire à la

gourde. Pourquoi le pirate avait-il pris la peine de le faire libérer par la tribu de Gavalo ? Il ne l'avait jamais vu, il n'avait fait que négocier la remise de certains otages dont la fille du gouverneur Sadon, Floa, contre des lingots d'or. Une fortune énorme.

— Tu as vu Kurts ? demanda-t-il à Gavalo.

— Je communique avec lui... Avec ça.

Il sortit un petit émetteur-récepteur du fouillis du traîneau.

— Il m'appelle, je l'appelle...

— Ta tribu est où en ce moment ?

— Loin, dans la Panaméricaine. Nous chassons les phoques et les ours blancs pour la viande, la graisse, les fourrures.

C'étaient donc des fourrures d'ours qui se trouvaient dans le traîneau. Lien n'en avait vu que très rarement. Elles valaient un prix élevé.

— Nous avons voyagé avec Kurts pour venir ici. Avec les chevaux il nous aurait fallu des jours, des nuits.

Le pirate se moquait des frontières des Compagnies, des guerres, des réseaux électroniques. Il avait ses techniciens, disposait de moyens énormes pour se rire des barrages, des interdictions programmées.

— C'est ici qu'il va venir nous prendre ? demanda Lien... Pourquoi n'a-t-il pas attendu ?

— Il est allé attaquer un convoi de carburant quelque part dans le sud.

Le jour se levait imperceptiblement et Lien remarqua pour la première fois dans cette immensité que le ciel perdait de sa noirceur vers l'est. Ça n'avait rien d'un somptueux lever de soleil des temps jadis. Une frange sale, grise avant de devenir blanchâtre, grignotait l'horizon et le ciel buvait cette apparition d'une lumière blême.

De chaque côté, c'était un petit réseau de voies ferrées, une demi-douzaine de rails seulement. Posés sur la banquise, réchauffés pour ne pas casser comme un morceau de sucre, porteurs d'énergie, de messages mais aussi de contraintes. Les filaments nerveux de la Compagnie qui les étendait aux quatre coins de sa concession pour l'envelopper dans un réseau de mailles serrées. Seuls les Roux restaient libres, les Roux comme Gavalo. Kurts bien sûr.

— Le voilà, dit le chef de la tribu.

Les chevaux à tête de bœuf s'agitaient et il fallait leur tenir la bride. Lien avait beau regarder à droite et à gauche il n'apercevait rien. Mais la banquise commençait à frémir imperceptiblement. Et puis vers le sud il y eut un point noir qui se mit à grossir, véritable boulet lancé à une allure folle.

Une locomotive gigantesque, double, avec une cabine centrale construite entre les deux chaudières blindées et qui ressemblait à une coupole au cuivre étincelant, cernée de toutes parts de hublots aux verres épais, glauques. Un monstre qui écumait littéralement de fureur. Des jets de vapeur jaillissaient de ses bielles et de ses pistons, un vomissement de fumée noire dégorgeait des deux cheminées et s'allongeait en une crinière sauvage de chaque côté de la machine lancée à pleine vitesse. L'avant ressemblait, intentionnellement, à un crâne humain à cause de l'arrondi de la chaudière et de la herse anticongères qui figurait les dents. Deux grosses lanternes jaunes accroissaient encore cette impression.

Les chevaux ruèrent, les Roux s'arc-boutèrent quand la locomotive s'immobilisa sur les rails. Inversant la vapeur, le mécanicien la stoppa rapidement dans un long glissement qui arracha des gerbes de feu aux rails.

Juste en dessous de la coupole, une ouverture se découvrit et une échelle de coupée descendit ainsi qu'un plan incliné. Les Roux tirèrent les chevaux que le voyage d'aller avait déjà terrifiés. Lien escalada l'échelle au sommet de laquelle l'attendait Kurts le pirate, métis d'Homme Noir et de Roux. Mais il avait aussi quelque chose d'asiatique et Lien, frappé, pensa qu'il était l'homme nouveau de ce monde glacé.

Fin du tome 5